BnF Gallica

# Syrie et le Liban / André Geiger

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

BnF Gallica

. Syrie et le Liban / André Geiger. 1932.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth

André GEIGER

# SYRIE ET LIBAN

B. ARTHAUD
Succr des Editions J. REY
GRENOBLE

69 D1
142

# SYRIE ET LIBAN

Les relevés photographiques de cet ouvrage sont dus à la gracieuse collaboration de MM. :

Pierre Bazy, de Paris
L'Abbé Bretocq, de Rosay (Eure)
Bocquet et Wilhelm, d'Alep
Jean-Charles Duval, de Paris
Derounian, d'Alep
Guiragossian, de Beyrouth
L'Enseigne de vaisseau Letonturier
Mourani, de Paris
Poplin, de Villemomble (Seine)
Vizzavona, de Paris
des Archives Photographiques d'Art et d'Histoire
du 39e Régiment d'Aviation
(reproduction autorisée par le Ministère de l'Air)
de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth
et de l'Auteur

*(Liste détaillée page 232)*

a

BO

12480

André GEIGER

# SYRIE ET LIBAN

Couverture de Marius Hubert-Robert

*Ouvrage orné de 299 héliogravures*

UNIVERSITÉ St JOSEPH + JHS

B. ARTHAUD
Succr des Editions J. REY
GRENOBLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE

*De cet ouvrage, le trente-septième de la collection* « Les Beaux Pays », *il a été tiré 25 exemplaires sur Japon des Manufactures Impériales, numérotés de 1 à 25, 300 exemplaires sur Hollande B. F. K. de Rives, au filigrane de la collection, numérotés de 26 à 325, et 75 exemplaires sur Japon nacré avec suite des illustrations sans le texte, numérotés de 326 à 400.*

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U. R. S. S.*

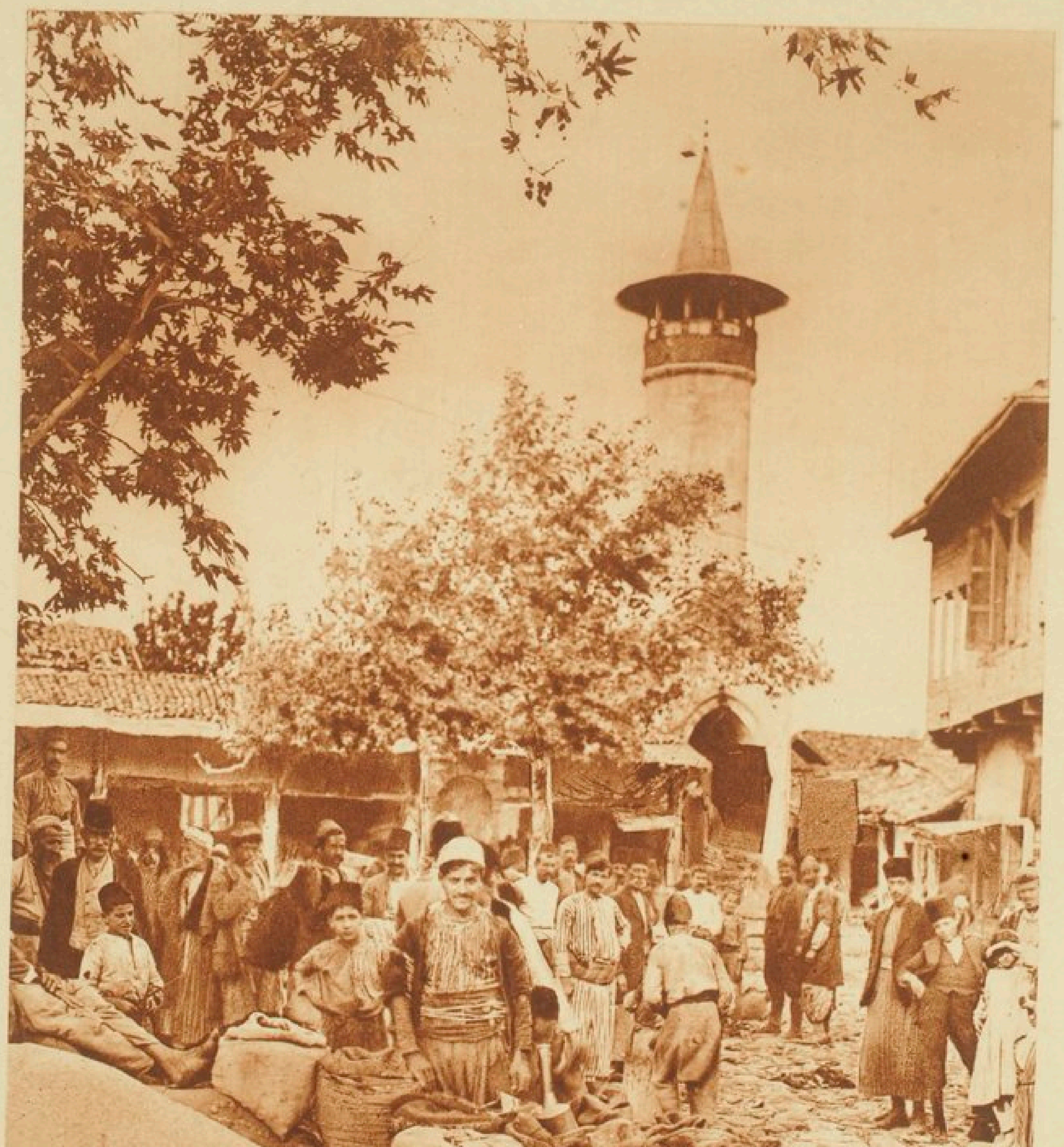
Copyright by B. Arthaud, 1932

*AU GÉNÉRAL WEYGAND,*
*de l'Académie Française*

*En hommage d'admiration.*

*À MES AMIS DE SYRIE*

*En souvenir de leur accueil.*



Antioche. Marché aux grains.

*Halte aux environs d'Antioche.*

# I

## Partant pour la Syrie...

Qui donc, à l'heure de se mettre en route pour les pays du Levant, ne fredonne instinctivement l'air fameux de la Reine Hortense ! Ah ! certes, la fille du vicomte de Beauharnais et de la future impératrice Joséphine, l'épouse de Louis Bonaparte, roi de Hollande, la mère de Napoléon III, ne se doutait pas que sa musique et ses paroles donneraient le vol ou le baptême à tant d'articles, de livres et de fragments de livres !

*Partant pour la Syrie...*

*Décorticage du coton.*

A l'heure du départ, le « jeune et beau Dunois » ne pensait qu'à l'amour. Ne le lui reprochons pas, puisque l'amour s'accommode fort bien de l'*Invitation au voyage.* Mais ce héros de la chanson — en partant — ne se préoccupait que du retour. O romantisme !

Nous avons changé tout cela. Partir, aujourd'hui, c'est vouloir ne plus revenir... c'est du moins chercher à nous donner l'illusion que nous ne reviendrons plus, que nous quittons patrie, ville, maison — la prison quotidienne — pour toujours ou pour très longtemps.

Le voyage de Syrie, mieux que tout autre, nous permet de partir avec cette illusion. La Syrie apparaît encore comme une terre lointaine, inconnue, pas très accessible. On sait qu'elle se situe au delà de l'Italie, de la Grèce et de l'Egypte, au fond de la Méditerranée, à côté de la Palestine. S'y risquent surtout les pèlerins, on dirait presque : les explorateurs.

Et, il y a trente ans à peine, cela pouvait être vrai.

Depuis les Croisés du XII$^e$ siècle jusqu'à Thévenet, dont le *Récit d'un voyage en Orient* paraît en 1665, depuis le *Voyage en Turquie* de

Tavernier, que Louis XIV anoblit, jusqu'aux voyages de Chateaubriand, de Lamartine, et même jusqu'à Loti, on peut dire que les conditions du voyage au Levant n'avaient pas changé. A la vérité, c'était un peu une expédition.

Brusquement, tout se transforme. Les voies ferrées se développent en Orient, l'automobile, puis l'avion surgissent, les paquebots atteignent une vitesse et un luxe inouis. Télégraphe, téléphone, T. S. F. réduisent les distances dans le temps comme dans l'espace. Du train ou du navire, nous restons en contact avec Paris, Londres, New-York. Il faut cinq jours, par mer ou par terre, il n'en faudra bientôt plus que deux par ligne aérienne, pour aller des bords de la Seine ou de la Tamise aux bords de l'Oronte et de l'Euphrate. La côte phénicienne est devenue pour nous, en fait de déplacement, ce qu'était, pour un Stendhal, la Côte d'Azur. Les sommets du Liban se trouvent à la même distance que ceux des Pyrénées à l'époque où Taine y prenait les eaux. Damas, la plus ancienne ville du monde, sort de ses jardins et de son Désert, et se rapproche à la distance de la Naples de George Sand.

Dans ces conditions nouvelles, qui hésiterait à partir pour la Syrie ?

Ce que l'on peut voir en Syrie dépasse l'imaginable. Il n'y a certainement pas de pays qui rassemble en un si petit espace autant de merveilles créées par la nature ou sorties de la main des hommes. Le voyageur est certain de ne pas revenir désillusionné.

Et ce n'est pas là une hyperbole. Je précise. On trouve en Syrie :

Des rivages enchanteurs comme ceux de la Riviera, de la Sicile et de la Dalmatie.

Des villégiatures et des excursions de montagnes, à mille, deux mille, trois mille mètres, dans le Liban et l'Anti-Liban.

Des vues désertiques comme en offre l'Afrique du nord.

Des monuments musulmans, pareils aux siens et à ceux de l'Espagne, où l'art arabe — venu de Syrie — resplendit.

Des forteresses, les châteaux des Croisés, évoquant le moyen âge de nos donjons et des burgs du Rhin.

Les souvenirs des premiers temps du christianisme qui complètent ceux de Jérusalem et de la Palestine.

Des ruines gréco-romaines comparables aux plus belles de la Grèce, de l'Italie et de l'Algérie-Tunisie.

Et d'autres ruines, *que l'on ne trouve qu'en Syrie*, les vestiges des civilisations, des dominations bien antérieures aux époques classiques, qui se sont succédé sur cette terre, jadis le centre du monde.

Ce livre n'est ni un guide, ni un manuel d'archéologie. Mais il faut bien que celui qui part pour la Syrie sache qu'il se dirige vers le plus vaste champ de fouilles qui existe actuellement, en y comprenant la Mésopotamie voisine, l'Irak.

« Les fouilles françaises de ces dix dernières années », dit M. Dussaud, membre de l'Académie des Inscriptions et conservateur des Antiquités orientales au musée du Louvre « ont dégagé de nombreux sites archéologiques et fourni quantité de monuments nouveaux qui ont amené la création des musées dès aujourd'hui très importants de Beyrouth, de Damas, d'Alep, de Lataquié et d'Antioche, alors que la Syrie ne comptait pas un seul musée il y a dix ans ».

La Syrie devient ainsi la rivale de l'Egypte.

Ce n'est pas tout.

« Aujourd'hui nous possédons des spécimens de l'art phénicien, si réputé dans l'antiquité, et nous pouvons même définir un art phénicien du deuxième millénaire avant notre ère ».

Sur le sol syro-phénicien, ce n'est plus par siècles que l'on mesure le passé, mais par périodes de mille ans ! Au delà des Romains, Grecs, Perses, Mèdes, Assyriens, Egyptiens, nous remontons dans des civilisations mises au jour depuis peu (c'est une découverte comparable à celle de Pompéi et d'Herculanum au XVIII^e^ siècle de notre ère), nous remontons à l'âge du fer et même à l'âge du bronze, avec les Egéens de Crète, les « peuples de la mer », les Hittites, dont nous verrons les statues de lions, avec les Mitanniens et ces extraordinaires Sumériens du troisième millénaire. Le mot de Napoléon sur les Pyramides est dépassé en Syrie : « c'est cinquante siècles qui nous contemplent ! »

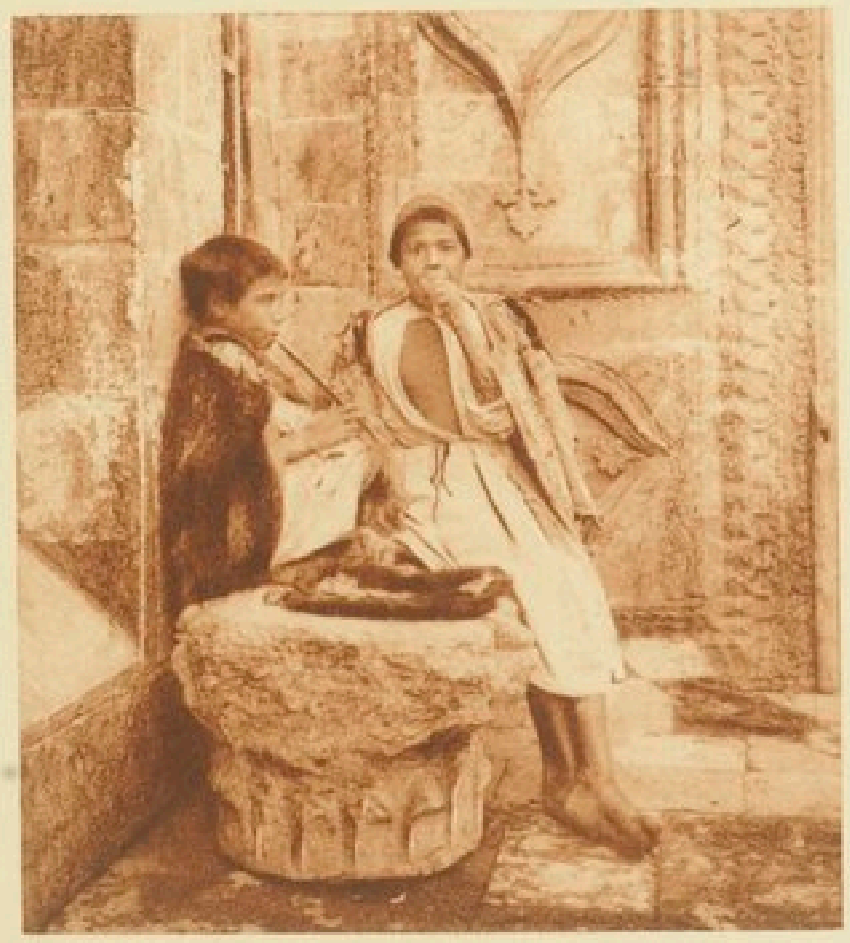
... Et puis la Syrie, c'est l'*Orient* !

L'Orient, ce sont les Mille et une Nuits ! Mais c'est aussi, en Syrie, la Bible et les Evangiles, le Coran, dont les tableaux, décor et personnages, n'ont pas varié.

On le sait, l'Orient est en marche, il s'européanise, mais les pays du Levant gardent encore une intense « couleur locale », cette « couleur locale » que de beaux esprits affectent de dédaigner, comme aussi l' « exo-

*Caravansérail.*

tisme », à les en croire, devenu désuet. Mais « exotisme » et « couleur locale » sont encore, n'est-ce pas ? choses qui attirent et délectent le vrai voyageur.



Petite complication due au progrès ! « Partir pour la Syrie » ne signifie plus seulement : « S'embarquer pour la Syrie ».

A l'heure actuelle, le voyage par mer, de Marseille à Beyrouth, reste encore préférable. Les grands paquebots nouveaux, chefs-d'œuvre de confortable et de sécurité, des Messageries Maritimes et autres compagnies offrent deux parcours :

*Musiciens.*

Méditerranée-nord avec escales à Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne et Rhodes; Méditerranée-sud par Alexandrie le trajet le plus direct.

Par terre, le chemin de fer permet maintenant d'aller de Paris à

*A Damas.*

Alep, extrême-nord de la Syrie, par l'Orient-Express et son prolongement. D'Alep, le réseau syrien permet de gagner soit Beyrouth, soit Damas. D'autre part, les trains venant d'Egypte et de Palestine, abordent la Syrie au sud et arrivent à Damas.

Enfin les lignes aériennes desservent déjà la Syrie; des hydravions amerrissent à Beyrouth, tandis que se prépare l'aéroport de Tripoli, qui promet d'être tout à fait « au point ». L'été dernier, j'ai traversé l'Europe, de Paris à Prague et Varsovie, par la « Flèche d'Orient », de la C. I. D. N. A. (Compagnie Internationale de Navigation Aérienne), cette flèche atteint le Bosphore et sera bientôt lancée jusqu'au cœur du Levant.

La compagnie Air-Orient vient d'organiser un service de France en Indo-Chine, qui dessert la Syrie. Les voyageurs, venus de Paris

*Méharistes au repos.*

à Marseille par l'Air-Union, repartent de l'aéroport de Marignane et suivent un magnifique itinéraire : survol de la Corse et de la mer Tyrrhénienne, Naples, le golfe de Tarente, Corfou, l'île paradisiaque, Athènes, survol de l'Archipel et de Chypre, arrivée à Beyrouth et Damas.

Je suis parti pour la Syrie au printemps, j'y ai passé l'été et l'automne. Je sais que, s'il est assez rude dans l'intérieur, sur la côte l'hiver est très doux. En été, la chaleur sèche se supporte aisément, très sainement. Seule, la région de la côte est alors un peu pénible. Les montagnes, Liban et Anti-Liban, offrent pour « estiver » les stations les plus fraîches et

*Méharistes.*

*Campement de Bédouins.*

les plus agréables. On y vient déjà d'Egypte et d'Asie. La « saison » pour la Syrie, c'est donc toute l'année.

Je ne veux, dans ce livre, que dire ce que j'ai vu pendant ces cinq mois, le plus fidèlement possible. Pas de « littérature »! Chateaubriand inscrivait ces paroles en tête de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, préface de l'édition de 1827 : « ... mon *Itinéraire* fut à peine publié qu'il servait de guide à une foule de voyageurs. Rien ne le recommande au public que son exactitude... »

Cent ans plus tard, Barrès éprouvait le même souci d'exactitude, de vérité. Qu'on me permette un souvenir inédit, sur l'auteur de l'admirable *Enquête aux pays du Levant*.

J'allais quelquefois lui rendre visite dans sa maison du boulevard Maillot, au fond de Neuilly, vers la fin de la matinée, où, fini son travail, il sortait pour déjeuner dans Paris, souvent « chez Bourget », puis se

rendre au Palais Bourbon. C'est à pied qu'il faisait allègrement et nous faisait faire le trajet jusqu'à « la barrière ». Mais, ce jour là, Barrès ne paraissait pas pressé de sortir, en proie à une agitation, devant sa vaste table de travail, où s'amoncelaient les « épreuves » d'*Une Enquête aux pays du Levant*, alors en cours de publication à la *Revue des Deux Mondes*. D'un geste impatienté, cet homme si doux congédia son secrétaire, puis soupira : « — Ah ! l'orthographe des noms orientaux ! Faut-il écrire : « Czar », « csar », « tzar », « tsar » ? Et il y a encore le « sâr » (roi) des Babyloniens ! Les noms de villes, de localités, on s'y perd ! » Sa main désignait des atlas, des guides, des brochures. « — Et ils ne comprennent pas l'importance ! »

« Ils », c'étaient le secrétaire, la revue, l'imprimeur, l'éditeur. Barrès semblait écrasé par une fatalité, celle qui sépare l'homme de génie de l'incompréhension. Mais ce qui était beau, c'était de voir, pour des détails, sa conscience, la conscience de son difficile devoir d'écrivain : la vérité avant tout.

Je dois ajouter pourtant, à propos du premier de ces deux grands voyageurs d'Orient, que le vicomte de Chateaubriand se rendit en Palestine sans toucher en Syrie, sans voir Beyrouth, ni Damas, et que cela ne l'a pas empêché, dans le *Génie du Christianisme*, d'écrire les plus belles descriptions — et les plus « exactes » — qu'écrivain français ait faites des monastères du Liban et des ruines de Palmyre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous avons quitté Marseille, par beau temps, sur le grand paquebot au mât duquel flotte le pavillon blanc à angles rouges, marqué des deux M. noires, qui promène un peu de la France sur toutes les mers du globe. Nous sommes partis pour la Syrie !

La traversée n'est pas ennuyeuse du tout. Détroit de Bonifacio entre la Corse et la Sardaigne (quelquefois, on passe au nord de la Corse, et alors on voit l'île d'Elbe), les îles Lipari avec le Stromboli, pyramide volcanique fumante au milieu des flots (presque toujours le commandant a l'amabilité de faire ralentir la marche, on voit très bien les petites maisons blanches éparpillées sans peur à la base de la montagne de feu), le détroit de Messine aux rives parfumées, les parages parfois un peu venteux de la Crète invisible, puis l'Egypte !

Escale d'Alexandrie, d'où l'on peut aller en express passer quelques

heures au Caire, escale de Port-Saïd, avec l'entrée du canal de Suez gardée par la statue du « grand Français », Ferdinand de Lesseps, Port-Saïd ville coloniale jetée au seuil de l'Europe. Et puis les sables bas et roses de l'Afrique disparaissent dans les flots, dans la nuit, le paquebot remonte vers le nord sous la lune, sous les étoiles auxquelles la pureté du ciel donne un éclat féerique. On s'endort, délicieusement, à la pensée qu'on arrive demain...

Brusquement, je me réveille. C'est à peine l'aube. Avec ses rideaux de soie et ses tapis à la licorne, armes de la Compagnie, la cabine de luxe, dont j'ai été gratifié, ressemble à un rêve; je me secoue, me jette aux hublots. Mais rien, rien encore ! Il est à peine cinq heures, nous arrivons à onze. Rien que la mer de l'aube, battue du léger vent du matin. Le ventilateur s'est arrêté.

Cependant, en face de moi, à l'horizon... dois-je dire : « à l'horizon » ? non, car c'est très au-dessus, bien plus haut, dans le ciel... quelque chose apparaît... comme une vision qui rappelle les « apothéoses » des vieux opéras... en pleine grisaille de la mer et du ciel confusément mêlés... Un paysage aérien, suspendu, resplendissant. Une barrière énorme, des sommets de montagne dont on ne voit pas la base, prodigieusement hauts, plongés dans une ombre bleue, profilant leur crête onduleuse sur une lueur éblouissante, rougeâtre, jaune, or en fusion, qui annonce le lever du soleil. J'eus à peine le temps de me rendre compte que cette espèce de croupe gigantesque d'un Sphinx, à côté duquel celui d'Egypte n'est qu'un pygmée, c'était l'Asie et son impénétrable mystère. Tout avait disparu...

Mais, au-dessus du navire, il me semblait entendre les cris de la vigie, dont parle le moine cordelier d'Ulm, le frère Faber, dans son *Evagatorium* :

« O seigneurs pèlerins, levez-vous et montez : voici apparaître la terre que vous avez tant désirée, la terre sainte, la terre de Chanaan, la terre glorieuse ! »

Maintenant, comme Moïse, j'avais vu la Terre promise, mais, plus heureux que lui, j'allais bientôt y débarquer. Vers onze heures, exactement selon l'horaire, (n'est-ce pas splendide, cette précision de paquebots modernes après plusieurs jours de traversée ?), nous arrivions en face de Beyrouth.

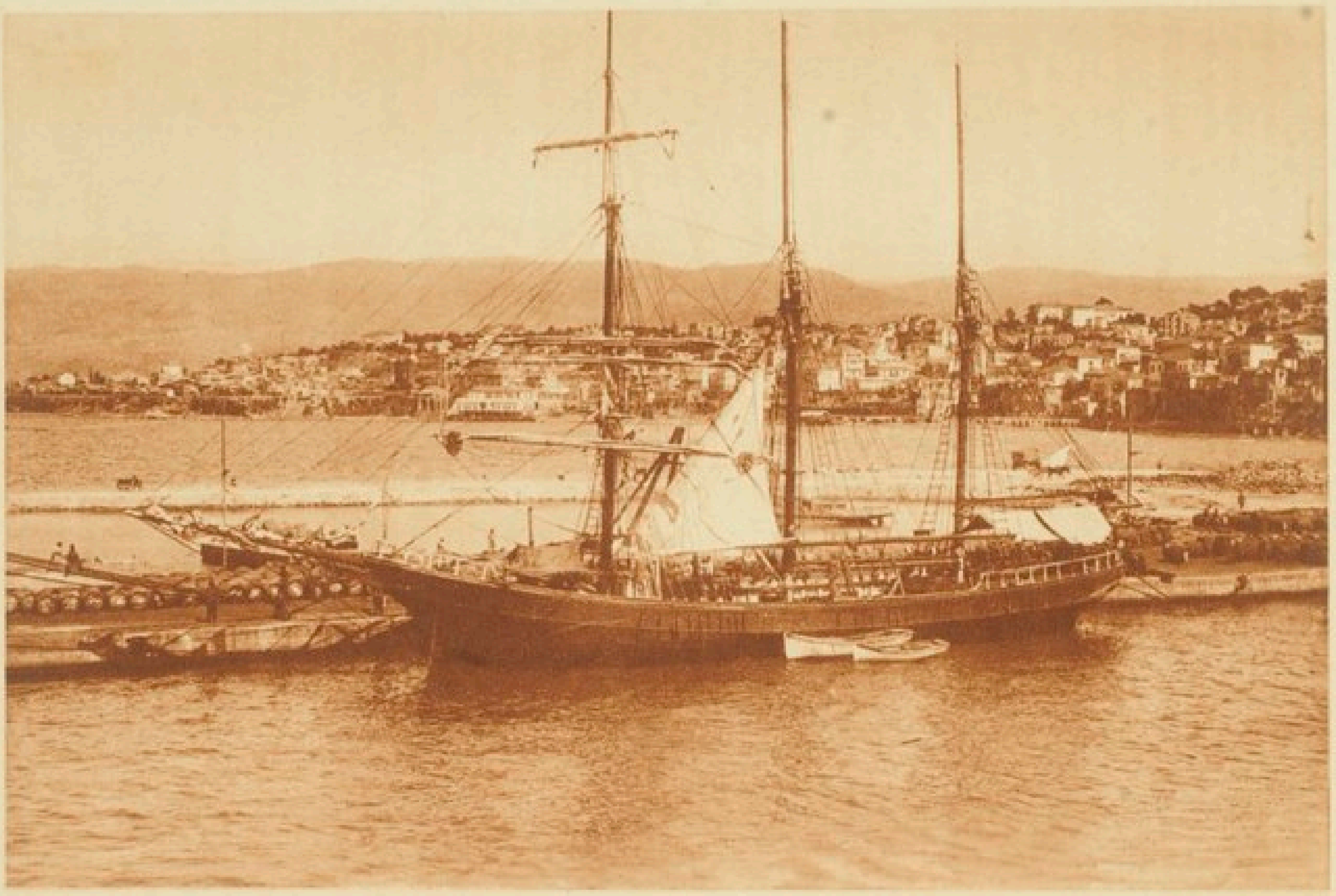
*Beyrouth. L'heure du bain.*

II

## Beyrouth, centre de tourisme des pays du Levant

Vu de la mer, Beyrouth, capitale de l'Etat du Grand-Liban devenu la République libanaise, offre un tableau ravissant, comparable à celui des plus fameuses cités méditerranéennes.

Comment Eugène-Melchior de Vogüé a-t-il pu écrire : « ... nous embrassons d'un regard Beyrouth, la plage et les sommets du Liban... la première impression a été médiocre, comme celle de tout rêve ardemment caressé qui se réalise, c'est-à-dire qui meurt... » ? Comment n'a-t-il pas savouré, sous la lumière du soleil d'avril déjà chaud dans ce climat, la douceur du paysage qui monte par lignes superposées de la



*Le port de Beyrouth.*

mer bleue, unie, étincelante, à ces hautes cimes, atteignant près de trois mille mètres, encore couronnées de neige ? Au bord des flots, les roches rouges du Râs-Beyrouth, cap jadis fortifié, le ruban doré du sable, la ville baignée dans l'eau qui la caresse, étageant ses quartiers sur les collines, la masse centrale et compacte égayée par les dômes et les minarets des mosquées, par les clochers des chapelles et des églises, ces grands monuments un peu

*Dans le port de Beyrouth.*

massifs, hôpitaux, couvents, universités qui mettent leur simplicité austère parmi tout l'éparpillement des maisons et des villas, cette bigarrure de taches rouges, de toits carrés, de tuiles, de murs blancs et roses percés de loggias ogivales au milieu des taches vertes des jardins et des groupes pointus de noirs cyprès, puis — au delà de Beyrouth — la campagne qui continue à monter sur les premiers contreforts de la

*Beyrouth et le Liban.*

montagne, les pentes très haut cultivées, parsemées de villages. D'autres masses plus élevées, plus nues, et, couronnant le tout, la grande chaîne du Liban, le Djebel Lebnâne, de son nom arabe, barrière immense, droite et majestueuse, à peine renflée de ces sommets arrondis : le Sannîne et le Kenéïsé ?

Le débarquement a perdu un peu de son pittoresque « levantin », Beyrouth est déjà fortement européanisé, il ne faut plus chercher l'Orient

St JOSEPH IHS

d'il y a cinquante ans, mais une copie de Nice plus coloriée. On aperçoit pourtant sur les têtes le *tarbouch* écarlate, et des robes asiatiques, et même quelques femmes encore voilées. Pas de burnous; disons bien tout de suite que le « burnou » est un article du costume algérien, et que l'Algérie est berbère, non arabe.

L'air est d'une pureté idéale, l'harmonie des couleurs ne se trouble

*La place des Canons.*

d'aucune fumée, d'aucune brume, mais l'enchantement, c'est la mer... Je note que la mer de Syrie, étendue au large de la côte phénicienne a son bleu spécial, qui n'est ni l'azur un peu dur de la Riviera, ni l'azur comme lacté de Corfou et de Corinthe, ni l'azur un peu épais des côtes d'Afrique. Un jour, Vignal a saisi cette nuance, l'a fixée de son pinceau : un bleu franc, mais léger, avec, par places, une imperceptible transparence d'émeraude. Aucune lourde comparaison de pierre précieuse ne peut d'ailleurs en donner l'idée. Comme on comprend que de ces flots ait voulu naître Astarté, baptisée par les Grecs Aphrodite et par

*Dans le vieux Beyrouth.*

les Romains Vénus !

Un guide est inutile pour visiter Beyrouth, ville de deux cent mille âmes et plus. Son plan nouveau offre une grande simplicité. Les travaux prennent fin, qui, pendant ces dernières années, la faisaient ressembler à un chantier... à l'instar de Paris et de quelques autres grandes capitales. L'architecture libanaise, mélange d'ogival et d'arabe, n'est pas l'architecture musulmane, elle rappellerait les palais de Venise plutôt.

Deux grandes voies se dirigent perpendiculairement à la mer. L'avenue Allenby, du nom du vainqueur britannique, qui se termine à une « étoile » devant le nouveau Grand Théâtre : on va édifier là un palace. La place des Canons, qui est une large avenue or-

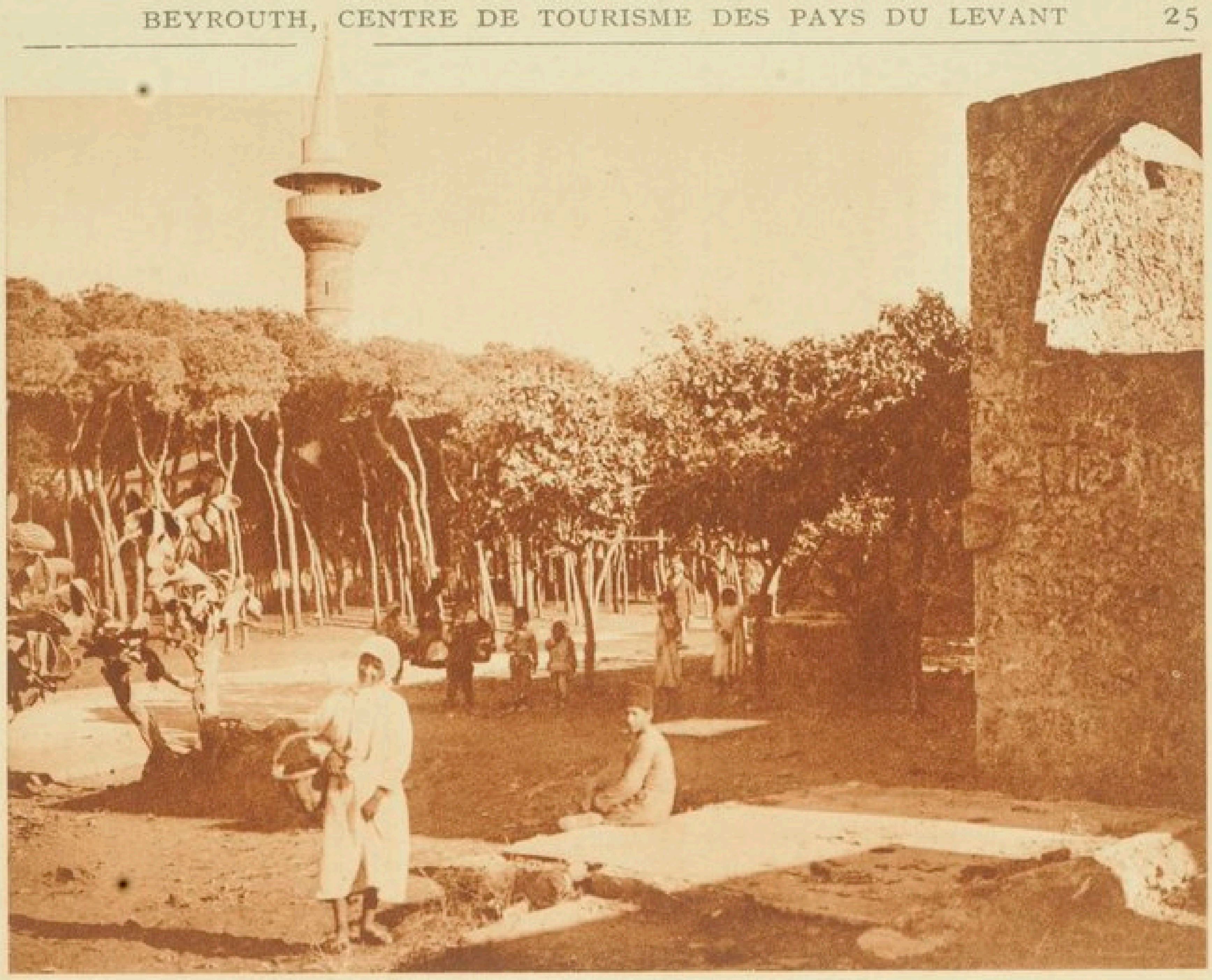
*La foule libanaise.*

née de massifs, de faïences, de canaux, de fontaines, bordée de cafés, de dancings. Là, vers le soir, les automobiles font et refont le tour, c'est l'heure élégante, on peut admirer ce beau type, célèbre dans le monde entier : « grands yeux sombres et doux, ovale fin et mat, grâce impérieuse », que nous avions pu déjà admirer sur le paquebot.

Deux autres voies s'étendent parallèlement à la mer. La rue Gouraud et son prolongement. Et l'avenue des Français qui suit le rivage et qu'il est question de prolonger en corniche, de façon à faire une « Promenade » qui ne sera pas « des Anglais ».

Même sans la nécessité de quelque visite officielle ou amicale aux bureaux du Haut-Commissariat, chargés d'appliquer le mandat sur les quatre pays de Levant (Etat de Syrie, République libanaise, Gouvernement du Djebel-Druse, Gouvernement de Lattaquié). il est bon de monter jusqu'à l'esplanade qui précède l'ancienne caserne turque, où ils sont installés, appelée à tort *sérail,* parce que, de là, une vue très belle s'étend sur la ville et sur le port.

*Beyrouth. La grotte des Pigeons.*



*Beyrouth. La Forêt de Pins.*

Les divers quartiers de la ville offrent des points de vue charmants dans toutes les directions, et très variés. A quelque distance, dans la forêt des Pins, plantée par Fakr-eddîne, le fameux émir du XVIe siècle, s'élève une sorte de palais oriental qui est la résidence des hauts commissaires : ici ont passé le général Gouraud avec M. de Caix et M. de Reffye, le général Weygand, le général Sarrail, M. Henri de Jouvenel, M. Ponsot. Des Pins, vue charmante sur la vallée du Nahr Beyrouth.

Bel horizon aussi de la colline de saint Dimitri, la « Colline-de-la-belle-vue ». Au bord de la mer, on va voir « la grotte des pigeons ». Toutes ces courtes promenades se font en tramway, en automobile ou, pour les amateurs de marche, dont je suis, à pied.

Les excursions prenant la journée sont innombrables. Beyrouth est vraiment un centre de tourisme appelé à devenir la Nice du Levant. Un séjour de quelque durée s'impose. Dans les intervalles des excursions, on savoure la vie beyrouthine, dont les plaisirs varient selon les saisons,

*Restaurant et café de la Forêt de Pins.*

mais avec cette caractéristique que la douceur du climat presque perpétuelle facilite la vie en plein air.

On est très élégant à Beyrouth. Tout le monde y parle français. La « société », l'ambiance, les « salons », (il y en a même de « littéraires », où les écrivains sont bien accueillis, quoique les romanciers soient parfois des gens bien bavards...), la « vie » en un mot offre autant de ressources qu'en peut désirer le séjournant.

Vogüé, si injuste pour le paysage, a rendu plus de justice aux Libanais, qu'il

*A la fontaine.*

appelle, comme on les appelait autrefois, les Maronites : « La plupart des Maronites d'une certaine classe sont sortis du collège des Lazaristes d'Antoura ou de nos écoles européennes : je ne saurais dire combien j'ai été charmé par leur distinction d'idées et de manières,

*Beyrouth. La grande mosquée (ancienne église Saint-Jean).*

par cet heureux mélange de la culture occidentale et de la noblesse naturelle aux races arabes ».

Evidemment, comme partout, quelques défauts se mêlent aux qualités. « Ils rappellent par bien des côtés le génie grec, ces Arabes, jouets d'une imagination qui grossit toutes choses, crédules à toute parole ardente, faciles à toute apothéose, amoureux de toutes les luttes... »

Surtout celles de la politique. Mais voilà un domaine qui nous est interdit ! Et quel pays de l'Europe actuelle, en somme, échappe à ces fièvres ?

Beyrouth est assez pauvre en monuments anciens; cela tient aux

vicissitudes de son sol et de son histoire. Comme « curiosités », on visite d'ordinaire ses deux principaux établissements universitaires : « Saint-Joseph », « ce phare spirituel de la Méditerranée orientale », comme l'appelait Maurice Barrès, et « les Américains ». M. Louis Bertrand, dans un livre fameux, très injuste pour le miracle oriental, les a minutieusement décrits.

La jeune capitale s'enorgueillit justement de quelques édifices plus

*Au puits.*

récents : le Palais des ministères, la Banque de Syrie et du Grand-Liban — c'est l'institut d'émission pour les Etats du Levant et elle a pris en main la question des grands hôtels à créer pour le tourisme, — la Bibliothèque Nationale Libanaise.

Enfin il y a le musée, et nous avons fait comprendre, avant de partir pour la Syrie, de quelle importance il est et deviendra. On ne décrit

Dans le vieux Beyrouth.

pas un musée. Il y a le catalogue... quand il existe, et quand ne le rend pas inutile un « nouveau classement ».

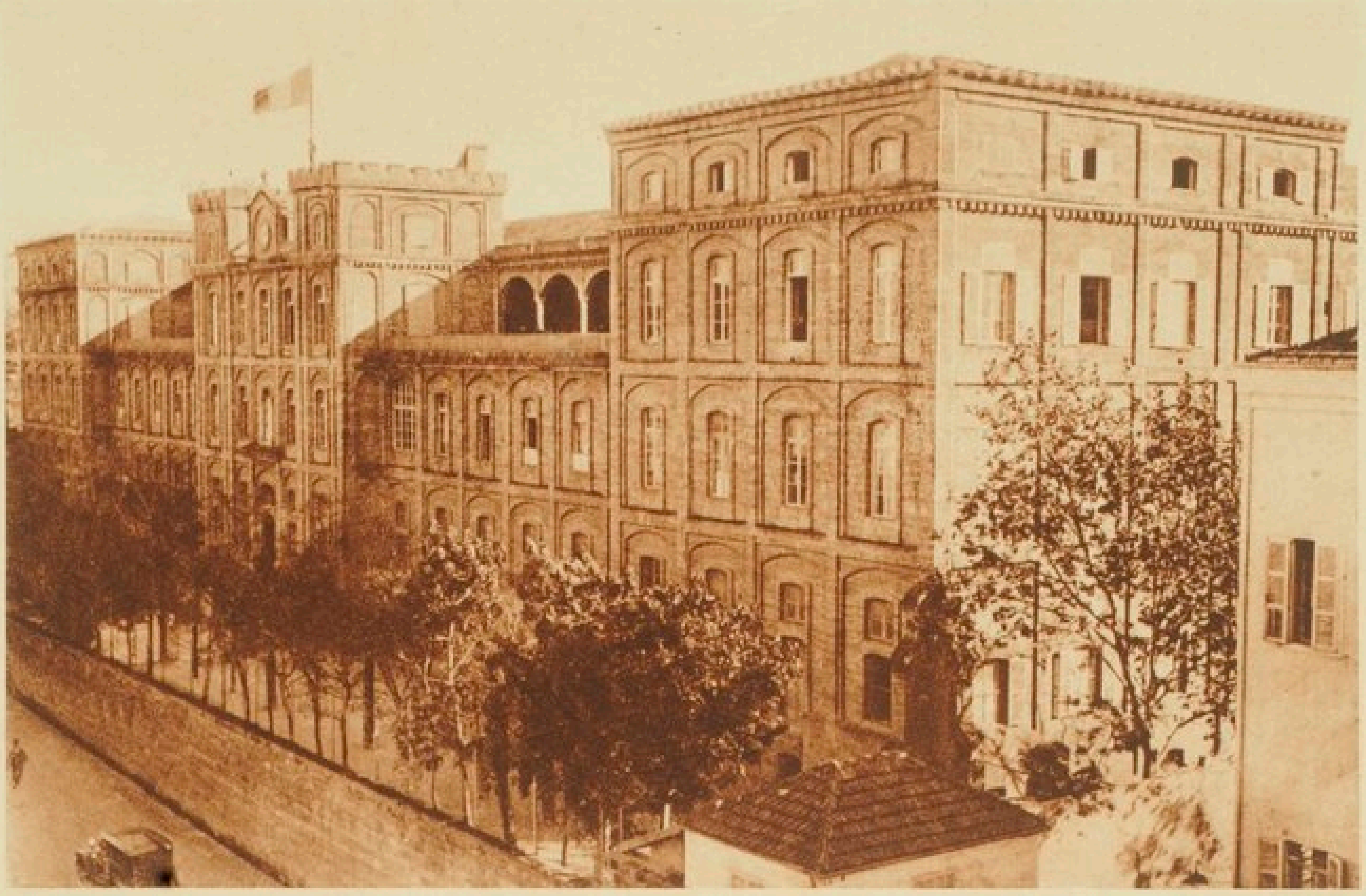
Je me suis assis dans une salle pour relire (je l'avais copié sur un calepin, car le volume est lourd comme un sarcophage phénicien !) la description que le génial géographe Elisée Reclus fait de la Syrie, en quelques lignes qui éclairent toute son histoire et forment le meilleur

*Beyrouth. Le monument aux Français.*

commentaire de ce que les fouilleurs y découvrent.

« Sa position, remarque-t-il, fait d'elle comme un carrefour, où la plupart des races militaires de l'ancien monde finirent par arriver tôt ou tard et par se choquer violemment. Resserrée entre la mer et le désert, elle offre la seule route de trajet facile qui mène les armées d'Afrique en Asie, et tous les conquérants et les peuples ont dû lui passer brutalement sur le corps ».

Les objets exposés dans le musée nous l'attestent. En Syrie ont passé ou régné : Phéniciens, Chananéens, Babyloniens, Egyptiens, Perses, Juifs, Grecs d'Alexandre, Séleucides, Romains, Grecs de Byzance,



*Beyrouth. L'Université Saint-Joseph.*

Arabes, Turcs Ottomans, sans oublier la conquête des Croisés « Francs ».

J'aurais dû apporter le *Discours* de Bossuet pour méditer sur la fragilité des empires ! Hélas ! ce grand homme ignorait jusqu'au nom de ces Egéens, Hittites, Sumériens, que l'Asie vient de nous révéler. Et combien de personnes, aujourd'hui même, savent que Jésus ne prononçait pas ses paraboles en hébreu, ni en grec, mais en langue araméenne celle qui était la plus répandue en

*Villageois aux environs de Beyrouth.*

Syrie au début de notre ère ? Après l'opinion du géographe, voici celle d'un chef militaire, qui la corrobore. J'ai entendu le général Weygand, un jour, dire : — « La Syrie, c'est une plaque tournante ».

Une plaque tournante entre trois continents et entre cinq mers : Méditerranée, Mer Noire, Mer Caspienne, Mer Persique, Mer Rouge.

Toutes ces réflexions m'ont donné un certain besoin de détente.

*Beyrouth. Cours de l'Orphelinat Saint-Joseph.*

Ce soir, qu'il est doux d'aller respirer la brise de mer, écouter le murmure des vagues sur les récifs, sur le sable, où des gens se baignent, le climat d'ici est parfait pour les bains de mer et les bains de soleil.

Le grand dieu Baal s'abaisse, au-dessus de l'horizon, vers la grande déesse son épouse, pour leur union de tous les soirs. Sa lueur illumine l'avenue des Français. Le rivage, les montagnes sont d'un rouge éclatant. La mer, d'un bleu intense. Harmonie splendide et qui donne une émotion esthétique violente.

Sur le monument, dont la colonnade fait face à la mer, mes yeux lisent :

*Halte de caravane à* ***Beyrouth.***

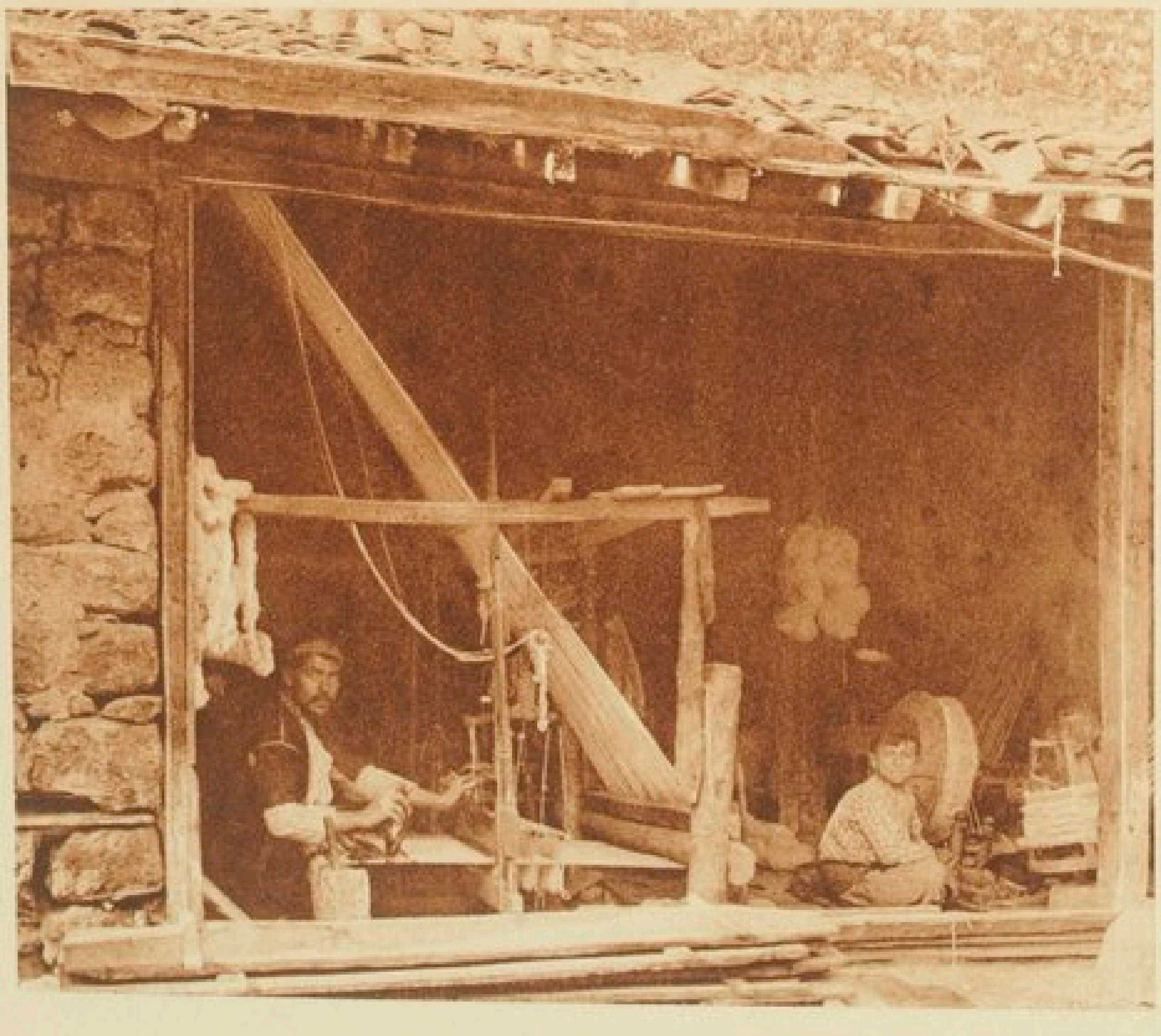
AUX LIBÉRATEURS
DE LA SYRIE ET DU LIBAN.
A LA GLOIRE DE L'ARMÉE FRANÇAISE
DU LEVANT ET DE LA DIVISION NAVALE
DE SYRIE.

Toutes les périodes de l'histoire passent vite à côté de l'éternité de la nature. Mais il faut éloigner de cette mélancolie notre pensée, dans ce paysage où, jadis, les maîtres du monde venaient chercher apaisement, joie, amour de la

*Chamelier.*

Cordonniers à Beyrouth.

vie. Cueillons les roses de Syrie! Une jeunesse gaie, remuante, passe et repasse sur la promenade. De la terrasse de l'hôtel, je vois les cafés regorgeant d'oisifs et de causeurs, j'entends les orchestres des cinémas, pour lesquels les Beyrouthins ont une passion folle. Quoi de plus délicieux que d'aller dîner, en face, dans un de ces restaurants « à la française » bâtis sur pilotis le long du rivage!



Tisserand.

L'odeur de l'écume salée monte jusqu'à la table, où je me trouve avec d'aimables journalistes libanais, le doux clapotis des vagues accompagne les rythmes du *jazz*. Une voix s'élève... Ah! la pureté d'un chant

dans la tombée d'une nuit orientale, à la minute où le crépuscule rapide embrase soudain les neiges du Sannîne !

Ensuite surgissent très vite les miraculeuses étoiles.

* * *

Beyrouth, centre touristique du Levant, n'a pas encore, chose para-

*La banlieue de Beyrouth.*

doxale, son réseau ferré complet. On attend la ligne, qui longera la côte de Tripoli (de Syrie) à Haïffa, permettant de venir directement à Beyrouth d'Alep au nord, de Palestine et d'Egypte au sud.

En attendant, la voie ferrée à crémaillère qui franchit le Liban monte jusqu'à 1600 mètres d'altitude, elle offre au touriste un parcours très

*Ferme chrétienne dans le Liban.*

*exciting*, avec des vues grandioses, mais c'est un « chemin de fer de montagne », à qui restent interdites les grandes vitesses.

On pourra s'en servir, et je l'ai plusieurs fois employé, pour se rendre aux stations-villégiatures du Liban qu'il dessert, mais, avec lui, il faut dix heures pour aller de Beyrouth à Damas : par la route, en automobile, on en met à peine trois ! Aussi tout le monde prend-il la route.

L'automobile est la grande ressource pour visiter le Liban. Autos particulières, taxis, cars touristiques pullulent. Les routes sont bonnes. Les chauffeurs syriens sont des « as ». En pleine descente, au bord des précipices, ils lâchent tranquillement le volant pour allumer une cigarette... à bout doré, car ce sont des messieurs « chics » et qui emportent toujours dans leur voiture un plumeau pour qu'il n'y ait pas un grain de poussière... sur leurs souliers vernis !

« Fatalisme » ? comme on a coutume de dire en Europe. Mais les Libanais sont en majorité chrétiens. Non, soumission à Dieu et quiétude résultant des choses environnantes. Ces jolis paysages des environs de Beyrouth — « un paysage est un état de l'âme », selon le mot fameux d'Amiel — expriment la sérénité, une sérénité heureuse, non pas la joie, souvent bruyante, et est toujours passagère, mais le bonheur calme. La « terre promise » est vraiment une terre de félicité.

Ici règne cette végétation méridionale, disons méditerranéenne, qui me rappelle mes meilleures impressions d'Algérie, d'Italie, de Grèce et d'Espagne, les arbres fruitiers de France si enchanteurs à la floraison du printemps (la plupart nous sont venus de Perse par la Syrie !), et les essences des pays du soleil : figuiers, mûriers, cyprès, aloès, même palmiers.

*Palmeraie aux environs de Beyrouth.*

*Un chemin aux environs de Beyrouth.*

Une remarque à propos des palmiers de Syrie : on ne les trouve que sur la côte, et dans les sables de Palmyre. La Syrie, comme toute l'Asie, est un pays haut. Dans les jardins de Damas, (rassurez-vous ! cela ne les empêche pas d'être beaux), il n'y a pas de palmes.

Ce charme, vrai sortilège, apaisant, lénifiant, mais qui n'engourdit point, qui ne déprime pas, on l'éprouve surtout dans ces stations d'altitude, où, en été, monte la société libanaise, se rassemble la société égyptienne et accourt même un lot important d' « estiveurs » venus d'Irak, de Perse, de Turquie et des Indes. Ce n'était pas encore la « saison », quand je débarquai à Beyrouth, les casinos — car il y a des casinos, où l'on joue gros jeu : quel Oriental, quelle Orientale, ne sont pas joueurs ! — n'ouvrent leurs portes qu'en été. Mais les hôtels ouvrent plus tôt.

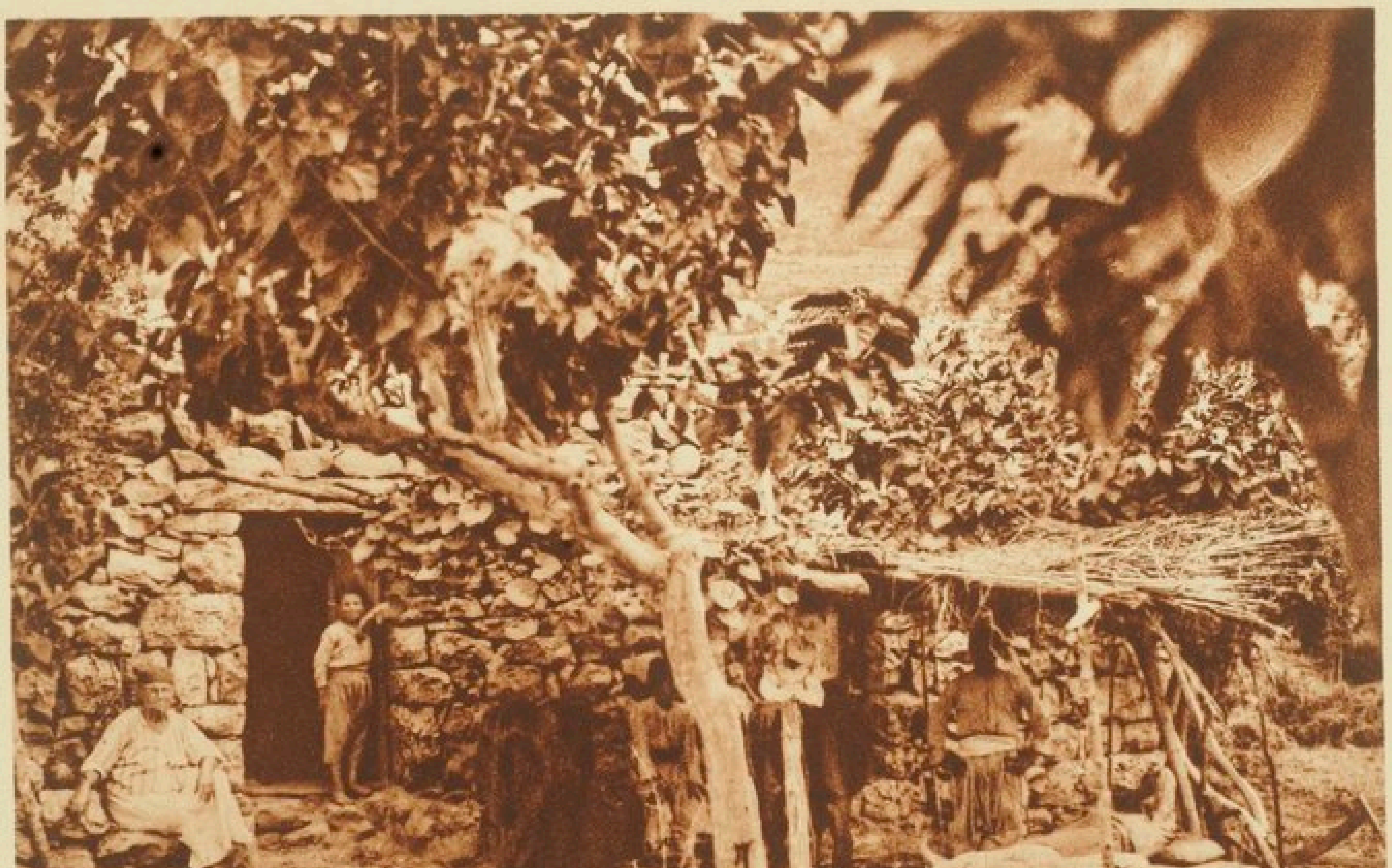
Très fréquenté est le village de Broummâna, on y va en passant par Beit-Méri et les belles ruines romaines de Deir el-Kal'a, excursion

d'environ quatre heures à travers des forêts de pins parasols qui rappellent les plus beaux sites de Provence.

De Broummâna se fait l'ascension du mont Sannîne, assez dure.

Très fréquenté aussi, et même célèbre pour ses élégances, Sôfar — exactement Aïn-Sôfar ( «*aïn* » veut dire « source »), — d'où les fervents de la montagne peuvent gravir le Kénéïsé, l'autre grand sommet du Liban. Et, non loin de Sôfar, j'ai séjourné avec agrément au village d'Aleïh (ne pas confondre avec Alep !), qui devient la capitale administrative au moment des fortes chaleurs, le Haut-Commissariat s'y transporte, on y peut jouer au tennis en pleine canicule. De mes fenêtres, vrai belvédère, je dominais à pic un abîme vertigineux, au fond duquel s'étendait toute une région, brusquement masquée par un nuage qui enveloppait en passant l'hôtel, comme il arrive en Suisse et en Dauphiné.

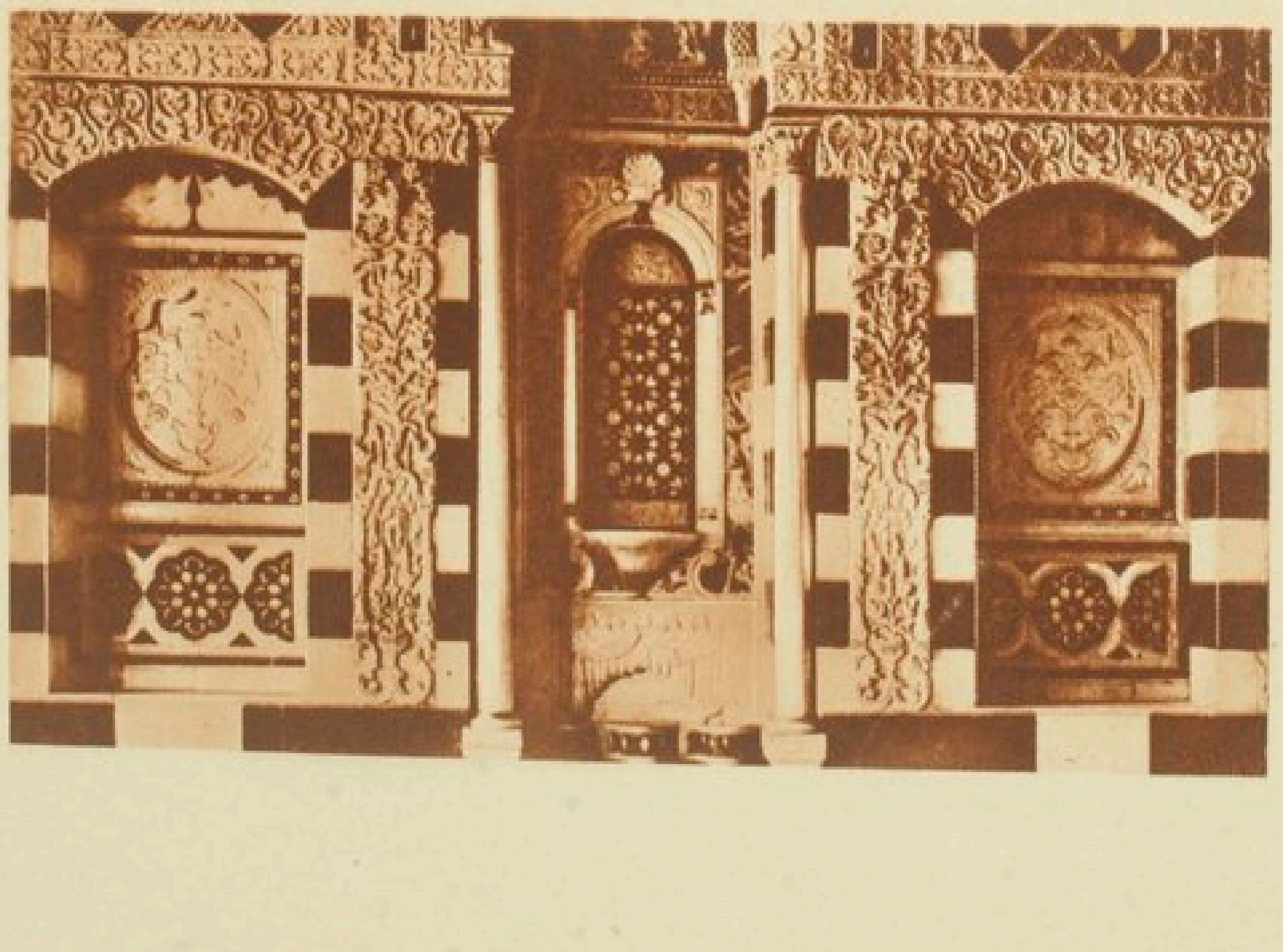
Une des routes qui conduisent de Beyrouth à ce charmant Aleïh



*Une cabane libanaise.*

*Beit ed-Dine. Palais de l'émir Béchir.*

passe au village de Chououéifât, un des coins les plus enchanteurs de ce pays. Combien d'artistes, dont Vignal, ont peint cette vue merveilleuse que l'on a par les ogives des fenêtres, dans la maison de l'émir ! Ces maisons blanches, oui, blanches, mais ce blanc est fait de mille nuances à peine perceptibles, de l'ocre et du



*Palais de Beit ed-Dine. Salle de la Colonne.*

Portique du palais de Beit ed-Dine.

rose, cette plaine verdoyante et la ligne nette, tranchée, de lapis, la mer qui soutient le ciel.

Le grand ciel d'Orient qui n'est pas d'azur vulgaire, perpétuel, implacable, mais parcouru sans cesse de nuages infiniment légers et qui se nuance de toutes les transparences de la nacre et de la perle.

De Beyrouth ou d'Aleïh, tout le monde va visiter Béit ed-Dîne, et j'ai fait comme tout le monde. L'ancien palais d'un autre émir, Béchir, qui régna vers 1840 sur cette région de Deir-el-Kamar (« le couvent de la lune »), inspira la plume de maints voyageurs, de trop peut-être ! Gérard de Nerval promena ici ses « aventures burlesques et fantasques », tomba amoureux de la belle Salama, fille d'un émir druse, la voulait épouser, ayant offert en signe de fiançailles à la jolie personne une « tulipe rouge ». Sa lamentable folie couvait-elle déjà dans son pauvre cerveau ?

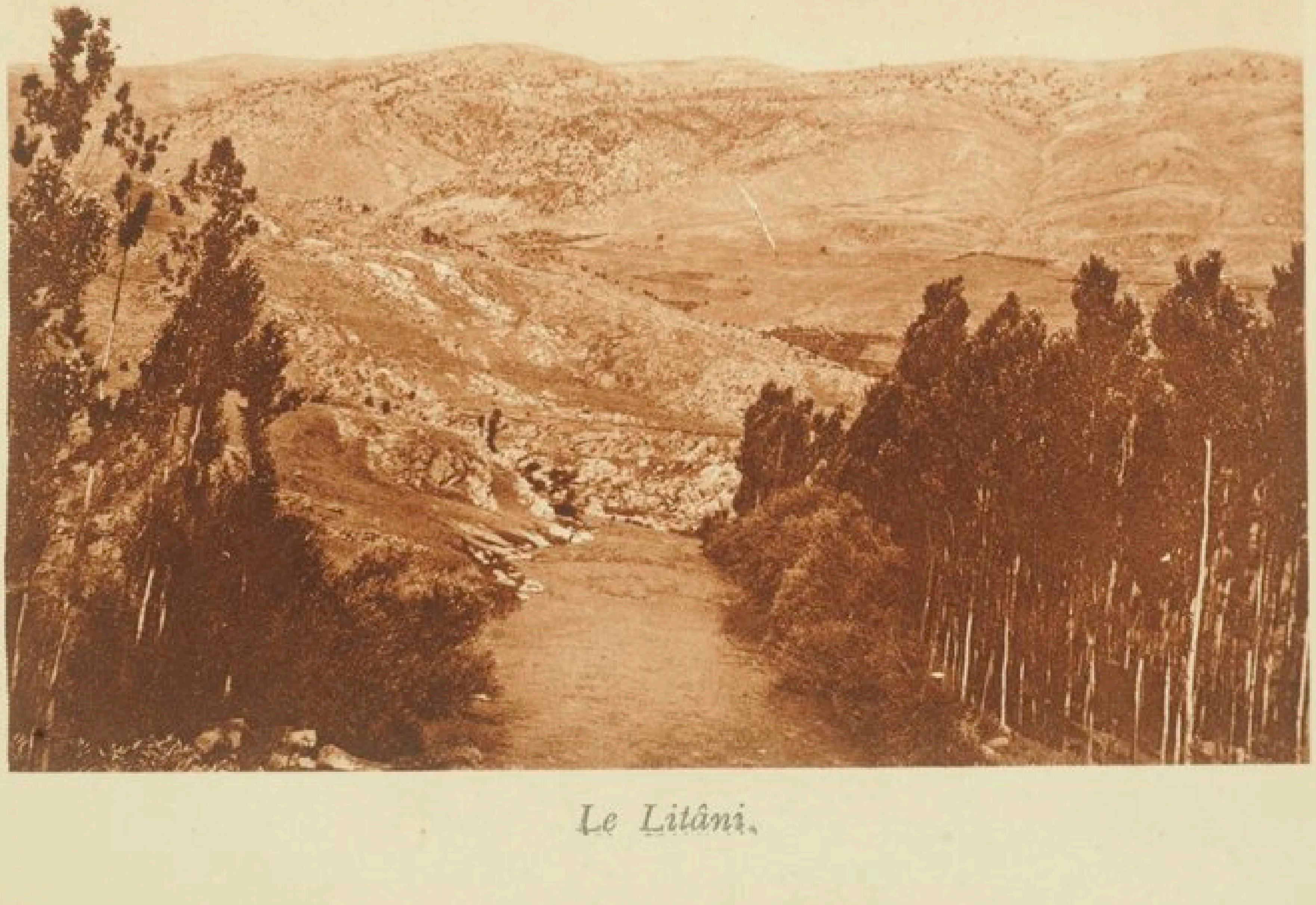
Malgré Barrès, qui admire ici « un coin de Grenade ou de Tolède », j'avoue que j'ai trouvé ce palais si vanté un peu « opéra-comique ». C'est un décor « oriental », mais de cet orientalisme que Marcel Prévost appelle des « turqueries », c'est d'un charme incontestable, mais facile, à la façon du grand air de la *Tosca.* J'ai le pressentiment que je trouverai mieux sur les bords de l'Oronte et surtout à Damas. Lamartine vint aussi dans ces parages et s'y rencontrait avec « la fameuse lady », celle à qui Chateaubriand a fait bien de l'honneur en la citant en tête de son *Itinéraire.* Quelle exagération de comparer cette Esther Stanhope à une princesse d'Antioche, à une comtesse de Tripoli ! Pourquoi pas à Zénobie, souveraine de Palmyre, ou à Balkis, la reine de Saba ? Nous retrouverons, au cours de notre voyage, les traces de ces grandes dames. Quant à la Stanhope, ensevelie par ici, on n'a même pas, je crois, retrouvé son tombeau.

Les Européennes qui viennent en Orient ont souvent le désir de s'égaler aux Orientales, qui toujours jouèrent un très grand rôle dans l'histoire de leurs peuples. Sans chercher des exemples dans les anciens livres, on me signale, à Mouktara, non loin de Béit ed-Dîne, une *émira* druse, très intelligente et très belle, qui, depuis la mort de son mari, occupe une place importante dans le gouvernement de cette région du Choûf si particulière.

Nous sommes en effet ici en pays druse. Les événements de Syrie, en ces dernières années, ont rendu célèbre les Druses, mais le gros de cette population, depuis 1860, a quitté le Choûf libanais pour s'établir au delà

de Damas, dans le Djebel Druse (« la Montagne des Druses »). Nous rendrons visite à cette race mystérieuse, dont la religion, ni musulmane, ni chrétienne, reste plus mystérieuse encore.

Il faut renoncer à saluer l'*émira*, à visiter la cascade de Djezzine qui tombe de plus de quarante mètres. Le jour s'avance, l'heure nous invite à quitter ces sites de montagnes, qui ont quelque chose de sauvage au milieu de leur douceur. Tout le Liban est rempli de pierres bizarres, comme la Bretagne et les Dolomites, pyramides, aiguilles, tours naturelles, aux contours les plus étranges. Déjà l'ombre humide monte des vallées étroites. Dans l'air les senteurs aromatiques des arbustes flottent. Le paysage file « en vitesse » de chaque côté de l'automobile : champs d'oliviers gris et austères, petites terrasses pierreuses où rampent les vignes, gros figuiers noueux, maisonnettes suspendues au bord du gouffre comme des nids d'aigle, ruisseaux dégringolant sur les pentes, bois de pins immobiles, puis les mûriers, les arbres fruitiers, qui se multiplient à mesure que l'on descend, parfois à un tournant une grande ogive abritant un lieu de repos et de rafraîchissement avec ses rideaux en paille, ses cruches d'argile et ses bouteilles de vin. Plus rapides encore que les visions de la route fuient les pensées... Mille souvenirs de voyages anté-



*Le Litâni.*

*La campagne libanaise.*

rieurs se mêlent à ces impressions. Celui qui voyage beaucoup a sans cesse, autour de la mélodie nouvelle qu'il recueille, toutes sortes d'harmonies confuses plus anciennes, qui raffinent et portent au paroxysme la tonalité du présent...

Est-ce pour rester dans cette atmosphère musicale ? En rentrant, le soir, dans Beyrouth, j'aspire à trouver, à entendre de la musique, de la musique orientale. Il y a, près de la place des Canons, dans un jardin qui domine les navires et les bas quartiers scintillants de lumière, un restaurant et un théâtre en plein air, où une troupe fameuse du Caire joue et chante en arabe. Avec des amis libanais j'y viens prendre le

*Troupeau.*

*mézé*, c'est-à-dire un léger repas servi sur un grand plateau dans deux douzaines au moins de petites soucoupes, où l'on trouve un peu de tout : amandes, pistaches, olives, œufs, concombres, fromage, caillé, gâteaux, fruits. On picore tout cela qui est exquis. Le temps passe. Un verre d'eau,

*Village libanais.*

parfois un petit verre d'*arak* ou *raki*, la liqueur syrienne. Et puis le café, le divin café, — le vrai café à l'orientale qui n'est nullement boueux et, dont l'arome ineffable restera la nostalgie du voyage en Syrie, quand au retour me seront servies les désastreuses mixtures qui, avec ou sans « crème », osent usurper son nom dans les restaurants et sur la plupart des tables d'Europe.

Oui, le temps passe ! Et la nuit s'enfuirait, à écouter les musiques, à se rafraîchir, à regarder les étoiles. Mais, ce soir, il faut se coucher tôt,

pour partir demain, de très bonne heure, vers la partie de la côte phénicienne étendue au sud de Beyrouth, et visiter ses anciennes capitales : Sidon et Tyr. On m'assure que ces rivages égalent en beauté les plus réputés du monde. Et déjà l'enthousiasme les a baptisés d'un nom admirable qui deviendra célèbre universellement : « *La Côte Divine* ». Nous verrons.

*Une rue de Beyrouth.*

*Dans le port de Saïda (Sidon).*

III

## Sur la « Côte Divine » et sous les cèdres du Liban

Par la route automobile qui suit la mer, nous allons à toute allure vers Saïda, qui est l'ancienne Sidon, vers Soûr, qui est l'ancienne Tyr. Route accidentée, souvent en corniche, montant et descendant au gré des ravins, les uns verdoyants et cultivés, les autres pierreux et vides. Il passe par ici beaucoup de monde, car, en attendant la voie ferrée côtière, une multitude de voitures assurent la communication entre le Liban et la Palestine. La frontière, Nâkoûra, est un peu au delà de Soûr et, aussitôt après l'on arrive à Saint-Jean d'Acre, dont la baie splendide se termine au port de Haïffa (Caïffa, si l'on préfère), dans cette Palestine qui a été détachée de la Syrie à la chute de l'Empire Ottoman.

Par cette route, le général Bonaparte, — qui est encore vénéré par les Orientaux comme un demi-dieu, — aurait fait son entrée en Syrie, sans les événements qui lui firent rebrousser chemin vers l'Egypte.

A son défaut, dans Saïda, je retrouve le souvenir d'un autre grand

*Saïda (l'antique Sidon).*

souverain français. Les débris de ce Kal'aat el-Mouessé, au centre de la ville, portent le nom de « château du roi saint Louis ». Le bon roi fut par ici avec son historiographe Joinville, — le premier écrivain qui ait écrit une « vie romancée » ! — et ses chevaliers, ces pieux soldats « qui priaient sur leur lit de mort sans s'être dévêtus de leur cotte de fer ». Plus pittoresque d'ailleurs est le Kal'aat el-Bâhr, le « château de la mer », dans une île où accède un vieux pont.

Du port antique, avec ses bassins, ses môles, de l'église des Croisés, il n'y a plus que d'informes restes. Les ruines, en Syrie, sont tellement nombreuses que, sous peine de se blaser trop vite au cours du voyage,

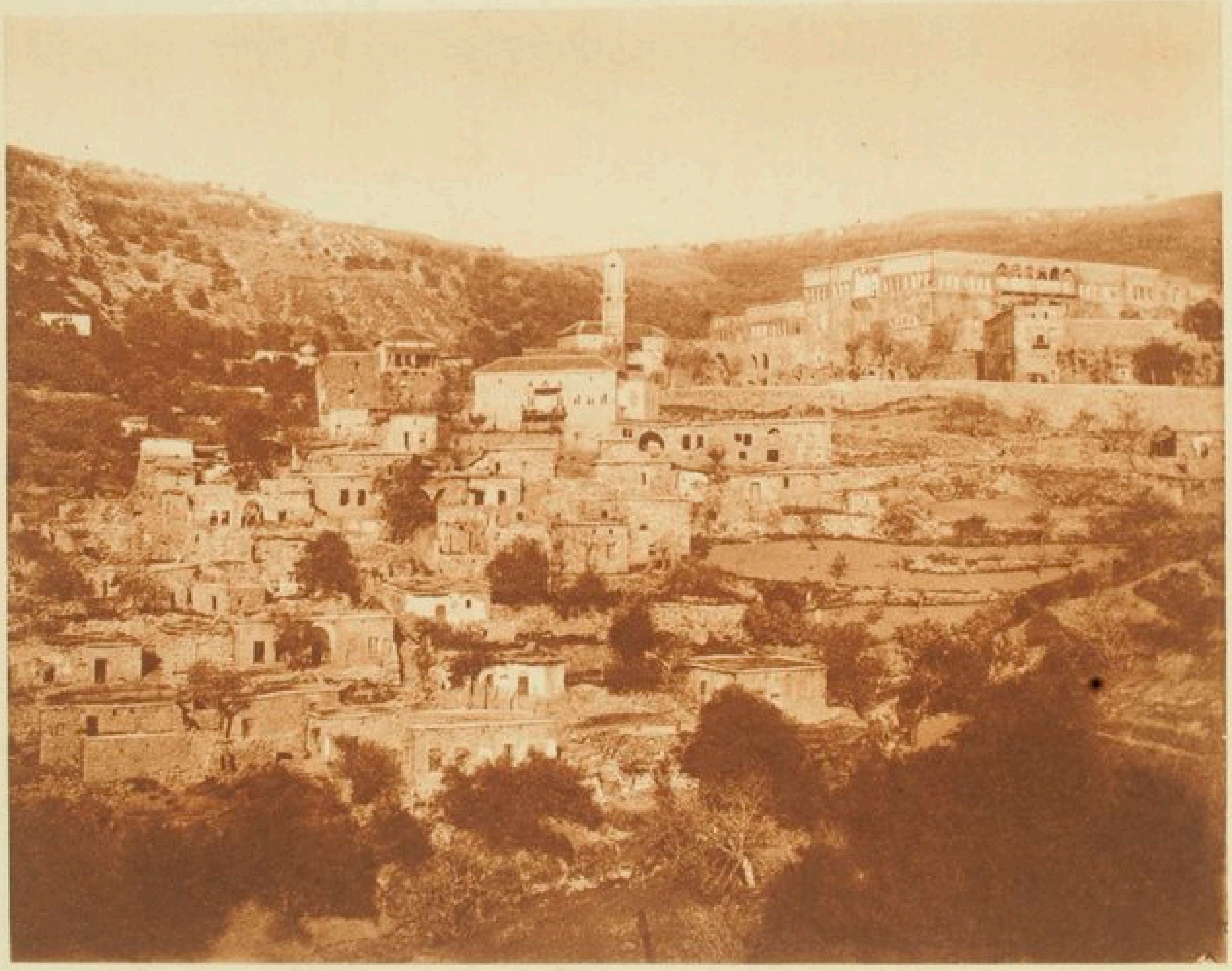
*Saïda. Le château.*

il faut choisir et ne s'attarder que devant celles qui en valent la peine. Nous ne sommes pas des « Philistins » (c'est bien l'instant de le dire !) et, pour ma part, j'ai suivi jadis à la Sorbonne les cours des archéologues, mais il serait fastidieux de s'enthousiasmer devant la moindre poterie, médaille, figurine ou pierre, plus ou moins gravée d'une inscription.

Et puis, la Science me pardonne — à mes yeux Saïda fait grand tort à Sidon. Sidon n'est plus « la Grande », mais elle demeure « la Fleurie ». Au dehors de la muraille droite, et moderne, qui enserre la vieille capitale morte devenue bourgade peu intéressante, quelle splendeur des vergers, des jardins

*Tombeau d'Hiram, roi de Tyr.*

où se multiplient surtout les fameux orangers ! En Sicile seulement, dans cette Sicile qui a enivré un Gabriel Faure pourtant accoutumé aux beaux paysages, il me souvient d'avoir respiré un air aussi parfumé que celui de Saïda, et l'on comprend que la romancière-née de



*Hasbeiyâ.*

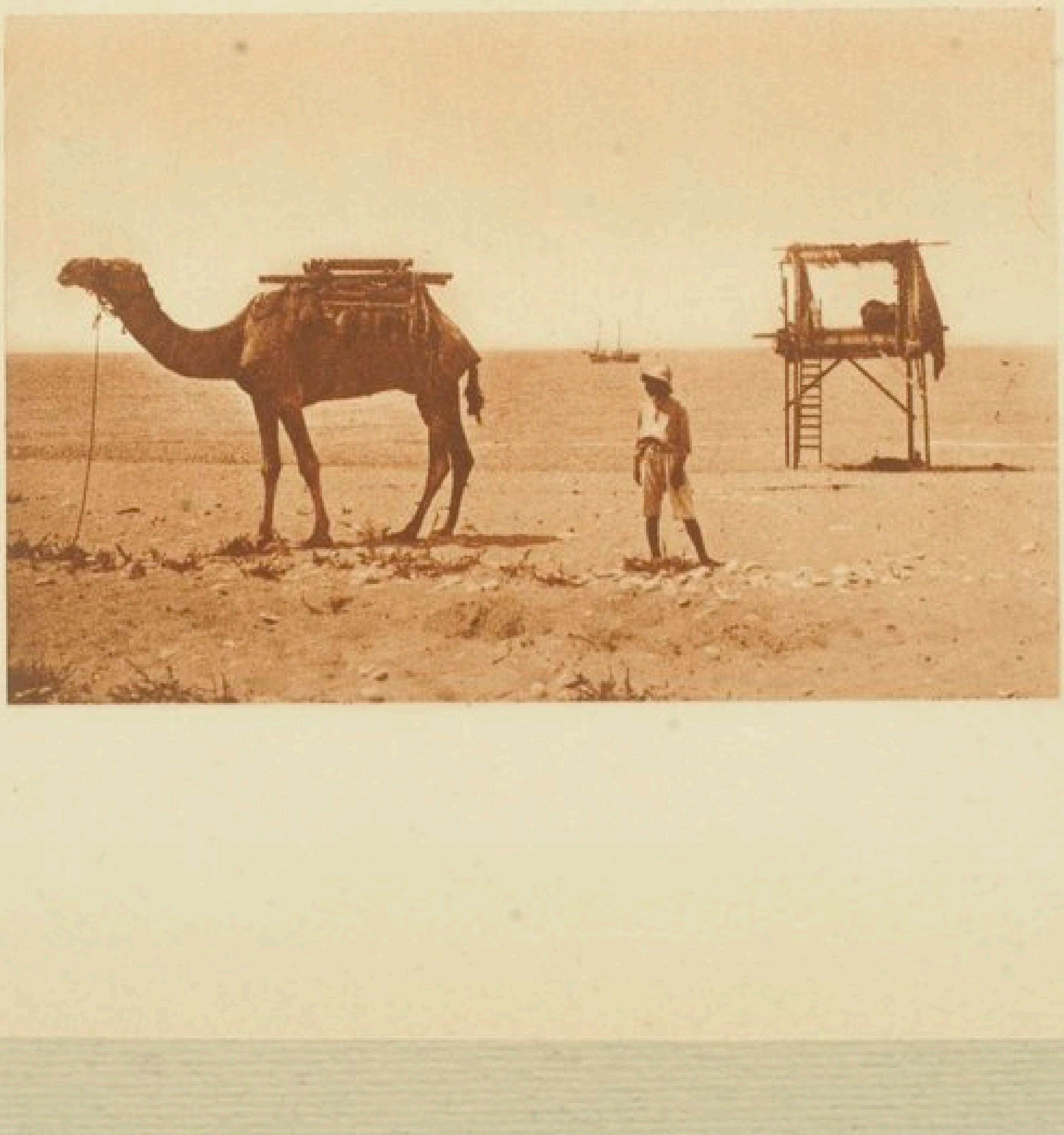
la terre phénicienne, Mme Myriam Harry, en ait fait jadis son séjour de prédilection.

Déjà nous repartons. Et bientôt apparaît Soûr. « Tyr, le marché des nations », disait le prophète Ezéchiel. Vous vous rappelez la merveilleuse phrase de Fénelon, qui évoque aussi bien qu'une longue description de Flaubert : « L'imprenable ville de Tyr, située dans la mer... » Ah ! quelle mélancolie ! Plus déchue encore que Sidon, elle occupe à peine une petite partie de son ancienne enceinte, « dans la mer » en effet, c'est-à-dire dans une île artificielle qu'un long canal détacha du promontoire.

*Dans la baie de Djoûné.*

« Imprenable », jusqu'au jour où parut celui à qui rien ne résistait, ni les villes, ni les femmes, le grand Alexandre.

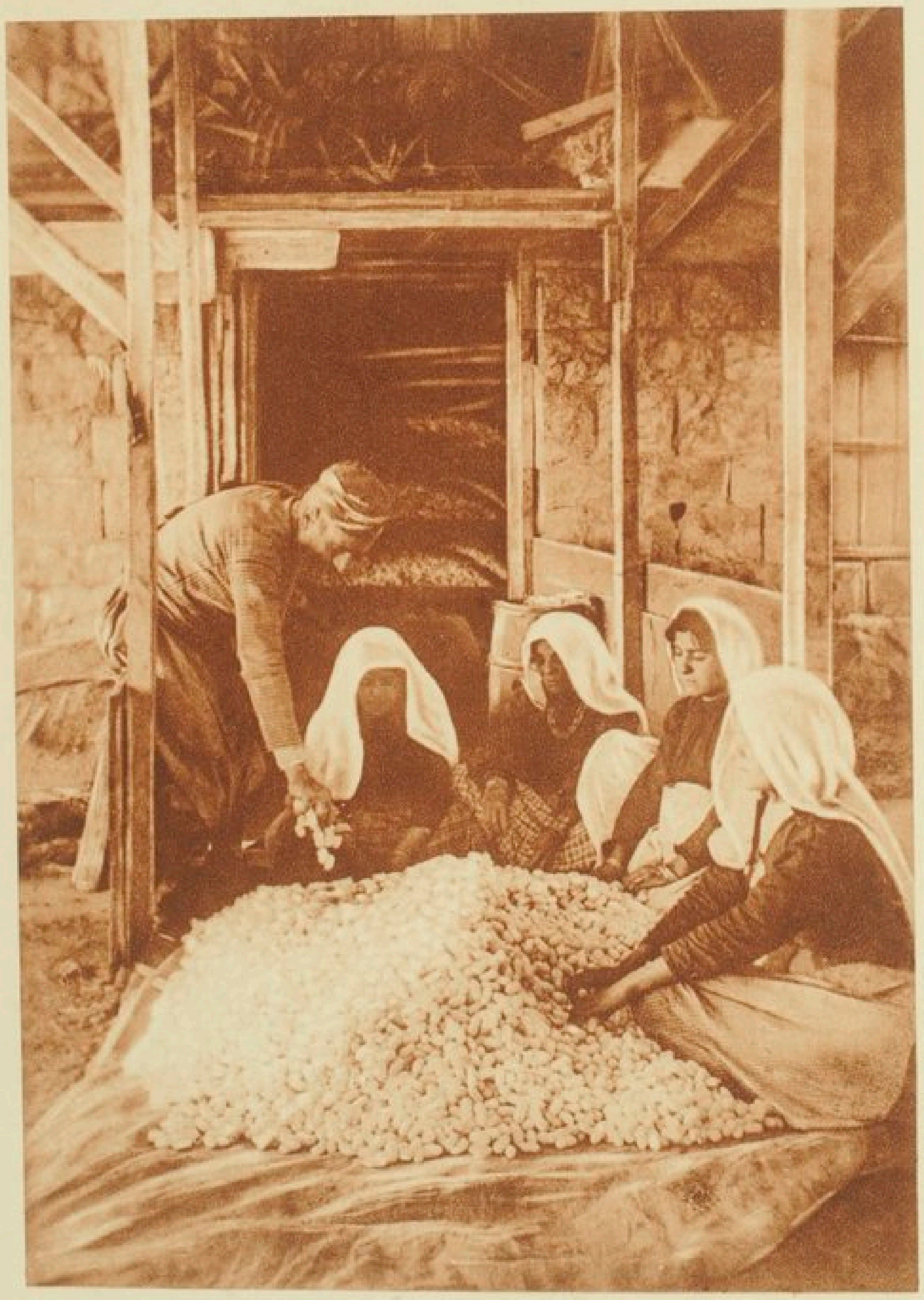
Où est le temple de Baal-Melkarth (qu'on appelle « l'Hercule phénicien »), avec ses poutres de cèdre incrustées d'or et d'argent ? Les



*Postes de douaniers.*

gens d'ici étaient les premiers constructeurs du monde. C'est à leur roi Hirâm (on montre son tombeau sur la route de Sâfed), que les rois juifs David, puis Salomon demandèrent des matériaux, des ouvriers pour l'édification de leur palais, de leur temple. Si je rappelle ces souvenirs trop connus, c'est que nous verrons, à Baalbek, les extraordinaires travaux exécutés, des siècles plus tard, par les architectes syriens. Ce n'est pas Jérusalem, ni Rome, qui envoyaient des bâtisseurs à la Syrie, mais c'étaient les Syriens qui allaient embellir les autres capitales.

Ce pays de Tyr, orné de palmes, tourmenté et fertile, au pied des contreforts du Liban, porte encore les traces de ces hommes qui étaient à la fois des artistes et des artisans, des esthètes et des industriels... comme ceux d'aujourd'hui. Plus qu'à la fameuse nécropole, je m'intéresse aux choses encore visibles de leur vie quotidienne, que notre grand Maspéro a inven-



*La réception des cocons.*

*A Djoûné.*

toriées : débris de maisons, conduites d'eau et rigoles, citernes, silos, meules, caves, pressoirs pour l'huile et pour le vin. L'inventeur de la nécropole, Renan, a déclaré : « Les Phéniciens construisaient un pressoir, une piscine pour l'éternité ».

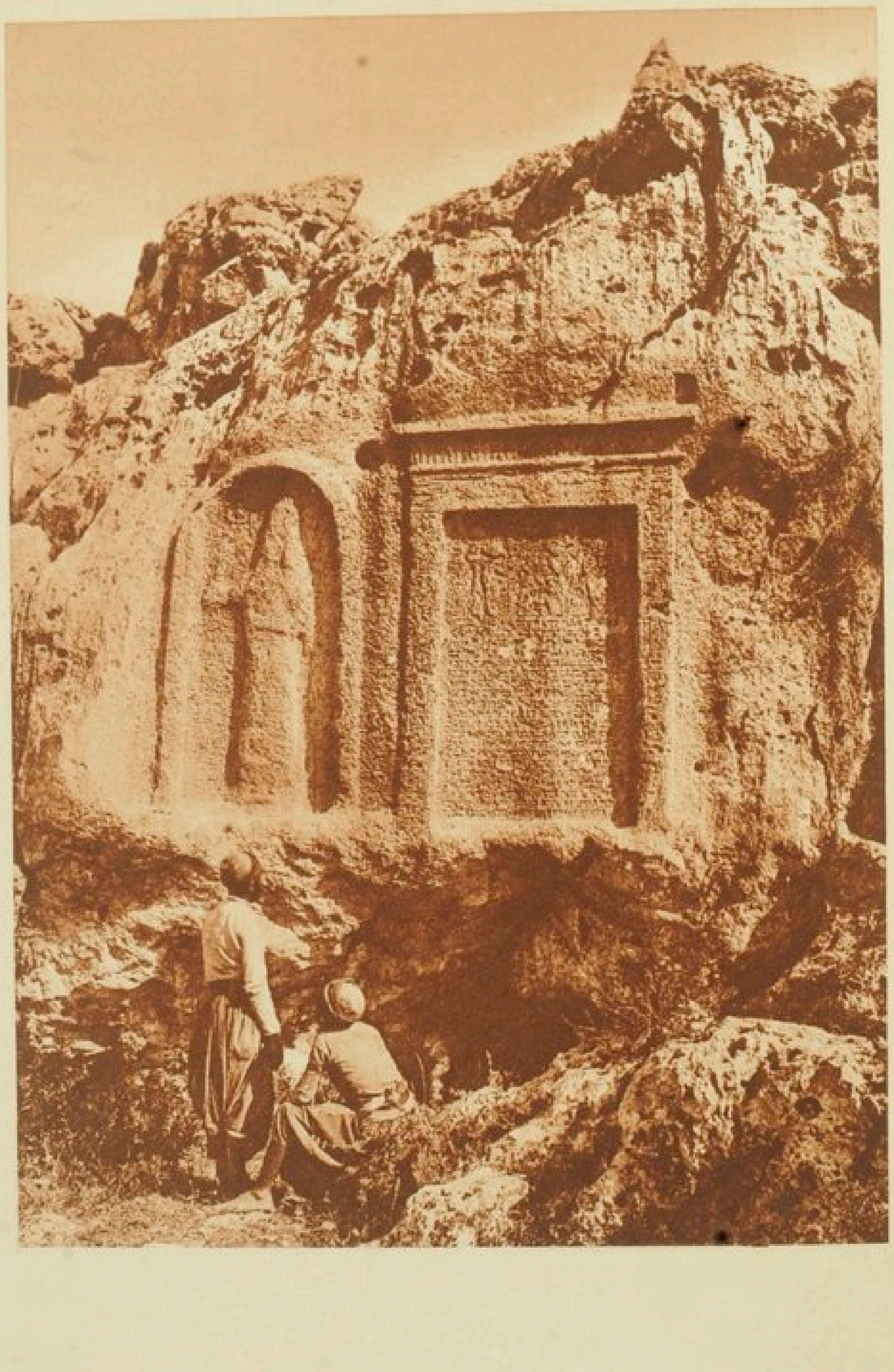
Quelle leçon pour tant de nos architectes modernes, dont les grands et petits palais offrent des escaliers aux marches déjà disjointes par moins de trente années !

Devant Soûr, au soleil couchant, — la pourpre de Tyr !... — il faut saluer d'un souvenir ce peuple disparu, traité dédaigneusement de « commerçant » et de « marchand » par des critiques. Apprenons à le mieux connaître en relisant l'*Odyssée*, dont M. Victor Bérard a montré que les péripéties se déroulent en pleine civilisation phénicienne, c'est à-dire maritime. Ce peuple a inventé la marine, et sa geste nautique

59

égala celle qui nous émerveille, des aviateurs unissant les rives de l'Océan. L'Océan d'alors, c'était la Méditerranée. Il colonisa, non pas « à la romaine », mais « à la phénicienne », c'est à-dire en se mêlant avec sympathie aux aborigènes. Et il ne se borna pas à établir des communications matérielles entre les hommes, il établit la communication spirituelle, comme on le sait, par l'invention de l'alphabet qui est encore le nôtre. Souhaitons à l'humanité beaucoup de « trafiquants » comme ceux de Tyr et de Sidon !

Au moment de repartir, j'ai fait halte sur la route poussiéreuse, je regarde vers le sud... Là-bas, Nazareth, Tibériade, la « Terre Sainte »... A travers les ombres du crépuscule, ne semble-t-il pas que nous allons voir apparaître Celui qui vint jusqu'ici ?... On ne répète pas assez que les païens de Sidon et de Tyr furent parmi les premiers adeptes du christianisme. Si l'historien de la *Vie de Jésus* a visité ces villes, le Christ lui-même l'avait précédé. « *Partant de ce lieu* (les rives du lac de Tibériade, de la mer de Génésareth), *il s'en*



*Inscriptions au Nahr el-Kelb.*

*alla vers les confins de Tyr et de Sidon* ». Ainsi parle l'apôtre Marc.

Et Il voulait passer inaperçu, mais une femme païenne, syro-phénicienne de nation, dont la fille avait des crises démoniaques, Le découvrit et vint Le trouver. Et Il eut d'abord une réponse d'orgueil juif un peu rude, à quoi la femme répondit par cette adorable parole d'humilité, que la rude parole ne tendait sans doute qu'à faire naître : « Mais, Seigneur, les petits chiens mangent sous la table les miettes des enfants... » A cause de cette parole, sa fille fut guérie.

Autour de moi, il y a les vestiges de nombreuses demeures, certaines sont contemporaines de ces événements. A quelle place se passa la scène du sublime dialogue ? Ah ! que ne donnerait-on pas pour en retrouver un vestige ! J'évoque cette femme rentrant chez elle, remontant ses étages... Strabon nous dit que « les maisons de Tyr sont plus hautes que celles de Rome », il faut nous représenter ces villes maritimes antiques, non comme de basses cités musulmanes, mais comme Gênes, Toulon, avec d'étroites maisons excessivement élevées.

Le chauffeur appelle. Toute vision s'efface dans les flots de poussière des automobiles qui se hâtent pour franchir la frontière palestinienne, fermée par les Anglais d'une cage de fer, avant la nuit.

Et, parmi des femmes enveloppées dans leurs tuniques, comme celle qui vint ici implorer le miracle, nous repartons de ces « confins de Tyr et de Sidon », d'où Jésus s'en retourna « en traversant le milieu de la Décapole, vers la mer de Galilée ».

* * *

Deux jours plus tard, départ, toujours en automobile, pour visiter la côte au nord de Beyrouth.

« Je ne sais pas de plus libre impression de bien-être physique et moral que celle ressentie à galoper ainsi au début d'un voyage dans un triple bain d'air, de lumière et d'eau, légèrement ébloui par le rayonnement de la mer, bercé dans ses pensées par sa plainte monotone ».

Ainsi Eugène-Melchior de Vogüé exprimait un jour l'impression que tout passant éprouve de nouveau, en suivant par un beau matin cette admirable *riviera* qui mérite d'être visitée par les touristes de tous les pays. A droite, les montagnes se relèvent avec des mouvements gracieux, à gauche, la mer bleue ou verte selon les fonds, s'étire avec des

mollesses, des chatteries presque féminines. Ah ! comme les soucis, les chagrins, les misères de notre vie civilisée, inquiète et ennuyeuse à la fois, sont loin de nous !

Mais cette route d'enchantement fut aussi une route d'invasion. Toute l'antiquité armée a défilé par là, comme en font foi les espèces d'archives taillées dans le roc, en toutes langues.

Avant d'arriver au charmant vallon du Nahr-el-Kelb (« le fleuve du chien »), il faut s'arrêter devant ces stèles, ces emblèmes, ces inscriptions, ces hiéroglyphes, où les maîtres du monde, entre deux batailles, ont voulu éterniser leur gloire : Pharaons antérieurs à Moïse, les Assyriens Téglat-Phalazar et Nabuchodonosor, les Romains : Antoine, peut-être, qui venait sans doute de rencontrer Cléopâtre, et en tout cas le sage Marc-Aurèle. Plus récemment, le corps expéditionnaire envoyé par Napoléon III en 1860 pour la défense des chrétiens.

Sur la « rivière du chien », qui résisterait au plaisir de faire halte au petit café, dont les basses arcades en ogive et le bassin circulaire ont séduit tant d'aquarellistes ! On m'y reproche de ne pas remonter la vallée jusqu'au fameux pont naturel, Djisr-el-Hadjar. Hélas ! En route...

La côte phénicienne, la « *Côte Divine* », comme il conviendrait de la baptiser, pour que ce nom prenne place dans les fastes touristiques à côté de ceux de « Côte d'Azur », et de « Côte Basque », atteint son maximum de beauté à la baie de Djoûnié, dominée par le village montagnard de Ghâzir. Le séjour de Renan l'a immortalisé. « C'est l'un des endroits les plus beaux du monde... Heures délicieuses et trop vite oubliées, oh ! puisse l'éternité vous ressembler ! »

Les montagnes ont ici de grandes formes simples, d'une beauté presque religieuse. Les jardins d'orangers, de mûriers, de citronniers descendent jusqu'à la mer... C'est ici que Gœthe aurait dû faire chanter son : « *Kennst du das Land, wo die zitronen blühen ?...* Connais-tu le pays... »

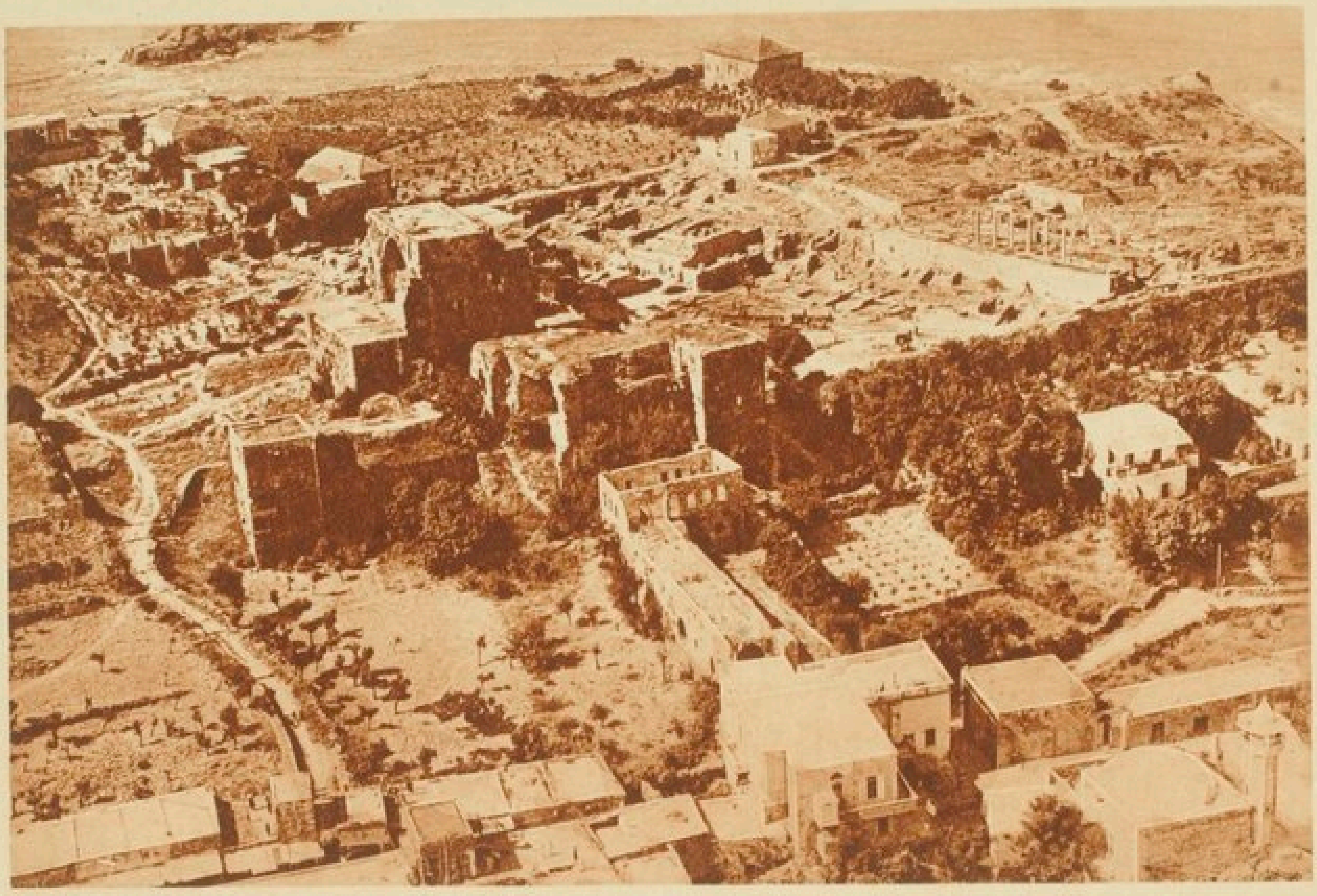
On peut faire un pèlerinage à la maison de Ghâzir, à celle d'Amschit, au tombeau d'Henriette Renan. « ... Du sein de Dieu où tu reposes... » Comment l'incantation fameuse, un des sommets de la prose française, ne passerait-elle pas, ici où elle est née, dans le murmure de la brise tiède et parfumée qui enveloppe ce site vraiment « divin ».

Il faut s'arracher à cette griserie poétique, continuer notre route

le long de la mer. Voici Berdja, près d'une crique assez jolie, puis bientôt le pont du Nahr Ibrahim, qui sort d'une gorge sauvage pour se jeter dans la mer. Le Nahr Ibrahim ? Le fleuve Adonis. Nous approchons de Byblos.

Byblos !... « la sainte Byblos, où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes ». Ce fut la très grande cité des pèlerinages Quelque chose comme Lourdes et La Mecque aujourd'hui. Ce fut le centre spirituel du monde, au bord de la Méditerranée. « La Méditerranée unissant trois parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, est réellement le milieu, le cœur de la terre, » a dit Mérejkovsky. « Dans le murmure incessant de ses vagues bat le cœur de l'humanité. Les siècles et les nations en se pressant autour d'elle l'entourent d'une ronde éternelle comme le chœur des Néréides, et son « sel violet » mousse comme l'ambroisie dans la coupe des dieux ». Nulle part ceci n'est plus vrai que sur la Côte Divine. Et Byblos, plus encore que Tyr, était devenue la ville des nations.

*Le Nahr el-Kelb.*



*Djebail (Byblos).*

Le nom moderne de Djébail reproduit le nom de la Gébal, vieille entre les plus vieilles cités, que cite le Livre des Rois. Les Grecs la baptisèrent Byblos. Où sont les foules énormes qui accouraient, par mer et par terre, pour y célébrer les fêtes d'Adonis ?

Au bord de la mer, un petit port, un bassin protégé de quelques fortifications vétustes, plus haut une colline avec des maisons et des villas de banlieue

*Café au bord du Nahr el-Kelb.*

libanaise, parmi des vignes et des mûriers. On ne voyait, il y a quelques années, que des débris innombrables, des colonnes jonchant le sol jusque dans les flots. Un coup d'œil au château ruiné, à l'église de sainte Thècle, à la fameuse colonne de Yéhavmélek, et puis le

*Moulin sur le Nahr el-Kelb.*

visiteur s'en allait sans oser avouer sa déception. Aujourd'hui...

Aujourd'hui, Byblos est « la première grande fouille entreprise en Syrie depuis le mandat français, et les découvertes qui s'y poursuivent lui maintiennent son rang hors de pair. » Et M. René Dussaud poursuit en expliquant l'importance des résultats obtenus par les quatre campagnes (1921-24) de M. Pierre Montet, professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg, et les cinq campagnes (1926-1930) de M. Maurice Dunand, inspecteur du service des antiquités en Syrie et au Liban.

Dès maintenant, le temple de la grande déesse, la « Dame », de Byblos, où s'accomplissaient les rites fameux des Adonies, est entièrement dégagé,

*Le port de Djebail.*

Les découvertes épigraphiques, une inscription d'Ahirâm remontant au XIII^e siècle (avant notre ère), une autre plus ancienne encore, n'intéressent pas le profane. Mais quel visiteur resterait insensible, non seulement à la statue assise de la déesse, mais à tant de délicieux objets, par exemple ces menues statuettes d'enfant accroupi, de singe, d'une vérité étonnante que les plus grands artistes de notre époque ne sauraient dépasser.

Je ne méprise nullement le temple romain, à l'élégante colonnade remise debout par les braves marins français de la division navale du Levant; il se détache fort bien sur le fond des collines, les pins en ombelles, les palmiers élancés.

Mais combien plus curieux, troublant, le vieux temple. On y sent nettement l'influence égyptienne. Les pharaons, nous dit-on, étaient amis et alliés des rois de Byblos, entre l'Egypte et la Syrie alors un commerce intense régnait. Ceci suffit-il à expliquer cette influence égyptienne? On serait volontiers entraîné à réfléchir sur la parenté possible des mystères de Byblos avec ceux d'Isis et d'Osiris en Egypte, avec ceux de Déméter et de Dionysios à Eleusis près d'Athènes. Ceci nous entraînerait trop loin.

Mais justement, à Byblos, j'avais entre les mains une brochure du Père Pierre Raphaël, qui affirme que les Phéniciens, sous l'apparence de tous leurs Baals, dieux et déesses, étaient en réalité monothéistes et adoraient un grand dieu unique. Un Mérejkovsky n'hésitera pas à dire : « une Trinité », cette Trinité que l'on retrouve dans tous les mystères. A la lueur de ce que je crois une vérité, tout au moins en train de naître, nous comprendrons peut-être un peu mieux le culte que l'on venait célébrer ici de tous les points de la terre. La petite anecdote à la grecque ingénieuse et jolie, colportée par tant d'écrivains, sur cette Vénus-Astarté de ballet ou d'opérette, amoureuse d'un joli chasseur Adonis, qu'un dieu-mari jaloux fait tuer par un porc sauvage ou sanglier, les lamentations à la Didon de la déesse, ses larmes sur le jeune éventré qui le transforment en anémone, — la Syrie est en effet au printemps toute couverte de ces jolies fleurs rouges, — et tout ce qui s'ensuit, eh bien ! il faut avoir le courage de dire que ce n'était pas « ça », quelle que soit la crédulité des foules, qui aurait suffi à les conduire à Byblos pendant des siècles pour y accomplir des actes d'adoration.

Le « dieu du ciel », la « déesse du ciel », le dieu-fils, nous les retrouverons au Temple de Baalbek et, là-bas comme ici, ils nous donneront la clef de ce qui paraît inexplicable et absurde, dans cette piété antique.

Comme, à Eleusis, une procession sacrée se rendait à Athènes, puis d'Athènes revenait à Eleusis, en l'honneur d'Iakkos, le jeune dieu mort et ressuscité, à Byblos une procession montait de la mer à la montagne, au long du torrentueux fleuve Adonis, jusqu'à ses sources, qui se trouvent à une grande altitude près du village d'Afka. Le touriste doit accomplir ce parcours sacré ! C'est une des plus belles choses de la Syrie, ces gorges, ces cascades et, au point terminus, le cirque merveilleux. En cours de route, sur notre cheval ou notre mulet, nous aurons encore le loisir de méditer sur l'imagination mythologique des anciens qui surajoutèrent au fond religieux des mystères, un dieu du soleil, une déesse de l'étoile de la mer (ou du berger) et un jeune dieu-lune. Car il convient de ne pas ignorer que la lune était un dieu masculin en Babylonie (lune est encore masculin dans la langue allemande). Et là-dessus encore, à un troisième degré de symbole, ce peuple phénicien, à la fois forgeron et ciseleur vanté, excellent marin, vigneron prospère, voulut voir dans ses dieux : le feu, la mer, la vigne.

Oui, ces vignes étendues sur la terre, partout dans le Liban et, sur la route d'Afka, au début de l'itinéraire, tout autour de nous, cette vigne qui est broyée à l'automne dans les pressoirs, dont le sang vermeil coule ainsi que celui du jeune dieu... et qui, comme lui, ressuscite au printemps, voilà pour moi la dernière représentation du bel Adonis.

Renan a consacré à ces chemins une de ses peintures : « ... la fraîcheur des eaux, la douceur de l'air, la beauté de la végétation, ont quelque chose de délicieux. L'enivrante et bizarre nature, qui se déploie à ces hauteurs explique que l'homme, dans ce monde fantastique, ait donné cours à tous ses rêves ! » Voilà qui est dit d'une façon charmante. Mais, il a trouvé cette route « épouvantable ». Ce doux épicurien n'avait rien d'un alpiniste, même avant d'endurer le martyre de l'obèse. Les précipices et les nuées, les cahots de la monture, ce balancement lent du paysage donnent pourtant des sensations qui ont leur agrément.

Un peu de fatigue fait mieux savourer la surprise, l'émerveillement, quand apparaît l'amphithéâtre rocheux de proportions si vastes qu'on ne se rend pas compte tout d'abord — ainsi au cirque de Gavarnie — de ses dimensions. On a comparé aussi à la fontaine de Vaucluse cette énorme muraille de roche, percée d'un trou sombre d'où l'Adonis jaillit avec une impétuosité magnifique. Là-haut, on aperçoit le village d'Afka, que dominait jadis le temple aujourd'hui en ruines.

Je ne voudrais pas risquer une comparaison qui risquerait d'atténuer l'impression grandiose, et même religieuse, que l'on doit éprouver, mais il me vient une involontaire réminiscence du Bosquet d'Apollon, dans le parc de Versailles. Chassons ce souvenir du Roi-Soleil, dans ces lieux où il n'y a pas de place pour une divinisation humaine !

Le coup d'œil sur les sources, du village d'Afka, vaut la peine d'y monter en un petit quart d'heure. De ce village, les fervents de la montagne peuvent se rendre aux fameux Cèdres du Liban, par les crêtes. Mais, aujourd'hui qu'une excellente route automobile permet d'y accéder « comme dans un fauteuil », je préfère éviter cet excès de cavalcade et redescendre vers la mer, quitte à remonter demain dans la montagne.

Quand nous arrivâmes sur la « Côte Divine », la nuit était venue. Byblos s'endormait dans le silence, à peine troublé par le murmure des vagues. Vénus et la lune brillaient au ciel, tandis que, sur l'horizon marin, une dernière lueur du soleil semblait teinte encore du sang d'Adonis.

Ἀπώλετο καλὸς Ἄδωνις.

« ... Il est mort, le bel Adonis !... » Ne dirait-on pas que la voix des pleureuses se réveille ? Leurs plaintes déchirantes ne s'élèvent-elles pas encore sur la route sacrée ?

« Vers le ciel vermeil, où leur douleur se répand solitaire, elles tendent les bras et, dans leur ivresse lugubre, elles appellent à grands cris Astarté...

« Ah ! que je meure... et que ma dépouille soit arrosée de larmes dans le doux soir,

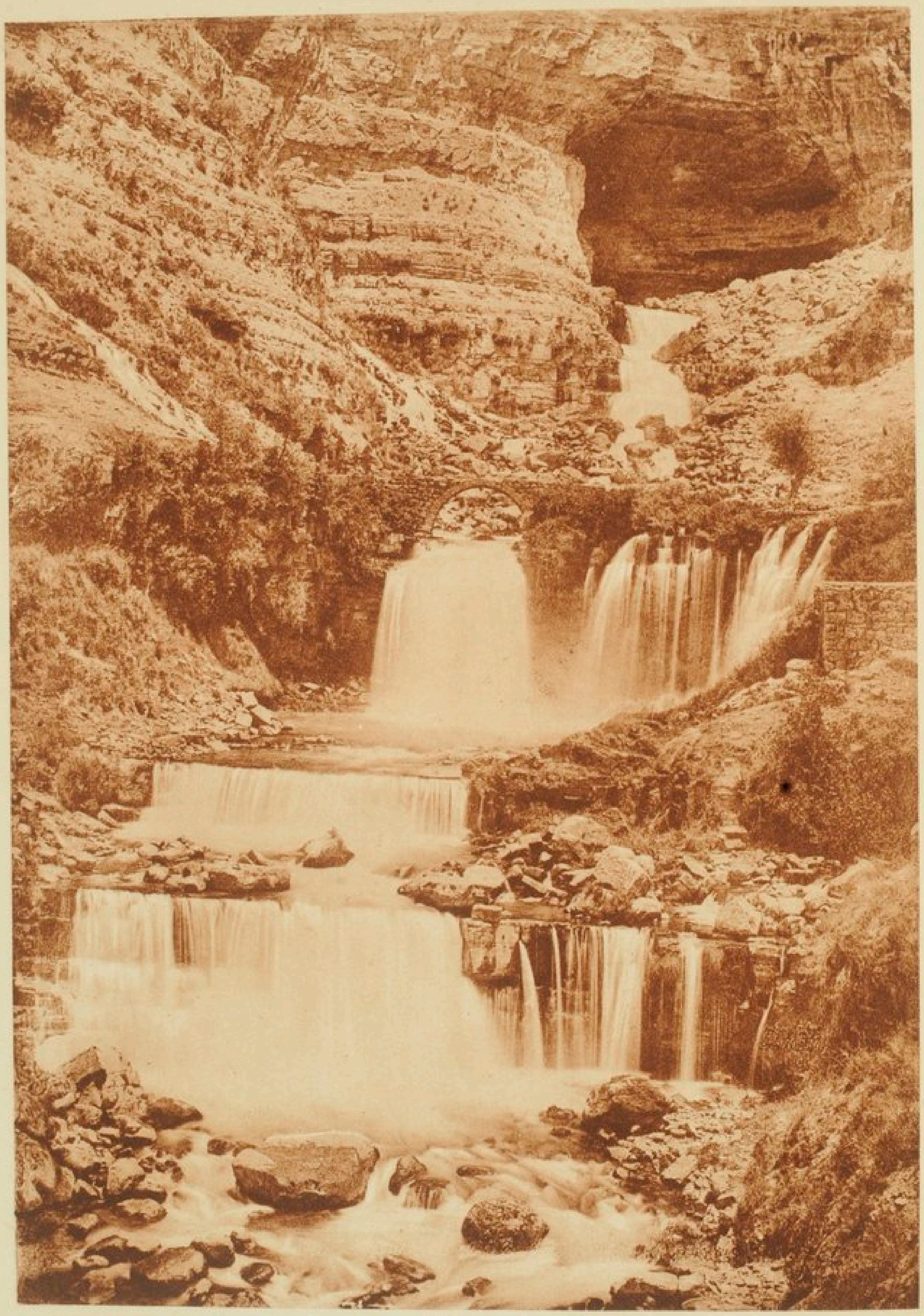
« Et que tous les myrtes du printemps lui servent de couche, et que les aromates syriens l'aspergent, et qu'en grave théorie, sur le pâle rivage,

« Les éphèbes l'emportent avec des hymnes lents; et qu'aux vierges, derrière eux, la joue sonore tremble sous la guirlande, le long de la flûte... »

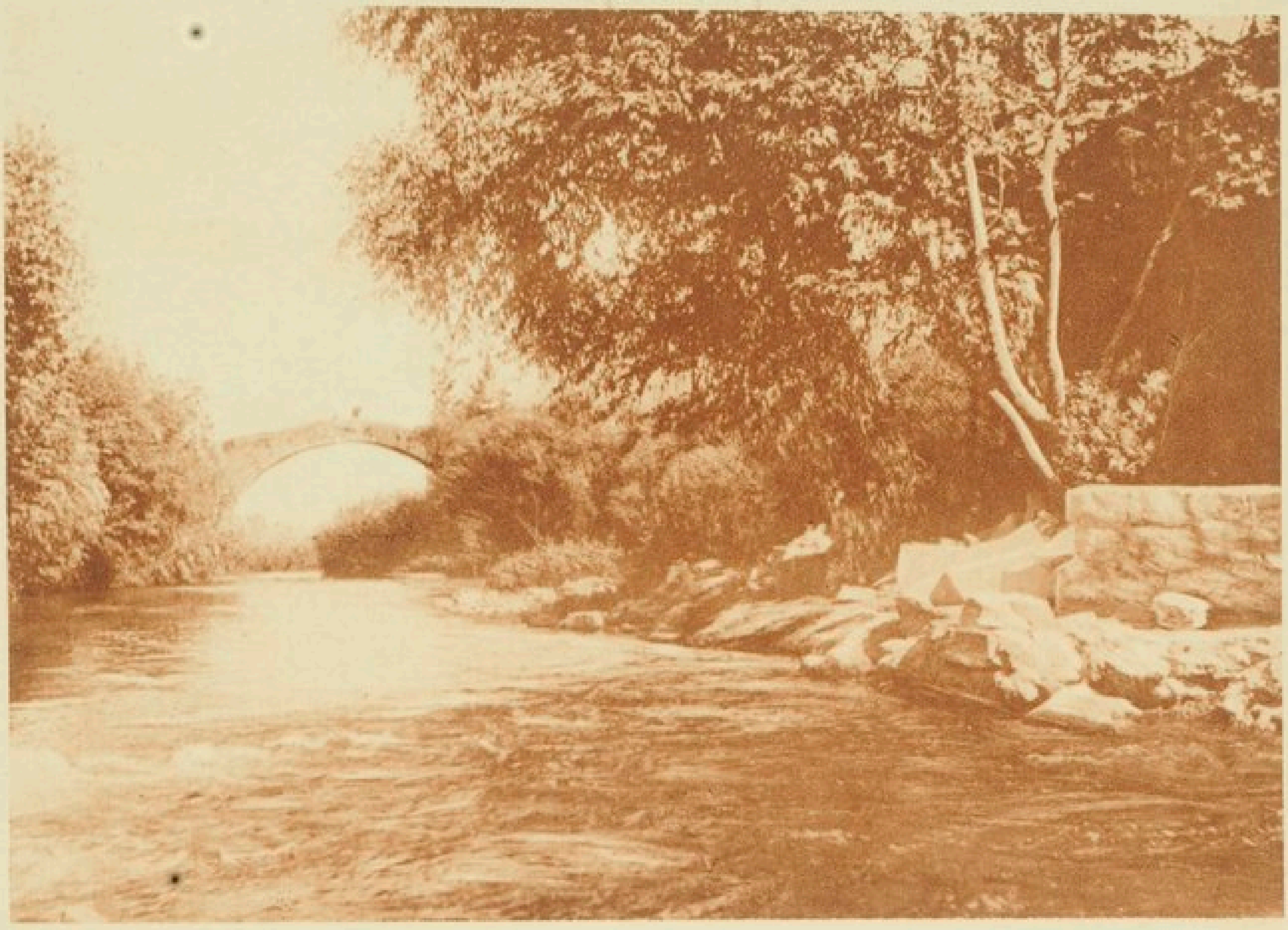
Ainsi, dans son *Intermezzo*, le plus grand poète de l'Italie, Gabriele d'Annunzio, traduit dans notre langue par G. Hérelle, chanta « la Mort du Dieu ».

Mais à ces thrènes funèbres succédait la joie délirante de la baccha-

*Temple de Byblos relevé par les marins français.*



Les sources du fleuve Adonis.



*Vieux pont sur le Nahr Ibrahim.*

nale. Un chant de joie balayait le deuil. Adonis ressuscitait !... Alors, dans la Byblos nocturne, ardente cité méditerranéenne, port cosmopolite, rendez-vous de toutes les races, de tous les sexes, de tous les âges, s'accomplissaient les rites contre lesquels Israël jetait l'anathème du haut de ses montagnes desséchées. Contre les prêtresses voluptueuses, rehaussant leur beauté orientale des plus raffinées parures, contre ces jeunes serviteurs du temple parfumés et fardés (comme le sont encore les Bédouins et les Druses), contre le charme envahissant de ces danseuses et de ces chanteurs célèbres dans le monde entier, une sainte horreur soulevait le voisin pays des prophètes. Antagonisme de race ou de religion ?

Un écrivain moderne, qui ne saurait être suspecté de tendresse pour le paganisme, encore moins pour l'érotisme, qui fut membre de l'Académie française, a mis au point cette question de la « moralité » des cultes de la Ville Sainte. « Il est malaisé à la conscience moderne, affinée et spiritualisée... de juger équitablement les conceptions de ces âges reculés.

*Sur la « Côte Divine ». La corniche entre Beyrouth et Tripoli.*

Les hommes d'alors, jetés, dans la jeunesse du monde, sur une terre brûlante de soleil, éblouis et écrasés par la vie universelle, qui tourbillonnait en eux et autour d'eux, doués d'organisations violentes, exempts de nos défaillances et de nos atténuations physiques comme de nos raffinements de pensée, ces hommes obéissaient avec une pieuse ferveur à tous les appels de la nature, à tous les râles de la matière. Sans doute sous ces mystères, mal connus de nous, par lesquels ils attestaient les puissances élémentaires, se cachaient, du moins pour les meilleurs, des réminiscences ou des divinations d'un idéal supérieur; mais la masse adorait simplement les manifestations des phénomènes cosmiques et les forces créatrices immédiates ».

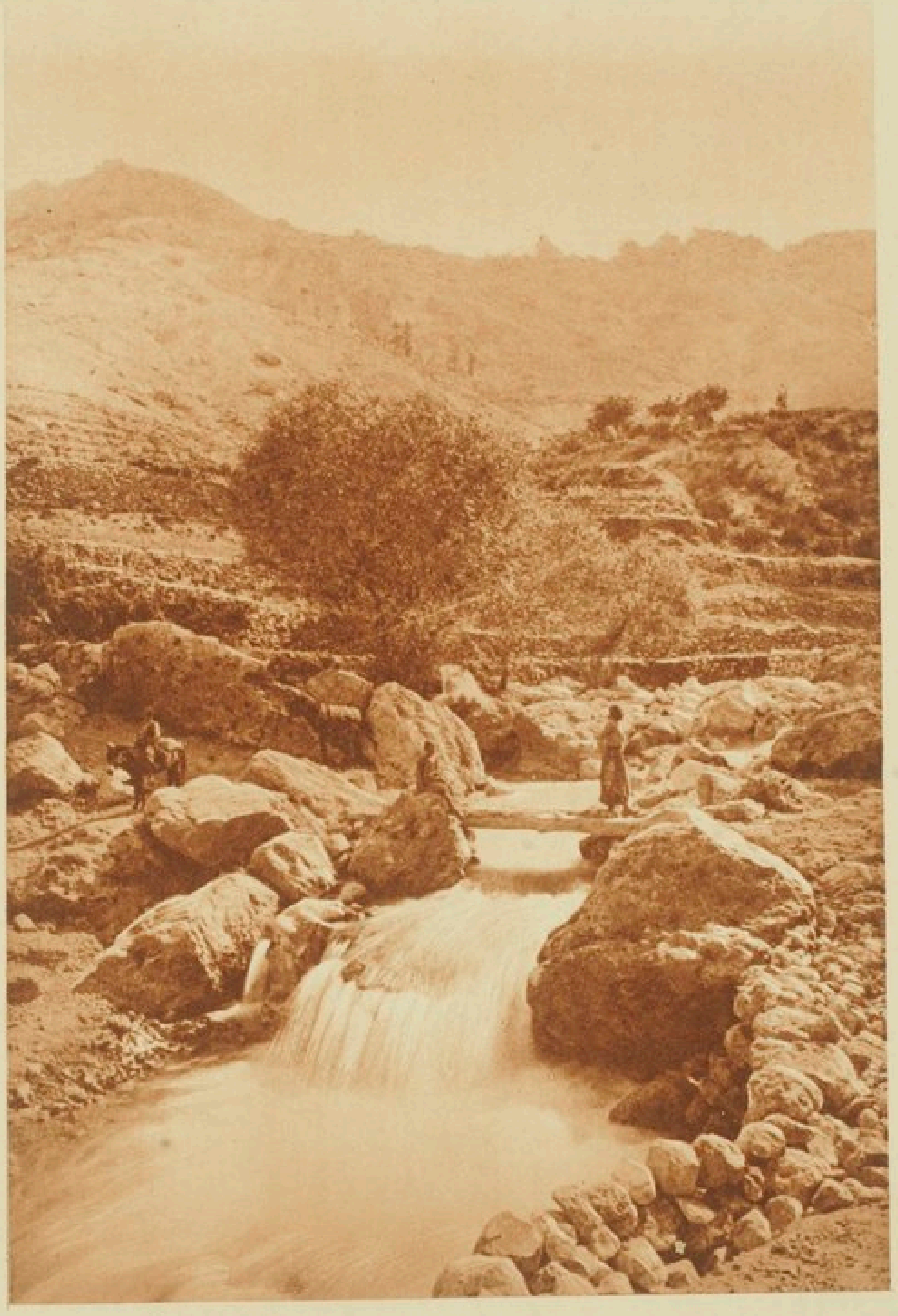
Il est vrai. La nature ambiante ici trouble l'âme la plus européanisée. Toute cette « Côte Divine », comme la plupart des autres « Côtes » célèbres, est la contrée idéale pour l'amour et pour le rêve... « C'est là où je voudrais vivre... »

Après avoir très bien dormi dans la charmante petite ville de Batroûn (jadis Botrys), qui a des jardins avec des palmiers et, aux environs, des

maisons libanaises tout à fait de notre actuel style « cubiste », mais de pierres apparentes, non de ciment armé, avec de toutes petites fenêtres, après un coup d'œil sur la baie de Chakkâ et le promontoire de « la Face de Dieu », nous partons pour les Cèdres.

Les Cèdres ! les cèdres du Liban ! mots magiques, universellement célèbres ! Ce que c'est que d'avoir une « publicité » qui remonte à la Bible et qui a été continuée par les plus illustres écrivains de tous les pays. Une excellente route y conduit et on a bâti auprès d'eux un excellent hôtel. Cette route traverse une série de localités délicieuses, méritant un arrêt, et même un séjour, elle décrit un circuit, une boucle. On s'élève très vite à plus de mille mètres, dans le Liban, et remarquez que nous sommes partis du niveau de la mer.

Voici Hadet, localité



*La Kadischa.*

*Cour de ferme.*

paisible, et ensuite Dimâne, qui est la résidence d'été de Sa Béatitude (titre du protocole oriental) le patriarche maronite. On sait que les Maronites sont les chrétiens du Liban, où saint Maron et ses moines vinrent défricher la terre, cultiver la montagne, fonder des couvents, qui subsistent innombrables, transformant cette vallée sauvage en « *Kadischa* » (la Sainte). Du haut de la

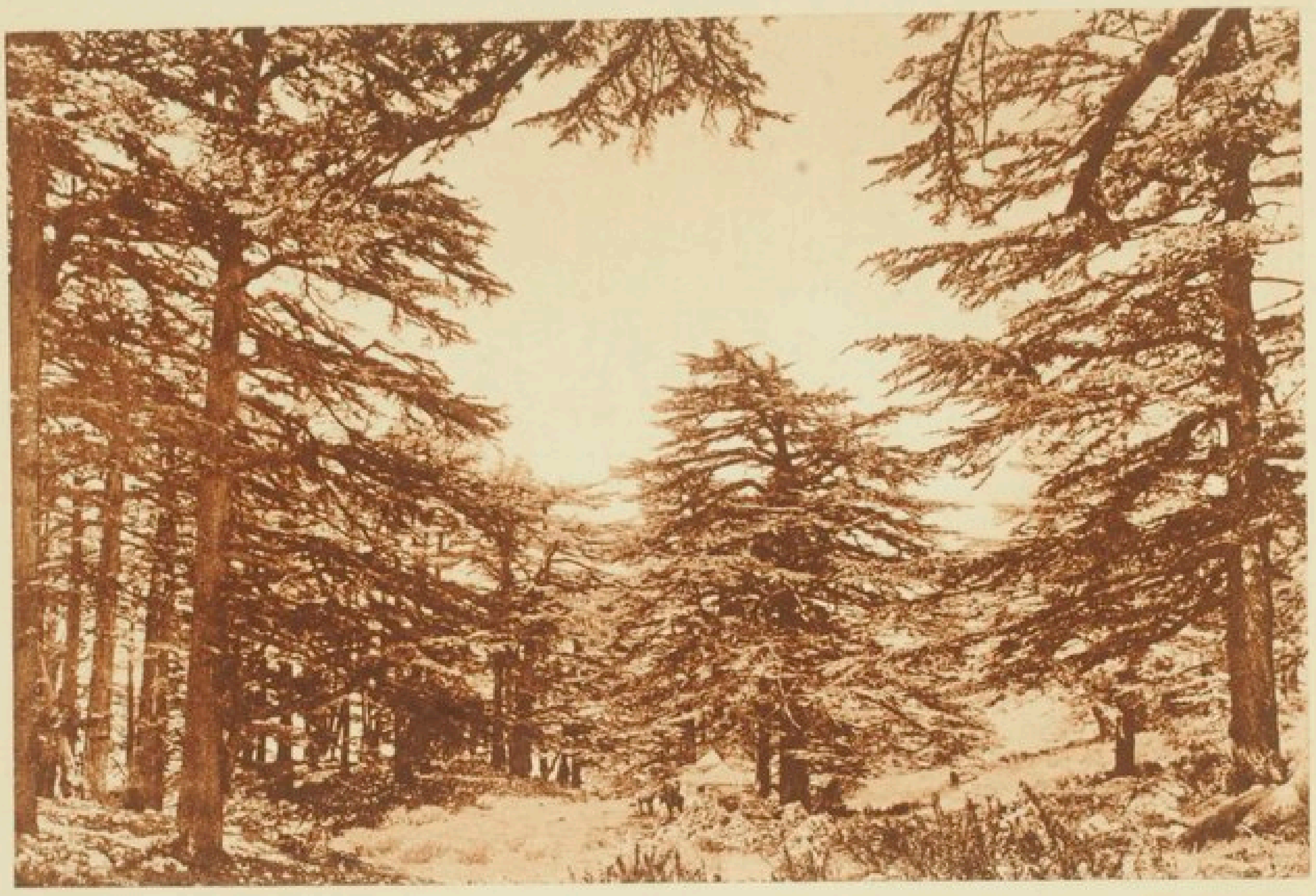
*Dans le Liban.*

route et des villages traversés, on domine les vieux couvents, mais des couvents plus modernes, situés plus haut, les remplacent de plus en plus. Des siècles de travail ont fait de cette partie du Liban comme un jardin suspendu. Cela ne ressemble ni aux Alpes, ni aux Pyrénées, ni à l'Apennin, ni aux Karpathes polonaises. On caractérisera le mieux du monde ce paysage spécial du Liban au village d'Hasroun.

*Idylle sous les cèdres.*

Au premier plan, un abîme s'ouvre parmi des aiguilles de roches, des arches et des ponts naturels, et au fond bondit la Kadischa torrentueuse. Au delà de ce vide, une pente où les cultures se superposent en gradins, où les maisons blanches et rouges s'éparpillent parmi les pointes des arbres et, dominant cette zone verdoyante, la barrière étincelante des neiges éternelles, haute de plus de trois mille mètres.

Devant pareil spectacle, qui ne sentirait le lyrisme envahir son âme ! Comme on s'explique que le *Cantique des Cantiques* compare la Bien-



*Les cèdres du Liban.*

Aimée à « un ruisseau qui coule du Liban » et le parfum de ses vêtements à « l'odeur de la montagne ». Et la Bien-Aimée, voulant à son tour louanger l'Epoux, s'écrie : « Il est beau comme le Liban ! »

Ayant laissé sur la droite la source de la Kadischa, la route, qui a accompli un demi-cercle, parvient au village de Bêcharré-les-Cèdres, d'où elle continue vers Tripoli. Mais s'en détache la route des Cèdres, et l'on arrive, non pas à la forêt biblique, mais aux enclos où subsistent les fameux arbres. Tout le monde connaît les phrases et les pleurs de Lamartine, qui, assure-t-on, aurait dû s'arrêter en chemin. Les « arbres sacrés », en laissant de côté quelques bas buissons de reboisement et quelques antiques troncs foudroyés, informes, forment une belle voûte. Et puis quelles échappées prodigieuses sur les horizons ! Tel cèdre isolé, avec ses larges ailes horizontales et sombres, se profile sur l'espace avec une majesté souveraine. On comprend que les Libanais aient mis un cèdre sur leur drapeau, tricolore comme le nôtre, et un cèdre encore sur un timbre-poste de la République libanaise.

Par surcroît, le touriste trouve ici un air absolument pur, le confort, le repos. L'hôtel construit aux Cèdres est un indice du développement du tourisme au Liban. Plusieurs autres hôtels sont en construction et en projet. Je donnerai une idée du perfectionnement de l'industrie hôtelière dans ce pays, en disant que, dans la plupart des hôtels, il y a deux repas, deux menus : l'un, à l'arabe, pour les familles de Syrie, de Turquie, d'Egypte, l'autre pour les Européens.

Le lendemain, continuation du circuit-boucle de la Kadischa, repassé par Bécharré-les-Cèdres (ou B'charré, ou B'cherré, ou Bicharré, ah ! l'orthographe orientale, dont j'ai parlé en évoquant un souvenir de Neuilly !), puis Ehden, dont le nom appelle irrésistiblement le calembour, car c'est un petit paradis de pins, de mûriers, de figuiers, de noyers superbes. Le noyer est un des plus beaux arbres de la Syrie. Et toujours, partout, les vignes, les vignes, vertes en ce printemps.

Dans ces villages nous regardent passer des groupes de jeunes gens,

*« Les cèdres du Liban » vus d'avion.*

de jeunes filles, beaux visages, grands yeux, toutes ces jolies Yamilé, Mariam, Linda, Mountakâ, tous ces souriants Boutros, Antoun, Ibrahim, Khalil, qui vont — comme nos frères d'Alsace sous les tilleuls — échanger des serments sous les cèdres, au murmure du vent de la montagne ou de la cascade...

Au sortir d'Ehden, soudain, vue grandiose sur la mer. Cela rappelle la Corniche sur la Riviera. Que c'est beau ! La voiture descend déjà dans la région des collines, bientôt un pont franchit la rivière au fond de la « Vallée Sainte », ses eaux abondantes ne tarissent jamais, les torrents du Liban ne se dessèchent pas en été. Avantage non négligeable pour les amateurs de pêche.

A travers les oliviers apparaît Tripoli, Tripoli ech-Châm, c'est-à-dire « Tripoli de Syrie », qui n'a rien de commun, cela va sans dire, avec son homonyme africain. On affirme que c'est une des villes les plus agréables de la Syrie. C'est en tout cas un monde nouveau qui commence, — avec les minarets de ses mosquées, Tripoli a tout l'aspect d'une cité musulmane, — le monde de l'Islam.

*Construction d'une barque.*

*Tripoli. La ville et le château de la Princesse Lointaine.*

IV

## Les villes musulmanes de l'Oronte

Je fais un bout de sieste après déjeuner, — c'est une habitude excellente quand on voyage en Orient... et même ailleurs : il ne s'agit pas de dormir, mais de s'assoupir à demi, d'avoir une détente, — puis je sors dans Tripoli par la rue Tel, ombragée d'arbres. La chaleur printanière très supportable est celle du Midi de la France. Je monte droit au château. De là-haut, j'aurai un coup d'œil d'ensemble sur la ville.

C'est le premier « château franc » que je rencontre. « Franc », au moyen

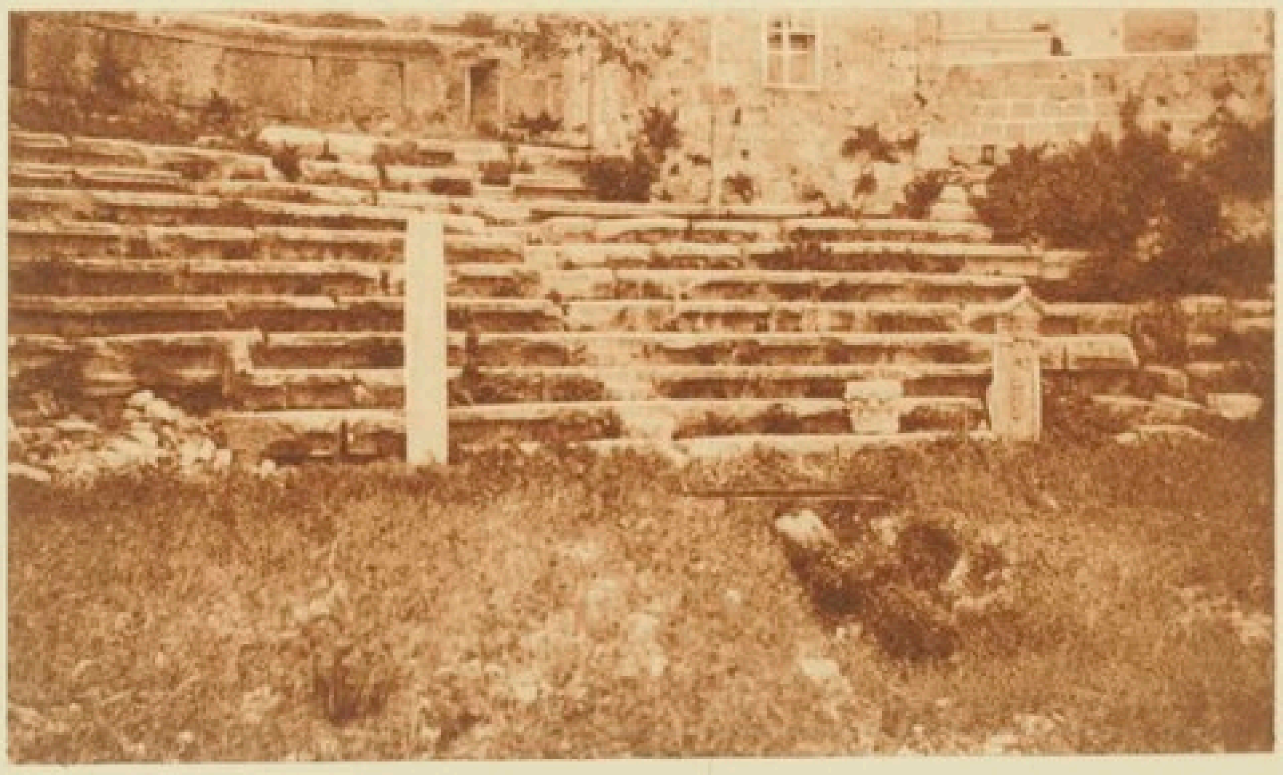
*Tripoli vu du château.*

âge, signifiait « européen », les divers peuples de la croisade ne faisaient qu'un, on avait déjà réalisé la Société des Nations. Je n'ai pas visité ceux du sud de la Syrie, dans la région où j'arrive se trouvent les plus beaux et les plus nombreux. Les Croisés arrivaient du nord, naturellement par la côte, route naturelle de tout envahisseur. Raymond, comte de Toulouse, s'attribua un des quatre grands fiefs taillés dans la Terre Sainte et, laissant à d'autres le royaume de Jérusalem, la principauté d'Antioche et le comté d'Edesse, devint comte de Tripoli.

*Les souks de Tripoli.*

*Tripoli et ses jardins vus d'avion.*

J'ai la liste complète de tous ces Kal'aats (forteresses), frères jumeaux de Coucy et de Pierrefonds, de Rheinstein et de Hohkœnigsburg. Le soleil oriental (assis parmi les ruines féodales de Tripoli, je puis en juger) leur donne une patine dorée inconnue à leurs sombres pareils d'Europe. Mais, oserai-je l'avouer ? Ces « importations » en terre phénicienne ne me poussent pas aux rêveries à la Viollet-le-Duc et à la Walter Scott. Je n'ai pas l'âme d'Ivanhoë !



*Djèblé.*
*Le théâtre.*

81

J'éprouve d'ailleurs une certaine circonspection, une hésitation à « m'emballer », depuis que j'ai lu, sous la plume d'un très éminent érudit, à propos de certains d'entre eux, un doute formel : ces « châteaux francs »

*Le château du Markab.*

si merveilleux n'auraient-ils pas simplement transformé de précédentes forteresses élevées par Byzance pour se protéger des Arabes ? Nous avons vu d'ailleurs de quoi les Syriens étaient capables dans l'art de bâtir. Les Croisés, de toute façon, durent employer la main-d'œuvre locale : ouvriers, entrepreneurs, architectes, qui ne pouvaient se trouver tous dans l'armée venue d'outre-mer.

Des murailles écroulées, je détourne les yeux vers Tripoli, qui, au bas de la pente, enjambe le fleuve. Et, beaucoup plus loin, au bord de la mer, il y a une deuxième cité, son port, El-Minah, avec de petites îles autour d'un promontoire, de vieilles tours sur le rivage, un phare, des barques aux voiles latines, blanches sur l'azur et le picorant de leurs focs.

*Ce toit tranquille où marchent des colombes...*

Les vers immortels de Paul Valéry chantent dans ma mémoire et, près des flots, n'y a-t-il pas justement ici des « cimetières marins » ?

*Le Krak des Chevaliers vu d'avion.*

Chose admirable, tout l'espace, toute la plaine qui réunit Tripoli à El-Minah, n'est qu'un immense jardin d'orangers et de citronniers. La route, ou plutôt la rue bordée de maisons, de cafés, qui va d'une ville à l'autre, passe comme au milieu d'un parc. Dans ces enclos parfumés il y a des constructions légères. Ah ! qu'il ferait bon y vivre !

D'autres jardins, plus secrets, je les devine en cheminant par les vieilles rues étroites, souvent traversées d'une arcade ombreuse, derrière les façades aux fenêtres fermées de grillages. On parle à mots couverts des harems de Tripoli, où la vie orientale de jadis aurait gardé tous ses droits, où, comme au Paradis, ainsi que le Koran l'atteste, les voluptueuses houris sont mêlées à de gracieux échansons.

Un peu en dehors de la ville,

*La chapelle du Markab.*

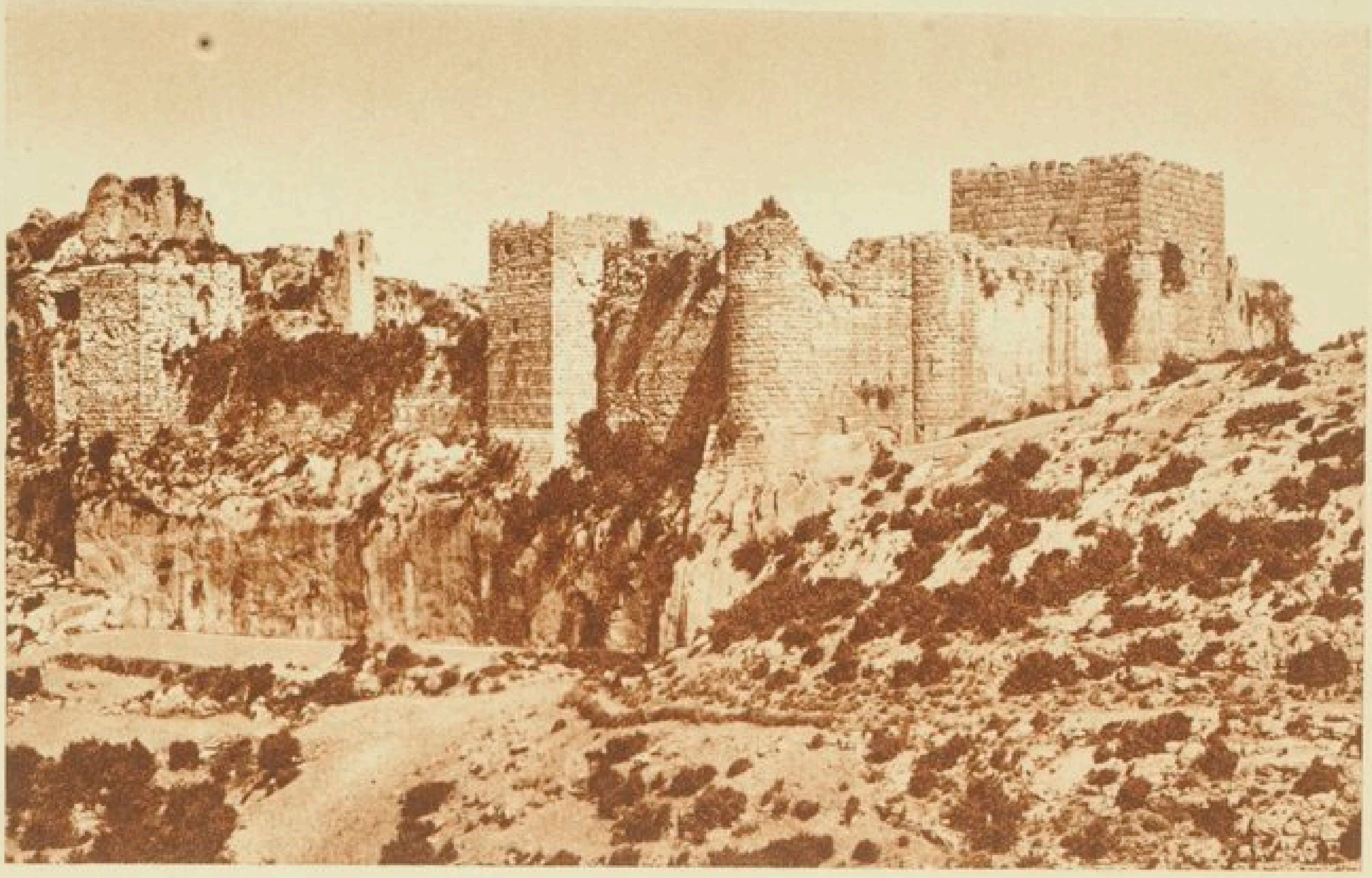
qui possède quatorze mosquées, la mosquée Taïlan mérite une visite.

Il y aura bientôt un aéroport à Tripoli. Il existe déjà une gare. La voie ferrée, qu'on projette de prolonger au sud jusqu'à Beyrouth, part d'ici dans la direction du nord, jusqu'à Alep, en passant par les villes musulmanes groupées sur le cours de l'Oronte : Homs, Hama, Antioche. Nous ne suivrons donc plus la côte, à partir d'ici.

*Krak des Chevaliers. Le donjon.*

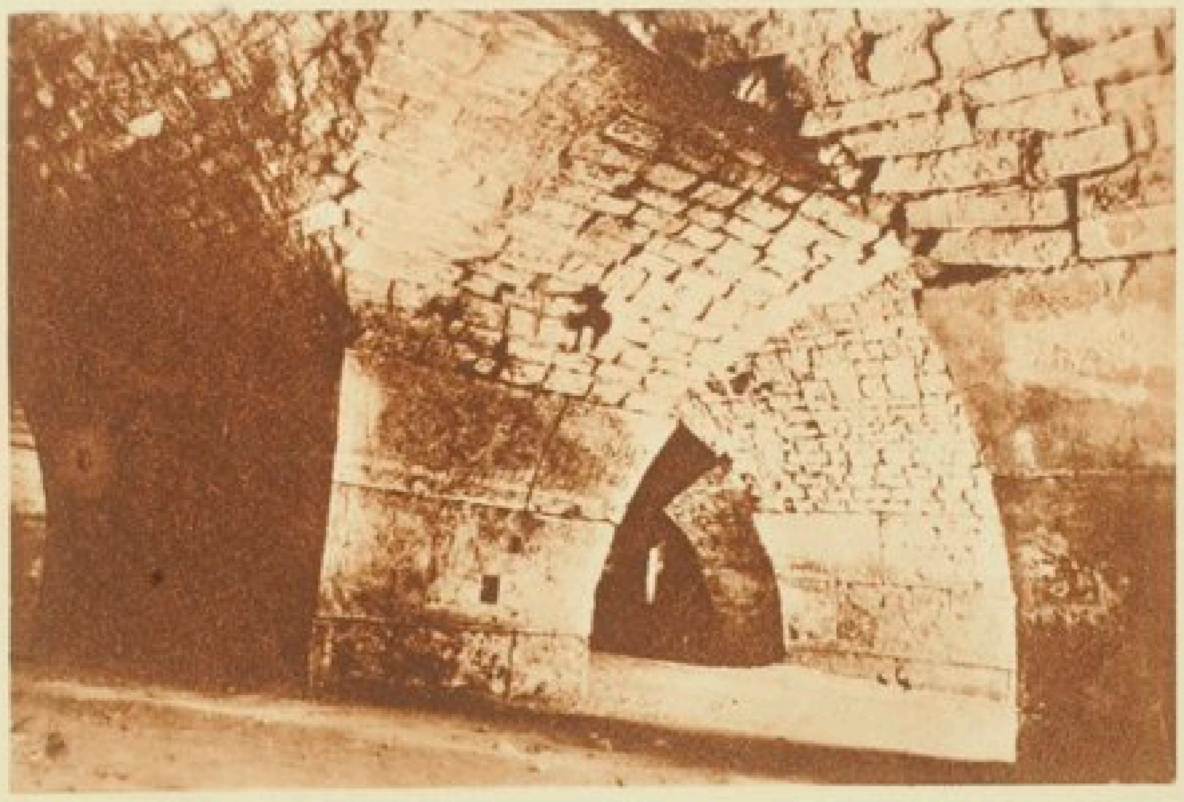
Et pourtant, au delà de Tripoli, elle demeure intéressante à parcourir.

Ce fut le pays du mystérieux Vieux-de-la-Montagne et de ses fanatiques Haschichins, sur qui personne n'a pu faire la complète lumière, Barrès lui-même s'y est évertué. Si, au Liban, succèdent les sèches montagnes des Alaouïtes, Lattaquié, capitale de ce territoire indépendant, et toute la région mériteraient bien une visite d'autant plus que le gouvernement a fait un gros effort en faveur du tourisme. D'excellentes routes conduisant à tous les sites intéressants et pittoresques sillonnent mainte-



*Le château de Sahyoun.*

nant le pays. De confortables auto-cars du service Beyrouth-Alep vous permettent de jouir sans fatigue d'un parcours admirable. On a même organisé dans la montagne un centre d'estivage et, pour accueillir les voyageurs à Lattaquié, un excellent hôtel a été ouvert en bordure du rivage. Que de merveilles à visiter, de Lattaquié ! En un paysage provençal, au sommet d'une colline dominant une mer d'olivettes s'élève la tour de Safita. Djeblé conserve les ruines d'un théâtre romain aux gradins intacts. Assise au milieu de jardins merveilleux voici Tartous dont l'admirable basilique

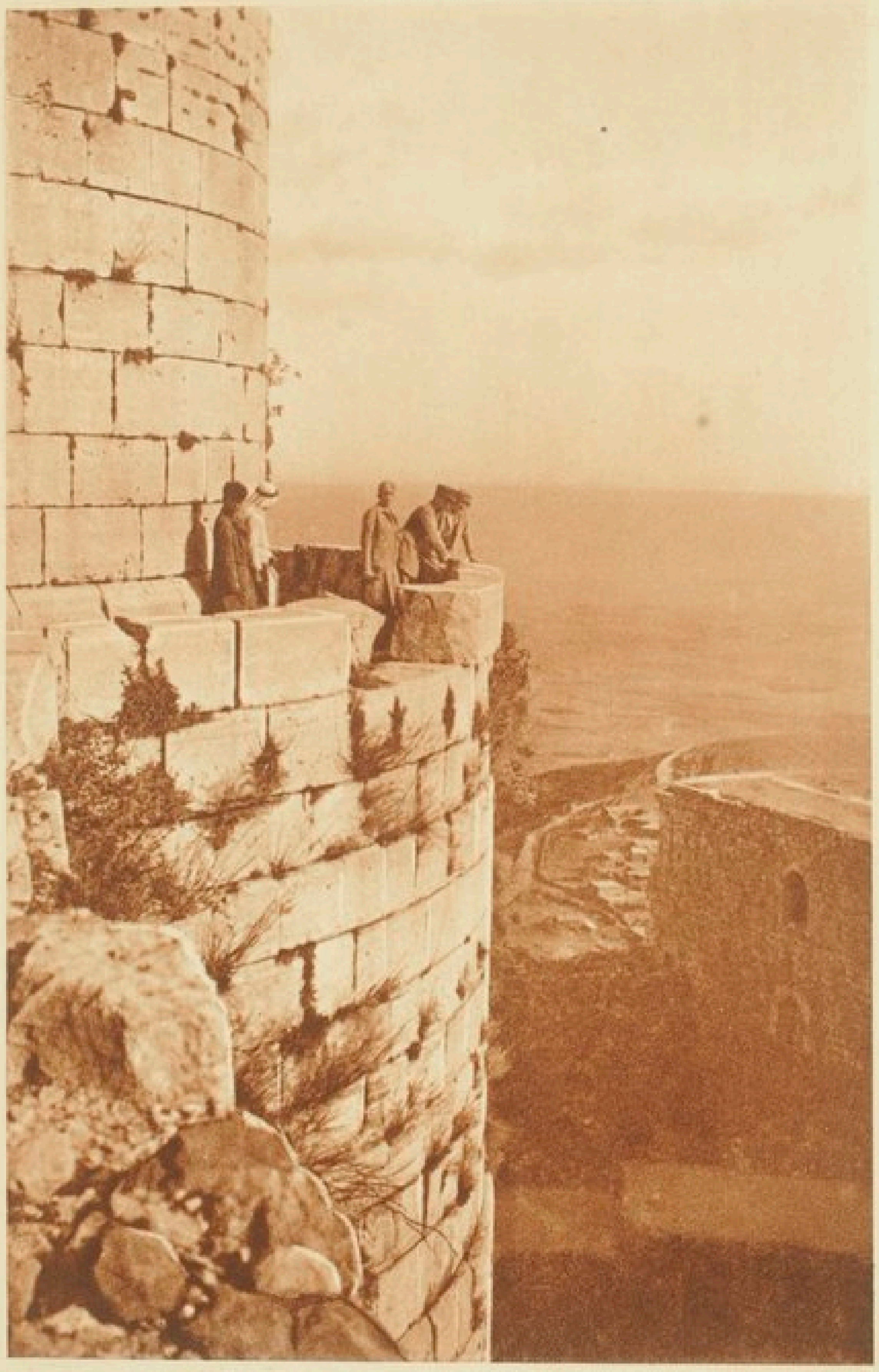


*Une salle du Krak des Chevaliers.*

Chateau de Sahyoun. Le fossé.

Krak des Chevaliers. La deuxième enceinte.

fut jadis un lieu de pèlerinage célèbre. Face à Tartous, on aperçoit Rouad, îlot ceinturé d'un mur phénicien, couronné par l'antique château des Templiers.



*La plaine vue du Krak des Chevaliers.*

Malgré mes restrictions sur les forteresses franques, j'aurais voulu voir le Markab, ses immenses salles voûtées, sa pure chapelle romane. Il aurait aussi fallu monter au Sahyoun (ou Saone) dominant de trois côtés une gorge abrupte avec son prodigieux fossé creusé dans le roc et pour le pont-levis la fameuse pile qui ressemble à un obélisque. Je me contenterai d'aller à mi-chemin entre Homs et Tripoli, au Kal'aat-el-Hosn, le « Krak des Chevaliers » dont furent maîtres les Hospitaliers, l'ordre fameux auquel appartinrent les chevaliers de Rhodes et de Malte.

Et ceci, en passant, me rappelle ma surprise, l'été dernier, à Prague, dans les vieux quartiers de la rive gauche, en découvrant au coin d'une

*Krak des Chevaliers. La cour.*

rue les bâtiments et l'église de la Commanderie de Malte, portant un écusson à ses armes, — la célèbre croix, — tout comme une légation.

Le Kal'aat-el-Hosn est un formidable château, dominant le pays à quarante kilomètres à la ronde; je ne vois rien en France qui puisse lui être comparé. La forteresse est presqu'intacte. Les enceintes et les cours ont été peu à peu dégagées. Le glacis d'où émerge la deuxième en-

*Krak des Chevaliers. Le cloître.*

*Homs. La mosquée et le cimetière.*

ceinte, construit en blocs superbes soigneusement appareillés est un chef-d'œuvre d'art militaire. Aux masses redoutables du donjon et des tours, s'oppose dans la cour, un cloître charmant aux délicates rosaces qui donne à la forteresse syrienne un cachet d'Ile-de-France.

Mais revenons à la gare de Tripoli, prosaïquement, pour ne pas manquer le train. Je désire jeter un dernier coup d'œil à la Méditerranée, que je ne quitte jamais, où que ce soit, sans un regret. Autour de moi discutent les marchands d'éponges, mais je n'entends pas leurs voix, j'entendrais plutôt celles des sirènes qui, souvent, ont dû venir dans les parages de la « Côte Divine », au risque de s'y enchanter elles-mêmes ! De nouveau les accents mélodieux des poètes envahissent ma mémoire.

*L'Archer d'Emèse (Mme Ida Rubinstein) d'après un dessin de Léon Bakst.*

*Campement de Bédouins.*

*La mer! et sur les flots toujours bleus, toujours calmes,*
*Jusqu'au sable roulant l'argent clair de leurs palmes,*
*Des voiles, comme des oiseaux*
*A la fois changeants et fidèles,*
*Effleurent d'une blancheur d'ailes*
*La face tremblante des eaux...*

*Dame Grisélidis*
*[s'avance...*

Mais, sur ce rivage, ce n'est pas la Grisélidis chantée par Armand Silvestre et Eugène Morand qui nous appa-

*Femmes bédouines.*

91
93

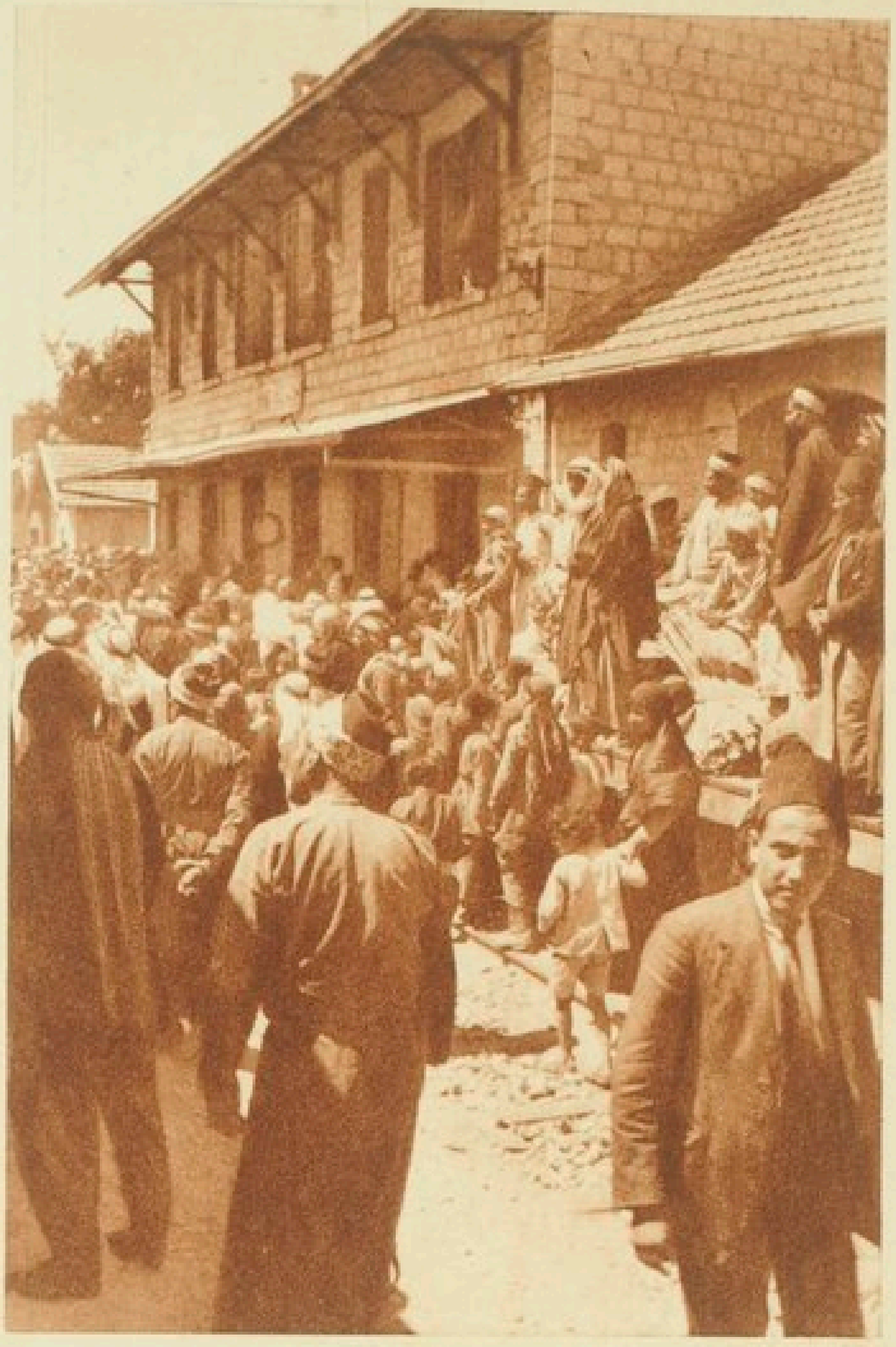
raît. Ici débarqua et s'en vint mourir Jaufré Rudel, l'amoureux de la Princesse Lointaine, de cette mystérieuse Mélissende, comtesse de Tripoli. Du château, que je visitais en arrivant, elle daigna descendre, répondant au suprême appel du pauvre pèlerin d'amour, du charmant chevalier de Blaye venu des bords de la Gironde jusqu'aux bords de la Kadischa,

*Un Hadj.*

et l'on sait que le premier baiser qu'elle lui donna fut le dernier...

Le train est parti à l'heure exacte. J'arriverai à Homs pour déjeuner : on m'a prévenu qu'il y a un excellent buffet, ce qui ne gâte rien en voyage, au contraire. L'organisation des chemins de fer syriens — confiée pendant des années à l'aimable M. Marteaux — ne laisse rien à désirer, je le constate. J'occupe un compartiment avec couloir, les employés, contrôleurs, etc., vêtus de blanc avec le *tarbouch* rouge, ont fort bonne mine et même de l'allure, comme les moindres personnages en Orient. Dans un wagon de chemin de fer, je ne m'ennuie jamais et j'aime beaucoup cette façon de voyager et de voir le paysage. Assez grand voyageur, j'emploie de

préférence les trains de jour. L'automobile va trop vite, et l'avion, avec sa vitesse phénoménale, donne pourtant l'impression de la lenteur.


*La foule à la gare de Hama.*

J'ai visité la côte phénicienne au printemps : c'est en plein été, au mois d'août, que je devais me rendre aux bords de l'Oronte. Mon exemple prouve qu'on peut voyager en Syrie à n'importe quelle époque de l'année, sous la réserve de ne pas sortir au milieu du jour. La chaleur sèche se supporte très aisément.

Avant Homs, on aperçoit son lac, que traverse le Nahr el-Assi (le fleuve désobéissant), ainsi dénommé, parce que tous les fleuves de l'Orient coulant du nord au sud, lui seul s'est obstiné à couler du sud au nord. L'antiquité l'appelait l'Oronte et ce fleuve, célèbre dans l'histoire du monde, faillit l'emporter sur le Tibre latin. Rome, ayant

*En attendant les pèlerins de La Mecque.*

HAMA. LA NORIA DE LA MAISON AZEM.

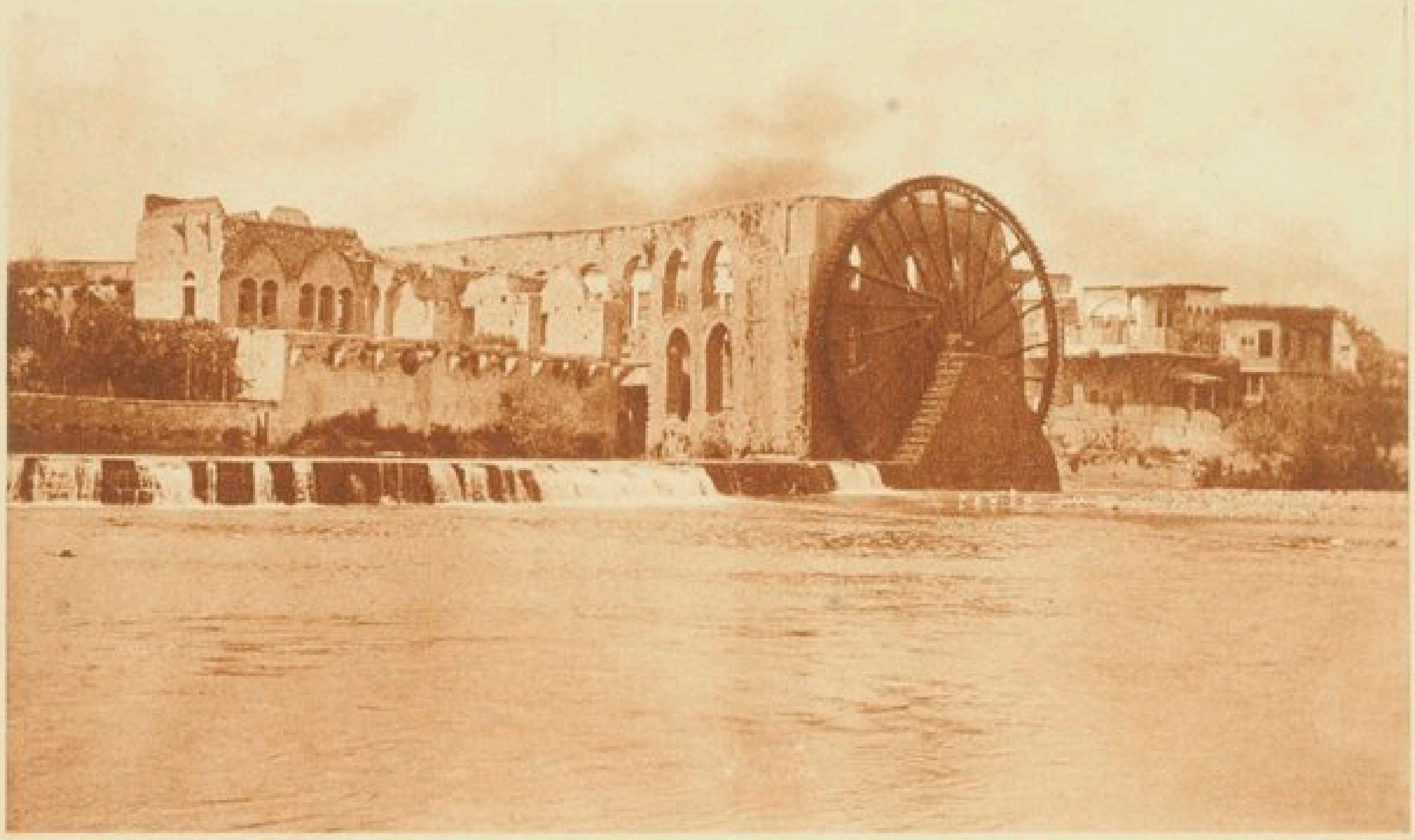
*Hama.*

voulu conquérir l'Asie, faillit être envahie par elle. Grande leçon à retenir !

Ce lac de Homs, long d'une demi-lieue, qu'il est étrange, avec sa couleur vert-de-gris ! Kadès sur l'Oronte, la forteresse des Héthéens, e rait ce *tell* (colline artificielle) qu'on aperçoit à quelque distance. Heureux les archéologues ! Les terres sont tout autour d'un brun carminé, les montagnes qui bornent cette plaine ont des teintes violacées voilées par la chaleur, le ciel bleu pâlit en buée au-

*Un palais de Hama.*

95



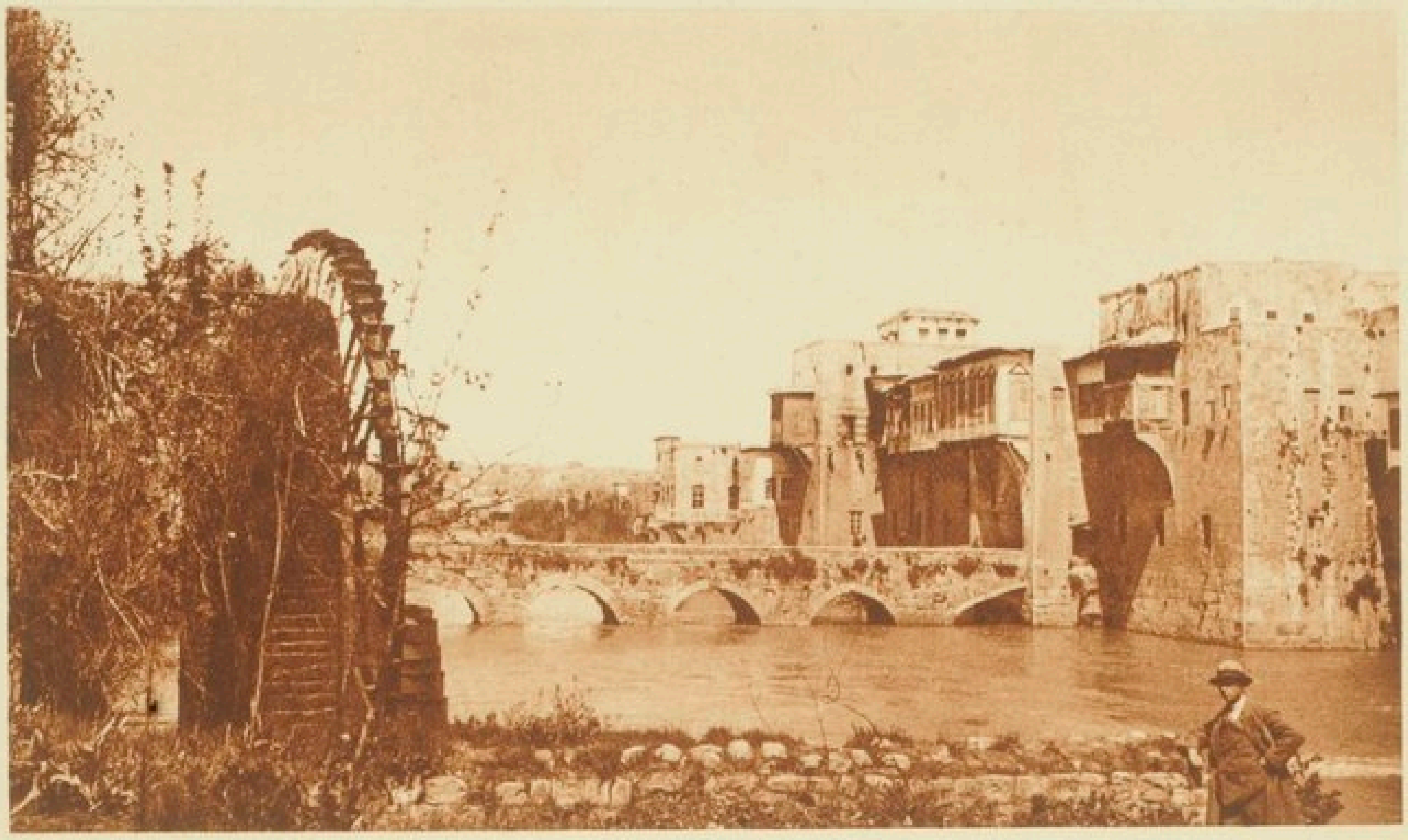
*Hama. Les bords de l'Oronte.*

dessus des sommets, l'air fume. Dans le lac, mirage ? je crois voir des vagues, qui deviennent des oiseaux, qui deviennent des palais...

A la gare de Homs, quantité de chameaux noirs, (des dromadaires, les chameaux syriens n'ont qu'une bosse) des chamelles blanches avec leurs petits tout duvetés. Homs est une ville à minarets au pied d'une forteresse; sauf à l'ouest où s'étend sur plus de cinq kilomètres une oasis de jardins et d'arbres verdoyants, la campagne, autour d'Homs est desséchée, brûlée par le vent du nord. En

*Hama. Coin de rue.*

réalité, la région est très fertile, mais, la moisson faite, tout prend l'apparence du désert, et cela peut induire en erreur les passants et leur faire écrire des bêtises. Le buffet est confortable, et l'exploitant, homme aimable, me tient compagnie et me vante les progrès évidents,



*Hama. Un vieux pont.*

incessants, indéniables du tourisme en Syrie. Mais je ne sais pas si je l'écoute.

Car je pense, irrésistiblement, à Gabriele d'Annunzio et à M$^{me}$ Ida Rubinstein, qui interpréta son *Martyre de saint Sébastien.*

Car Homs, c'était... Emèse, et saint Sébastien, c'est « l'archer d'Emèse », le jeune martyr que le Sodoma et tant d'autres ont représenté, percé de flèches, dans leurs peintures.

Ces belles phrases chantantes, écrites par un grand poète italien dans notre langue, un soir de mai, Gabriele d'Annunzio les lisait devant moi, dans le salon de sa villa du lac de Garde. Il avait posé sur le piano, encore vibrant d'un concert, le manuscrit non ouvert par lui depuis des années, et il lisait debout. On eût dit qu'il découvrait et savourait pour la première fois ses propres musiques. Son fidèle « biographe », (puisqu'il veut bien m'honorer de ce titre !) l'écoutait en silence, et les autres per-

*Hama. La maison du Moukarem.*

sonnes présentes. Alors surgit, au milieu de nous, l'image muette, immobile, du saint appuyant sa main sur la pointe de l'arc qu'il ne sent pas, dans son extase, lui entrer dans la chair, et cette figure de rêve s'unissait à la fine et juvénile silhouette de l'interprète cambrée dans son armure...

Pour moi, passer par Homs, c'est accomplir un pèlerinage « dannunzien ».

Hélas ! trois fois hélas ! pourquoi faut-il que j'aie feuilleté, depuis cette minute, les dictionnaires

*Village près d'Hama.*

*Village « en pains de sucre » entre Hama et Alep.*

historiques ? L'arbre de la science offre toujours des dangers. J'ai appris que « l'archer d'Emèse », né vers 250 après J.-C., était mort en 303, c'est-à-dire à cinquante-trois ans, officier à la cour de Dioclétien. Pour s'être montré trop tiède dans la persécution contre les chrétiens, il n'en méritait pas moins qu'on le canonisât, mais il fut tué dans le cirque, et à coups de bâton. Ironie impériale pour rappeler la bastonnade en usage de tout temps dans son pays natal ? Mais non. Saint Sébastien ne connut Emèse que comme ville de garnison, je suppose. Il naquit... à

*Hama. La grande noria.*

Narbonne ! C'était un Occitanien. Plus authentiques, le passage ici et la jeunesse d'Héliogabale, ce fils secret de Caracalla, cet autre Joas élevé dans le temple du Soleil, consacré au service du dieu avant de revêtir la pourpre impériale grâce aux intrigues des princesses de sa famille. Toujours les Orientales ! Cet empereur syrien emporta son culte à Rome,

*Kal'aat Cheizar.*

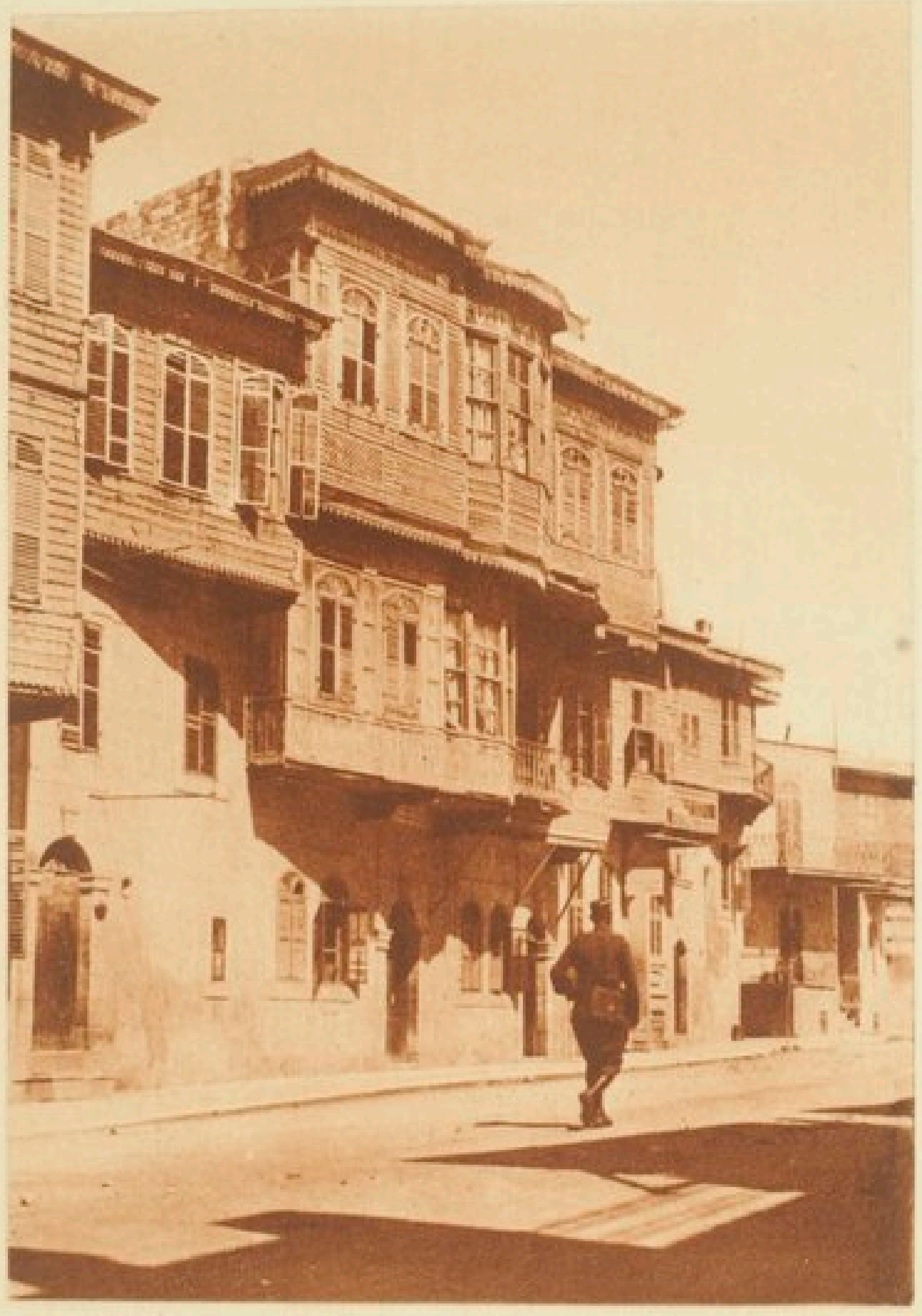
fit un temple sur le Palatin pour y transporter la Pierre Noire bisexuée, symbole de la religion de l'Asie... Mais inutile de chercher dans Homs les ruines de ce temple, dont il ne reste pas trace. Dans la cour de la gare, je regarde de beaux chevaux qui piaffent, l'Orient sera toujours — malgré son engouement passionné pour l'automobile — le pays des belles montures et des cavalcades. Ces brillants cavaliers sont venus

*Kal'aat Moudik. Les ruines d'Apamée.*

s'informer de l'heure d'arrivée de leurs parents et amis pèlerins partis pour La Mecque, dont on attend le retour. Des groupes de femmes voilées attendent aussi, mais s'occupent beaucoup, il me semble, des brillants cavaliers. Elles sont vêtues de draperies mouvantes que le vent agite. Etranges créatures, dont le visage sous le voile apparaît comme laqué de noir.

Le train repart. La chaleur augmente. Les cheminots mi-nus, en casque, font leur travail allègrement. Et j'ouvre le beau livre de Schlum-

*Maisons d'El Barah.*



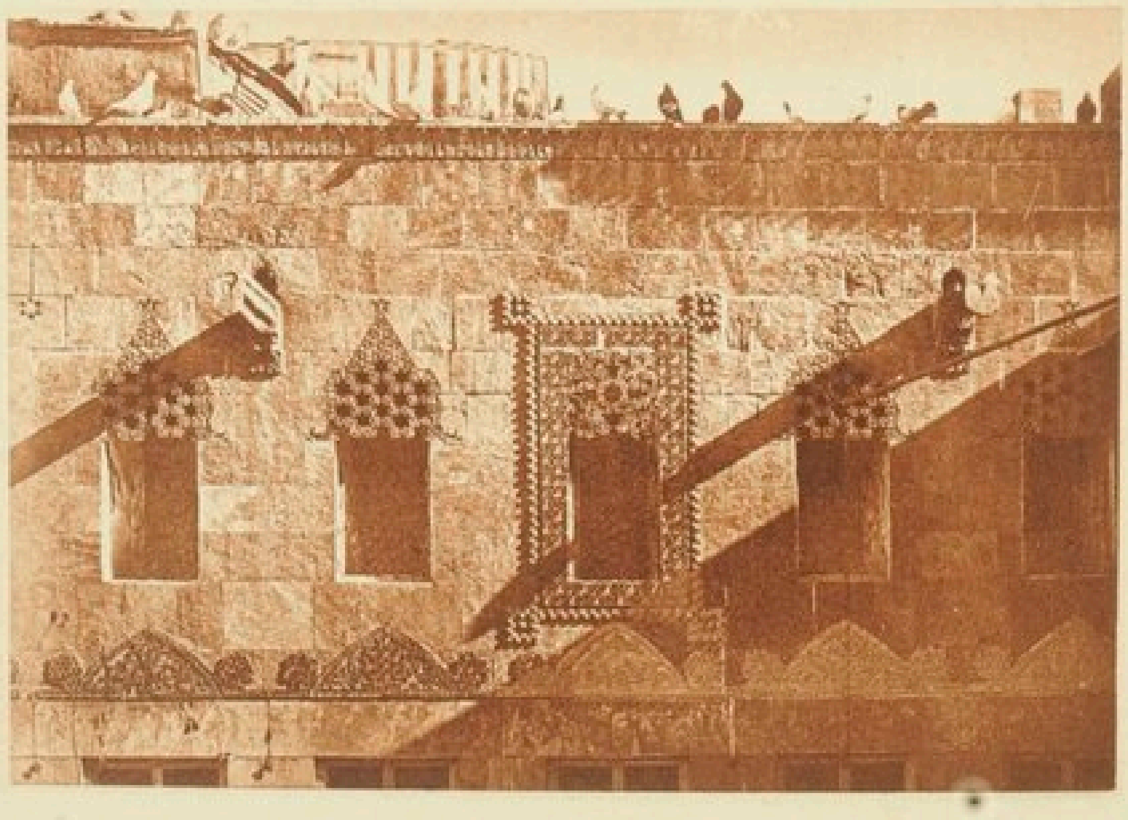
*Alep. Maisons de bois*

berger, l'historien de Byzance, sur les principautés franques, pour me documenter un peu sur Antioche.

Nous approchons de Hama.

L'horizon plat a toujours une teinte violâtre. Des vignes rampent sur la terre rouge grasse. Le long de la voie apparaissent des tentes bédouines. Sont venues nous voir passer des familles nomades, visages et poitrines de bronze, attitudes sculpturales, qui montrent, petits et grands, leurs dents éblouissantes : l'Oriental vit la bouche toujours entr'ouverte, à la différence de l'Européen, et ainsi a toujours « le sourire ».

Hama. La ville des jardins sur l'Oronte. Barrès (on le retrouve partout dans ce voyage !) fut-il le client de ce



*Alep. Fenêtres d'une maison.*

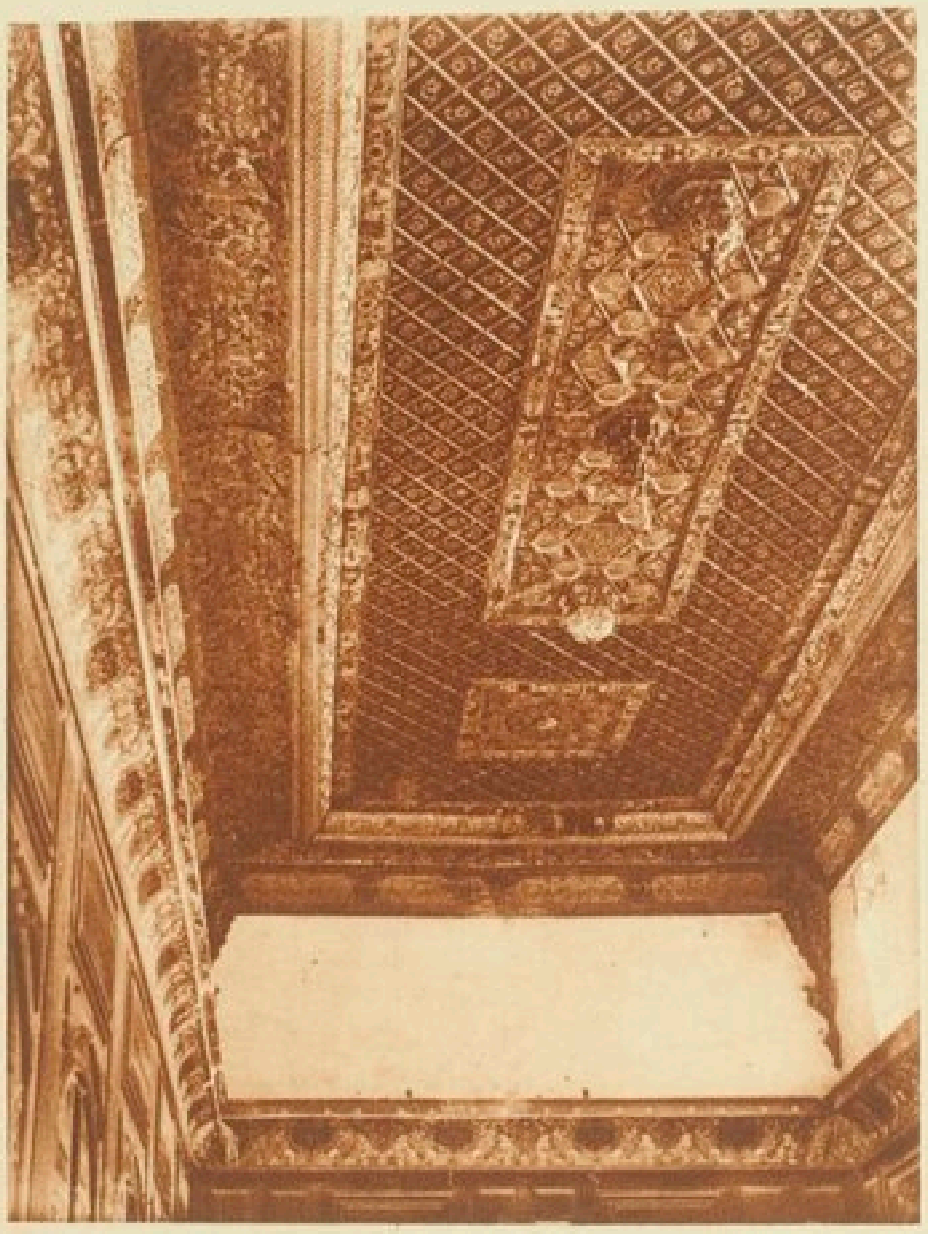
vieux marchand de fleurs, qui promène sur le quai de la gare ses couffins au parfum presque morbide ? Certainement il dut acheter de ces tubéreuses.

Mais quel tumulte ! Ah ! les pèlerins d'ici sont bien dans le train, quantité de gens effroyablement brûlés par le soleil de la Mer Rouge et de l'Arabie. Une multitude est accourue de la ville, qu'on aperçoit crayeuse,

*Cour d'une maison.*

ocrée, rosée, avec ses minarets. Des femmes, du haut des terrasses, poussent des cris délirants. Une fantasia s'organise dans la poudre soulevée du sol par les cavales. Les *hadjis* doivent goûter une admirable impression de triomphe.

Hama est un serpentant jardin irrigué entre les étendues de cette plaine aux ondulations infinies. L'Oronte décrit une courbe et s'encaisse profondément au milieu de maisons hautes. J'admire ces palais arabes très aristocratiques, (Hama est un peu « le faubourg Saint-Germain » de la Syrie) superposant des assises de pierre alternativement jaune et noire. Je vais respirer l'odeur de l'eau courante parmi les ponts, les îlettes,



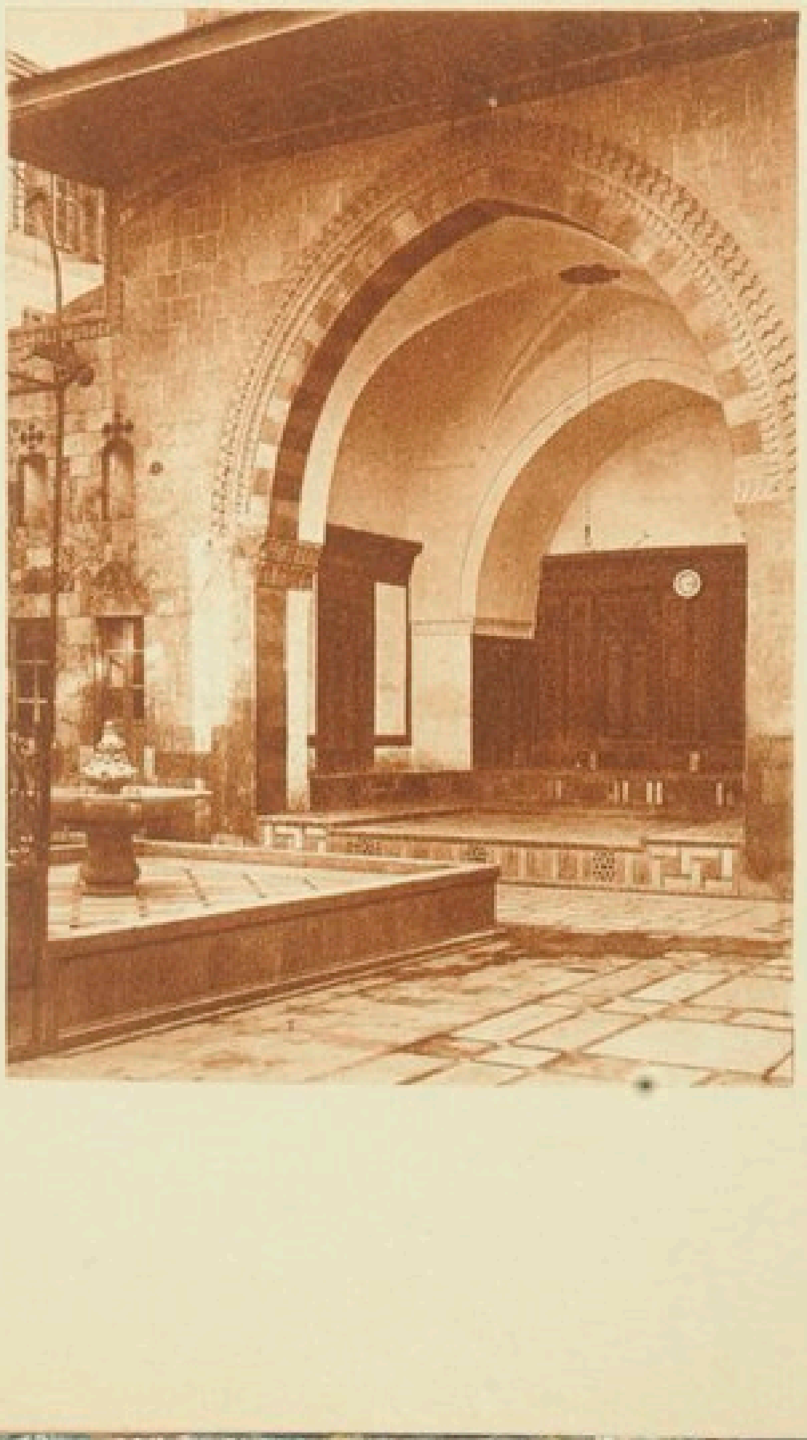
*Plafond en bois avec incrustations de verroterie (travail alépin).*

les barrages, les vergers. Le fleuve syrien a l'aspect plus sympathique que son frère de Rome qu'il n'a pas pu asservir.

Chacun a entendu parler des *norias*, ces grandes roues hydrauliques qui, nuit et jour, ramassent dans leurs godets l'eau de la rivière pour la monter aux maisons, aux terrasses, à la terre d'or rose ou jaune. Il y a des aqueducs semblables à des ponts du Gard en miniature. Ces immenses cercles noirs, tournant sans répit, ont dans leur aspect quelque chose d'un peu funèbre, au milieu d'un paysage aussi indolent.

On peut aller voir, à la mosquée des Serpents (il y a une rue de *los Sierpes*, à Séville !), deux colonnes très curieuses, entrelacées comme de belles couleuvres et symbolisant, je pense, — le séjour de Hama rend l'esprit romanesque, — la passion de l'amour...

Mais la gloire défunte du fleuve syrien, éparse encore dans Emèse et dans Hama, pour moi se



*Liwan d'une maison d'Alep.*

concentre autour des deux grands écrivains latins qui ont marqué pour toujours ces lieux de la griffe du génie : Barrès, d'Annunzio.

Le hasard a fait que, plusieurs années avant mon voyage de Syrie, une lettre de l'auteur d'*Un jardin sur l'Oronte* mêlait déjà à son nom le nom du poète italien et le nom de la rivière, leur inspiratrice. J'allais partir pour l'Italie et rendre visite à l'auteur du *Martyre*, dans sa demeure

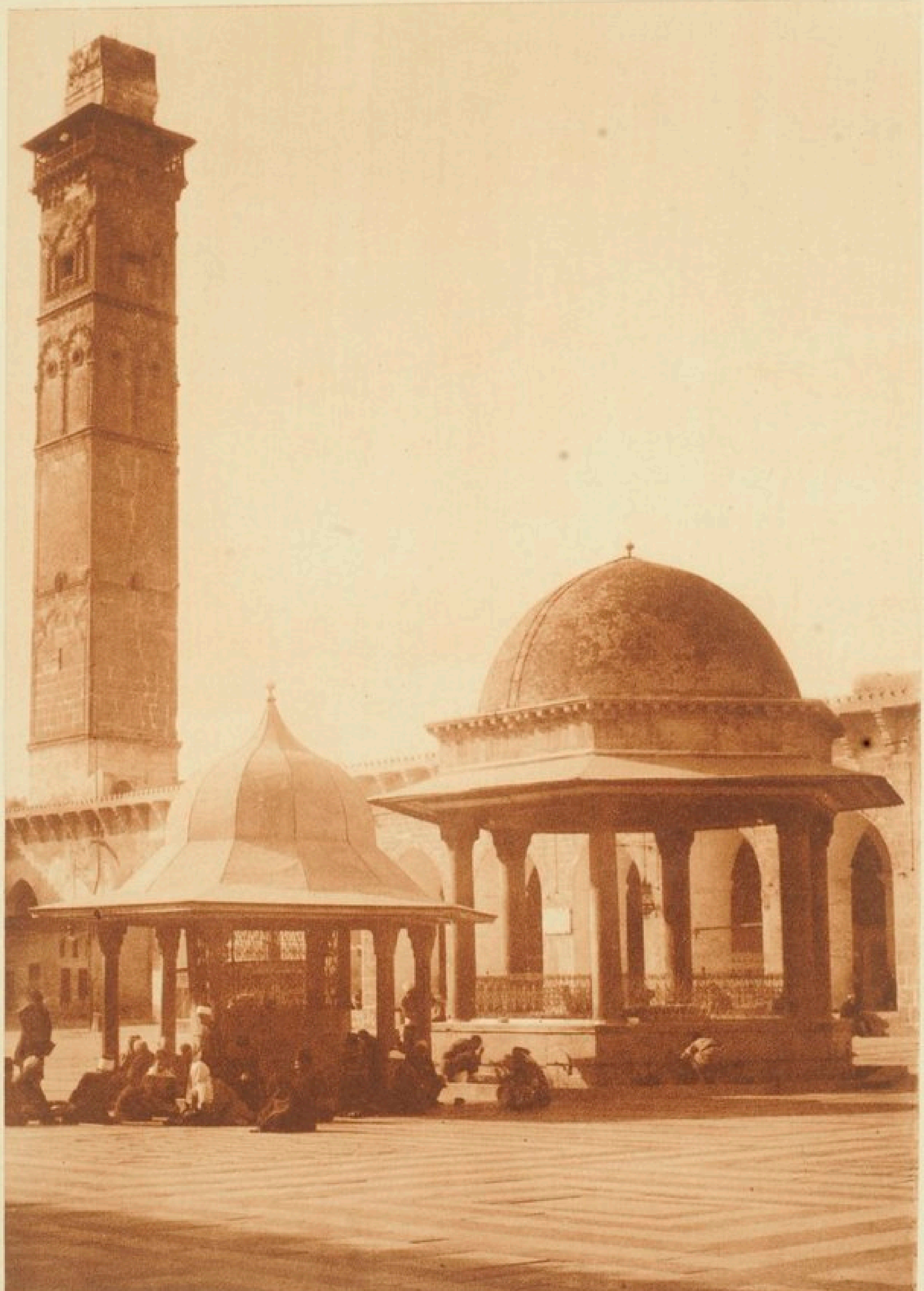
*Alep. Cour de la Grande Mosquée.*

du lac de Garde, et c'était exactement vers la fin d'avril 1922. Sur papier de la « Chambre des Députés » m'arrivent ces mots :

« *Cher Monsieur Geiger,*

« *Eh ! oui, j'ai vu ce champ de bataille des Egyptiens et des Hittites, et je traçais mes notes de voyage dans le moment où votre lettre amicale me joint. Quant à la nouvelle elle est une fantaisie, « un petit roman de rêve », tombé du ciel en ce bel endroit, sans aucune exactitude. Portez à Gabriele mes amitiés avec les vôtres. Dites-lui qu'à Paris on l'admire et on l'aime toujours. Je vous serre bien cordialement la main.* »

« BARRÈS ».



Alep. Minaret et fontaine de la Grande Mosquée.

*Une porte d'Alep.*

J'apporte cette lettre inédite, en hommage, aux verts rivages de Nahr el-Assî.

A partir de Tell Bissé, commencent ces incroyables villages, tels qu'il n'en existe nulle part au monde, sauf peut-être au centre de l'Afrique, dont les maisons consistent en un cube blanc surmonté d'un cône très haut, et cela figure absolument des alignements de pains de sucre. L'Orient est le pays de la fantaisie pure.

Depuis Hama, la voie ferrée a quitté la vallée de l'Oronte, qui continue sa route vers Antioche avant de brusquement tourner dans la mer, nous l'y retrouverons. Cette vallée inférieure de l'Oronte est par malheur dépourvue de moyens faciles de communication, mais elle renferme, me dit-on, à droite, dans le massif du Djebel Zaouié, de véritables Pompéi des premiers temps du christianisme, de l'époque byzantine (du v^e^ au

*Alep. Entrée de la citadelle.*

VII^e siècle de notre ère), dans un état de conservation parfaite, permettant de ressuciter des siècles de l'histoire peu connus. Dans un avenir prochain, le développement du tourisme rendra, espérons-le, plus aisée la visite d'El-Bâra, de ses demeures indestructibles, de ses environs : Hâss et Khirlet-Hâss, de Dâna et Rououéiha.

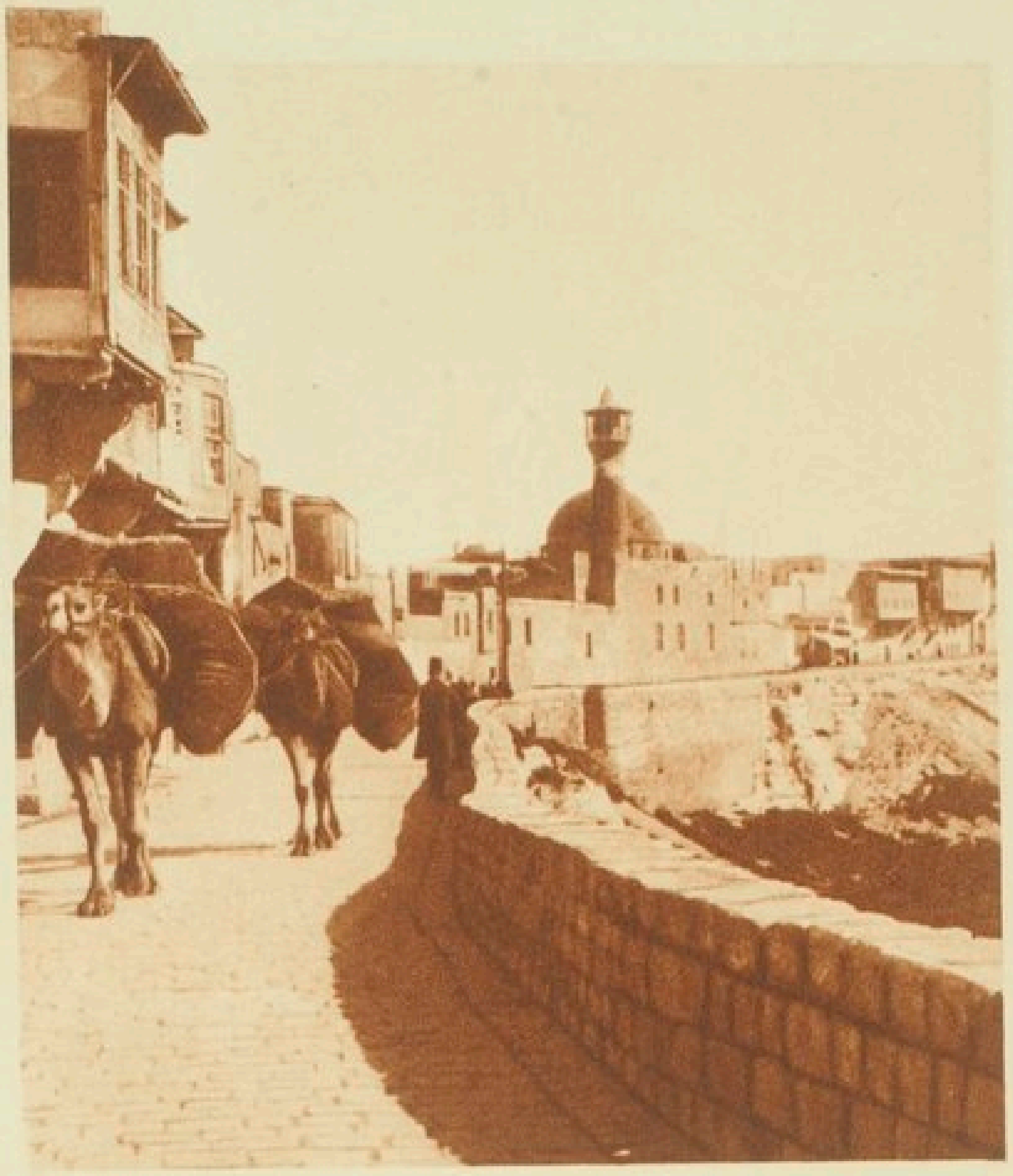
Il y faudrait voir, bâti sur les ruines de Larissa, le château arabe du XII^e siècle de Cheizar (ou Sheizar), qui rappelle la forteresse d'Alep, l'une de ces constructions militaires qui montrent de quoi l'art syro-arabe

*Alep. Pont de la citadelle.*

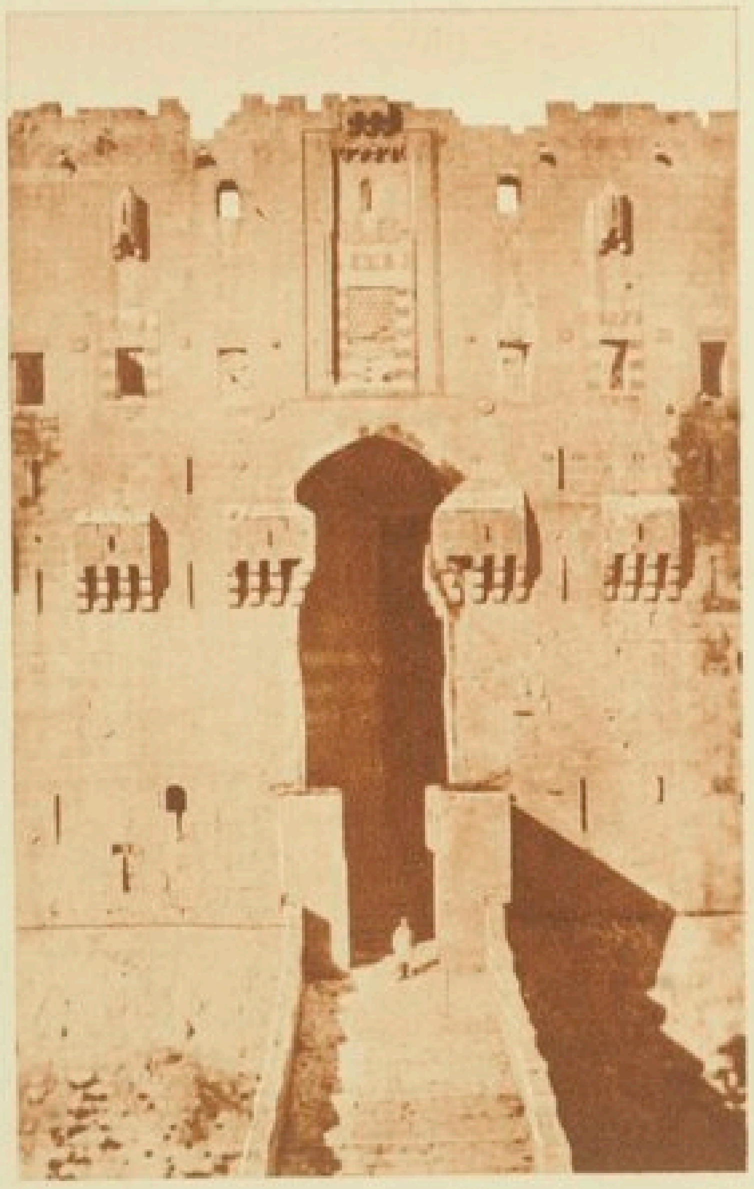
était capable. Ici vécut le fameux Ousama ibn Mounkidh, guerrier et prêtre du premier siècle des Croisades, et se livrèrent de terribles batailles.

Et un peu plus loin, autre château de Kal'aat el-Moudik, bâti sur les ruines d'une autre ville des Séleucides : la célèbre et hippique Apamée.

Grâce au train, nous arriverons du moins bientôt dans cette fameuse Alep, la plus grande ville de la Syrie avec Damas et Beyrouth,



*Dans une rue d'Alep.*



et celle qui a la prétention de devenir la plus grande, puisqu'elle est l'embranchement où les employés peuvent crier maintenant : « Les voyageurs pour Paris ! », et où ils crieront un jour : « Les voyageurs pour le Caire et le Cap !... Les voyageurs pour Calcutta et Pékin ! En voiture !... »

« Un jour, dans Alep, un Turc insolent et fier de son turban, frappant un Vénitien et insultant l'Etat, je saisis à la gorge le vil circoncis et le frappai ainsi ». Voilà comment Shakespeare fait parler Othello, au moment où le

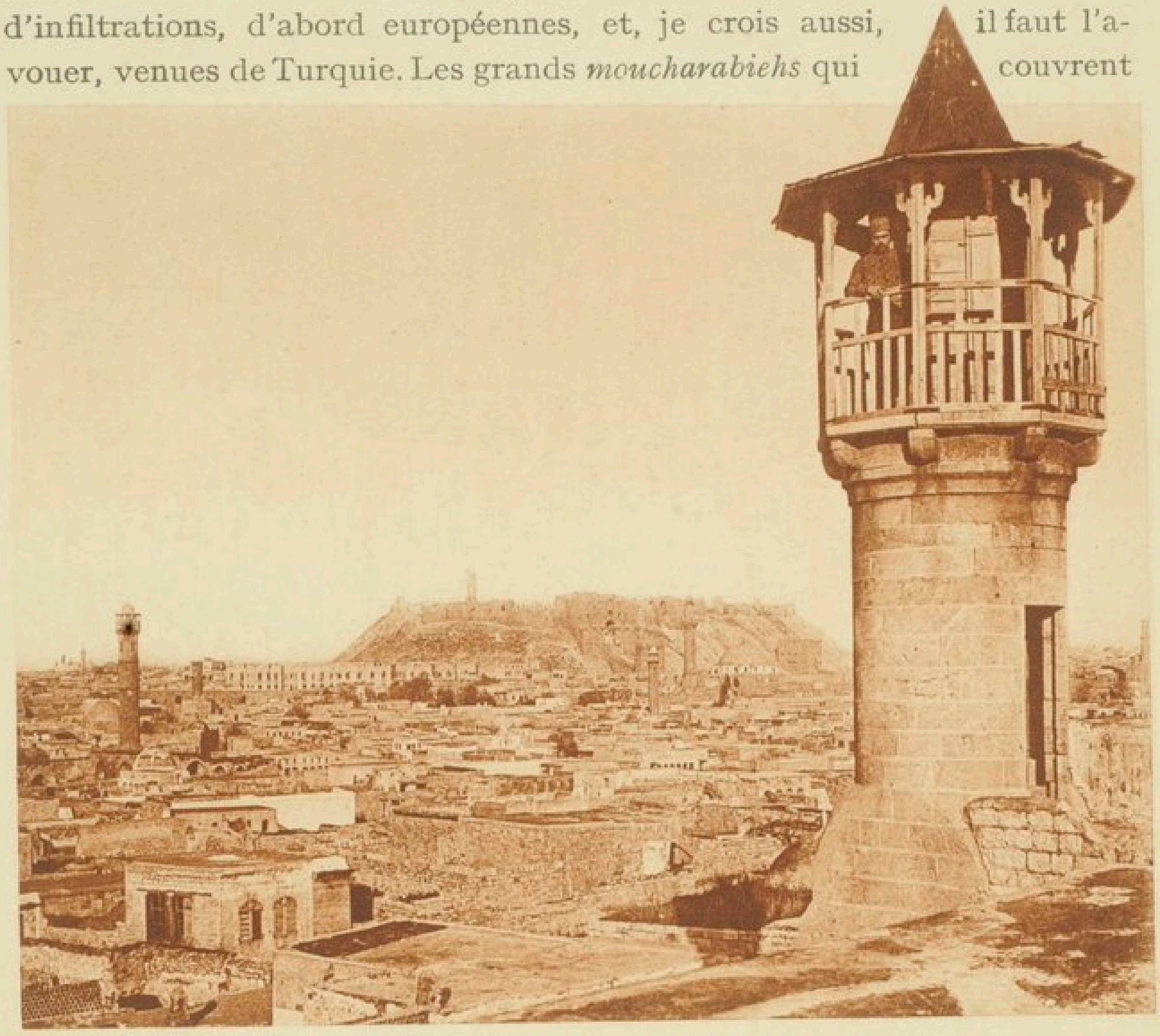
*Alep. Porte de la citadelle.*

*Alep. Une caravane.*

More trop jaloux se perce de son épée sur le corps de la pauvre Desdémone. Mais les Turcs d'aujourd'hui ne portent plus le turban, plus même le *tarbouch*. Or, dans Alep, je constate que l'on porte l'un et l'autre. Et Alep est une ville syrienne, non point turque. Cependant je dois reconnaître qu'il y a ici quelque chose d'un peu

*Alep. Une mosquée.*

à part, dans l'aspect des gens. « Alépin... Coquin !... » affirme un dicton satirique des gens de Damas, Damas et Alep sont comme chien et chat ! Mais ce n'est pas cela que je veux dire, j'ai trouvé les Alépins très aimables. C'est dans l'ambiance que le caractère syrien, ici, se trouve mêlé d'infiltrations, d'abord européennes, et, je crois aussi, il faut l'avouer, venues de Turquie. Les grands *moucharabiehs* qui couvrent

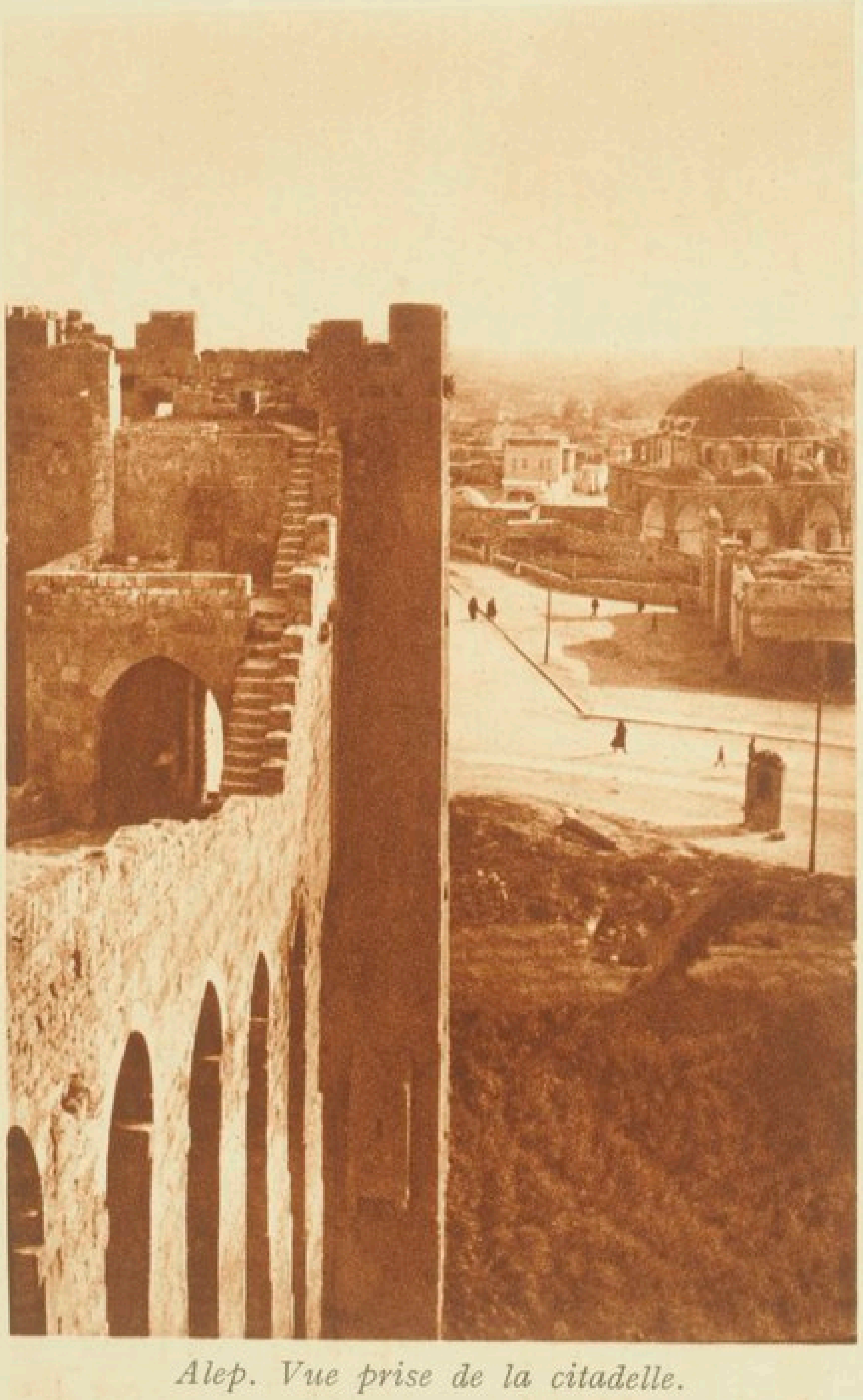


*Alep. Vue sur la citadelle.*

de leurs vitres et treillages les façades, dont certaines se présentent bizarrement de biais sur la rue pour voir, de la pièce d'angle, dans les deux directions, ô curiosités féminines ! Les cafés-concerts en plein air, avec des tonnelles de verdure disposées comme des loges, pour les spectateurs, autour d'une petite esplanade ayant en son centre le kiosque à chant et à musique. Les balcons, où, la nuit, les familles tirent leurs coussins et matelas pour dormir dans un peu de fraî-

cheur. De ma fenêtre d'hôtel, j'aperçois ainsi des spectacles charmants.

Il faudrait être Haroun-al-Raschid pour se risquer de nuit, dans cette ville-labyrinthe aussi compliquée que Baghdad, sans quoi j'aurais voulu monter à la fameuse citadelle pour admirer un des plus beaux clairs de lune que j'aie vus de ma vie. O nuit ! *(ya leïl)* chantent les Orientaux. Comme ils ont raison. Chaque nuit d'Orient est un poème. Les Grecs, eux, saluaient le matin. Pour les Arabes, la « première heure » vient après le coucher du soleil, leur journée commence le soir...

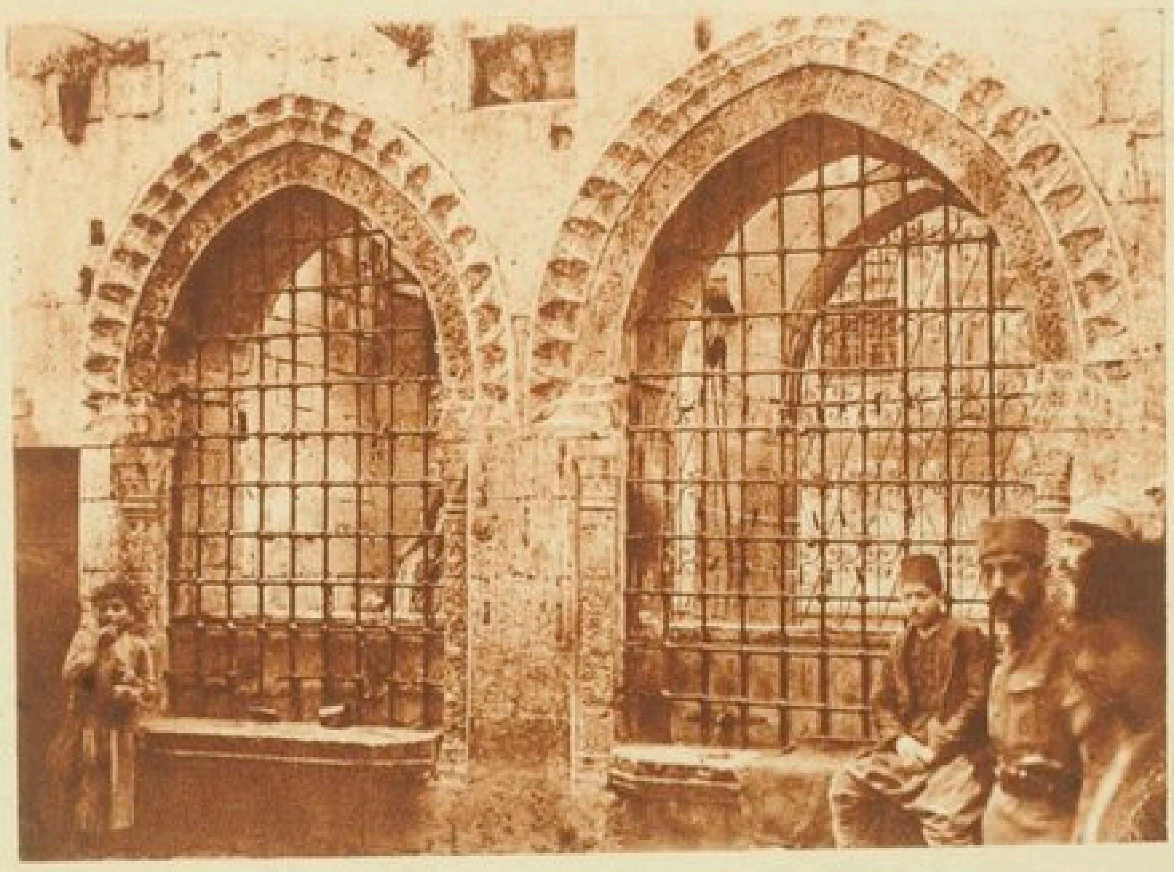


*Alep. Vue prise de la citadelle.*

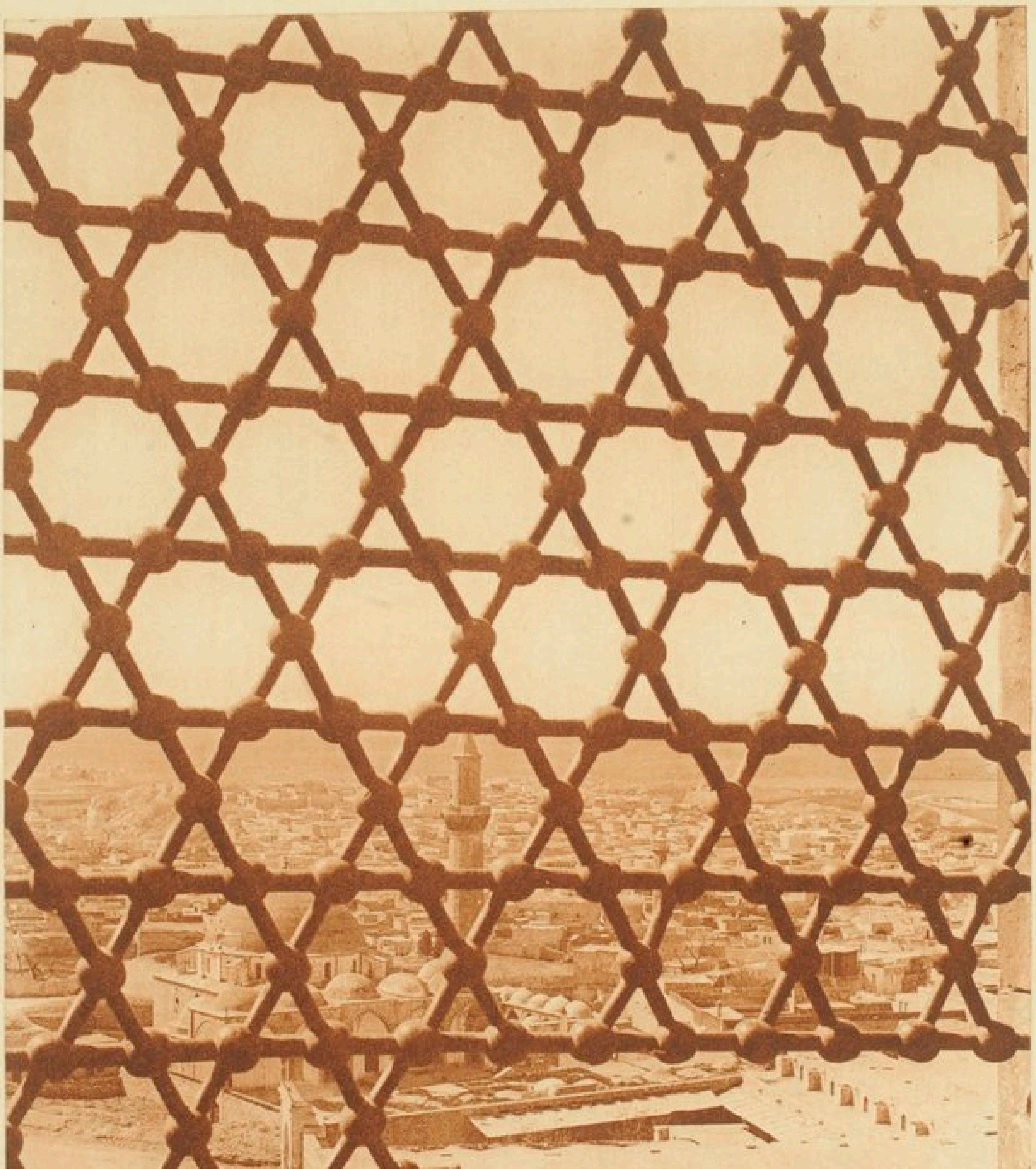
J'ai entrepris cette ascension dès le réveil. Car elle est effroyablement haute, cette célèbre citadelle d'Alep. Au beau milieu de la ville s'élève, écrasante, une colline à pic, de forme ovale absolument régulière, probablement artificielle, comme ces *tells* élevés un peu partout pour la

*Alep. Le marché du vendredi.*

défense, jadis, dans ce pays plat d'entre Oronte et Euphrate. Mais celle-ci les dépasse toutes en masse : on assure qu'elle repose sur huit mille colonnes invisibles, les fondations du Sacré-Cœur de Montmartre et de la basilique de Fourvières sont dépassées !



*Alep.*
*Fontaine de mosquée*



Alep vu d'une fenêtre de la citadelle.

Pour accéder à l'espèce de donjon, qui forme porte d'entrée, un pont ascendant, grand tremplin de pierre, se dresse sur ses arches fauves. A la tête de ce pont, une tour avant-porte. La lourdeur indispensable de cet ouvrage militaire est savamment corrigée par de sobres et puissants

*Alep. Une place. Au fond un ancien hammam.*

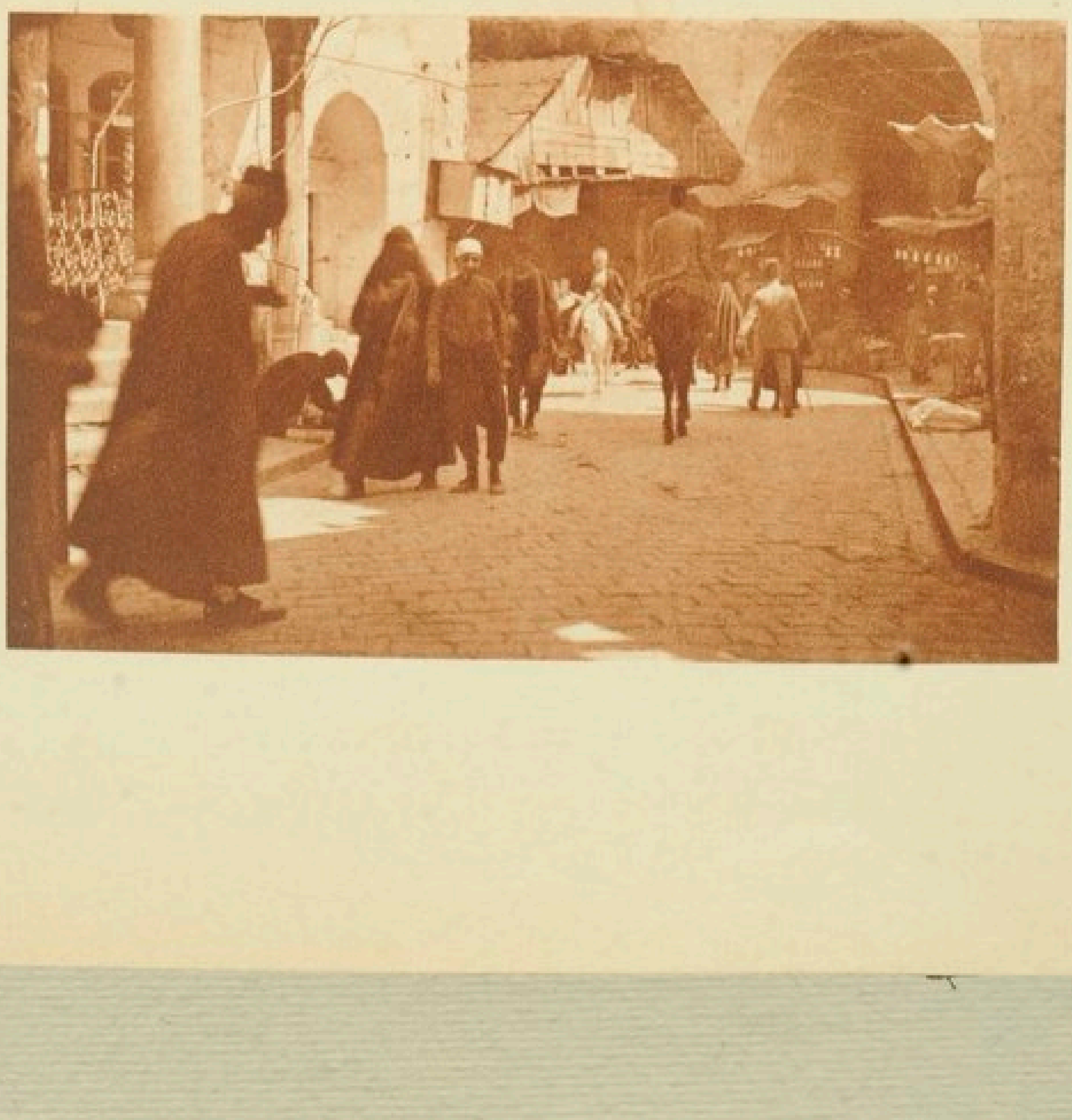
motifs ornementaux, notamment une longue inscription coranique. Le style de tout cela indiquerait le XIIIe siècle de notre ère. L'art musulman atteint ici la perfection du genre.

La grande salle du donjon, bien conservée, devient un musée.

De cette acropole sarrasine se découvre l'immense Alep, accumulation de toits, terrasses, minarets, dômes serrés, coagulés, si l'on peut dire, énorme galette de pâte blanche en train de cuire au soleil

*Alep. Les anciens remparts.*

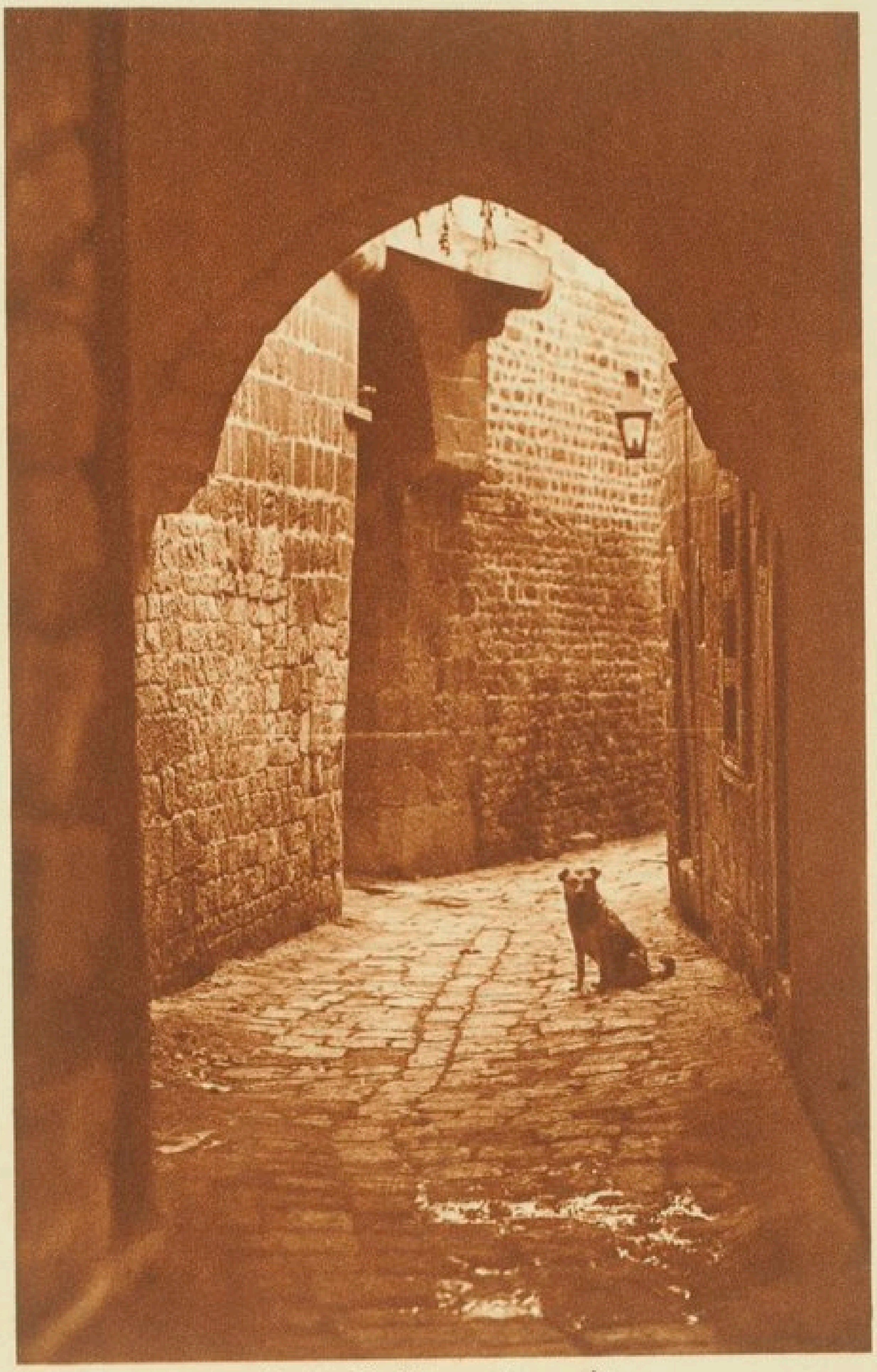
Sorti de cette étuve, je me suis plongé, selon les règles du bain maure, dans la brusque fraîcheur du bazar. Les souks d'Alep, vantés de tout temps, ont certes perdu, depuis que l'Europe et l'Asie se mirent à communiquer par les nouvelles voies maritimes, Cap de Bonne-Espérance, Suez, mais l'avenir ne reviendra-t-il pas aux voies terriennes ? L'aspect monumental de leurs voûtes de pierre, les « jours » qui laissent tomber au milieu du clair-obscur des projections



*Alep. Une rue des souks.*

lumineuses, tout le cadre met en valeur les soieries, les cuivres, les bijoux.

La gare du chemin de fer de Baghdad, se trouve un peu en dehors de la ville, distincte de la gare par laquelle on arrive de Syrie. Si l'on veut visiter une très belle chose qui échappe à beaucoup de voyageurs, il faut traverser des quartiers loin des affaires, calmes, blancs, solitaires, aux allures de béguinages : oui, l'Islam a bien souvent quelque chose de monastique, il ne faut pas le voir à travers « la danse du ventre », absolument ignorée, notons-le, en Orient... Et c'est à un couvent que je vais. Après avoir longé les vieilles murailles, voici une autre ville, étendue sans limites, calme et silencieuse, cité des morts.



*Alep. Veilleur de nuit.*

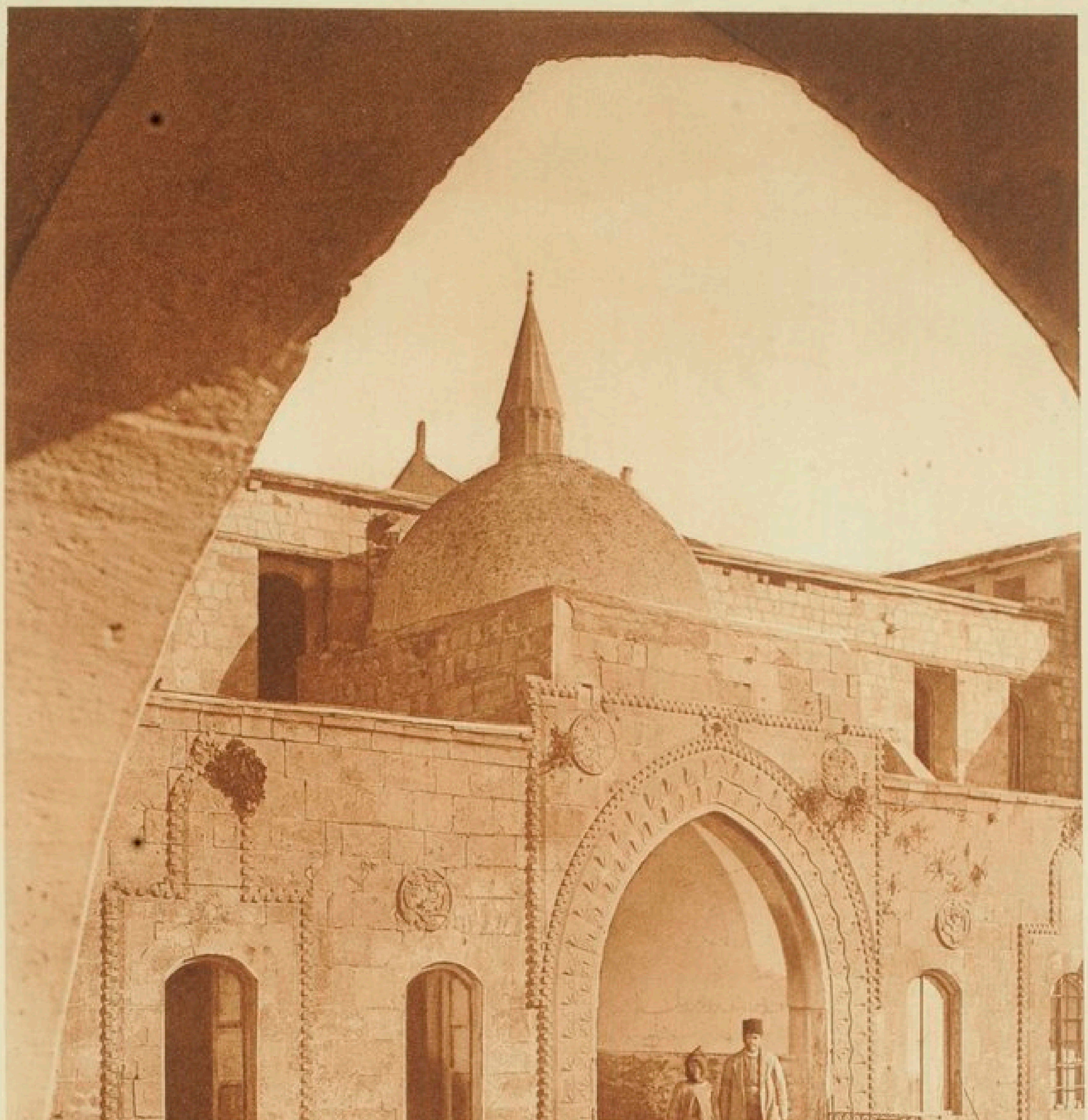
... Le couvent des derviches de Cheikhou Bekr, sur les collines des grands cimetières d'Alep ! Vision inoubliable ! Simplement quatre ou

*Alep. Porte du Khan des Chaudronniers.*

cinq coupoles basses, quelques très grands cyprès profilés sur cette blancheur, un peu d'eau et des faïences dans des cours tranquilles, l'intérieur d'une chapelle entrevue par une porte de bois peinte, une chapelle nue sauf les tapis, comme toutes celles de l'Islam... Et je n'oublierai cela jamais...

Touristes, n'écoutez pas l'*arabadji* (cocher), qui vous dira que Cheikho Bekr, « ce n'est rien », et qu'il vaut mieux aller à ce beau jardin de la banlieue, où l'on boit des boissons glacées autour d'un petit lac artificiel, orné d'une île et de canards. Rien n'empêche, au surplus, de visiter,

*Tombeau musulman.*

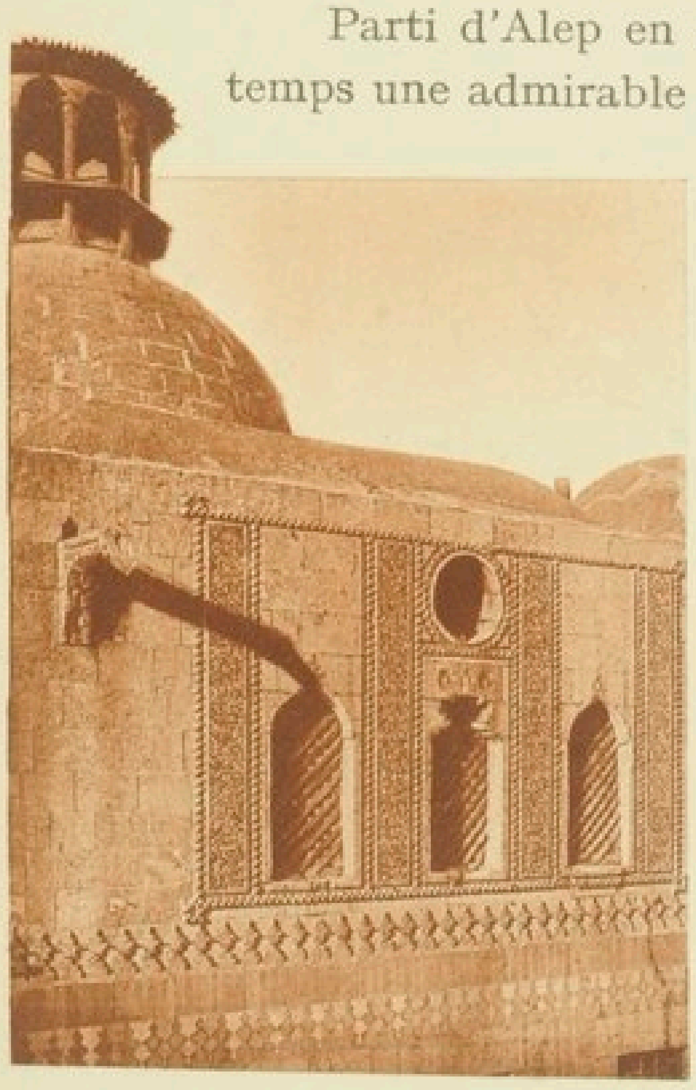


Alep. Loggia du Khan Saloün.

*Alep. Intérieur du Khan el Ouézir.*

comme je l'ai fait, les deux endroits l'un après l'autre.

Parti d'Alep en automobile, on coupe et on suit quelque temps une admirable voie romaine demeurée intacte sur plusieurs kilomètres, puis on retrouve l'Oronte au pont dit Djisr el-Hadîd, et l'on arrive par une large vallée à deux villages qui précèdent les vergers de la dernière ville musulmane baignée par le fleuve syrien : Antâkiyé.



Une simple petite ville musulmane, avec quelques roues sur l'eau qui rappellent Hama, quelques mosquées naturellement, un *sérail.*

Ici fut Antioche. Antioche, troisième cité du plus vaste empire du

*Fenêtres d'un ancien hammam.*

*Alep. Le couvent des derviches.*

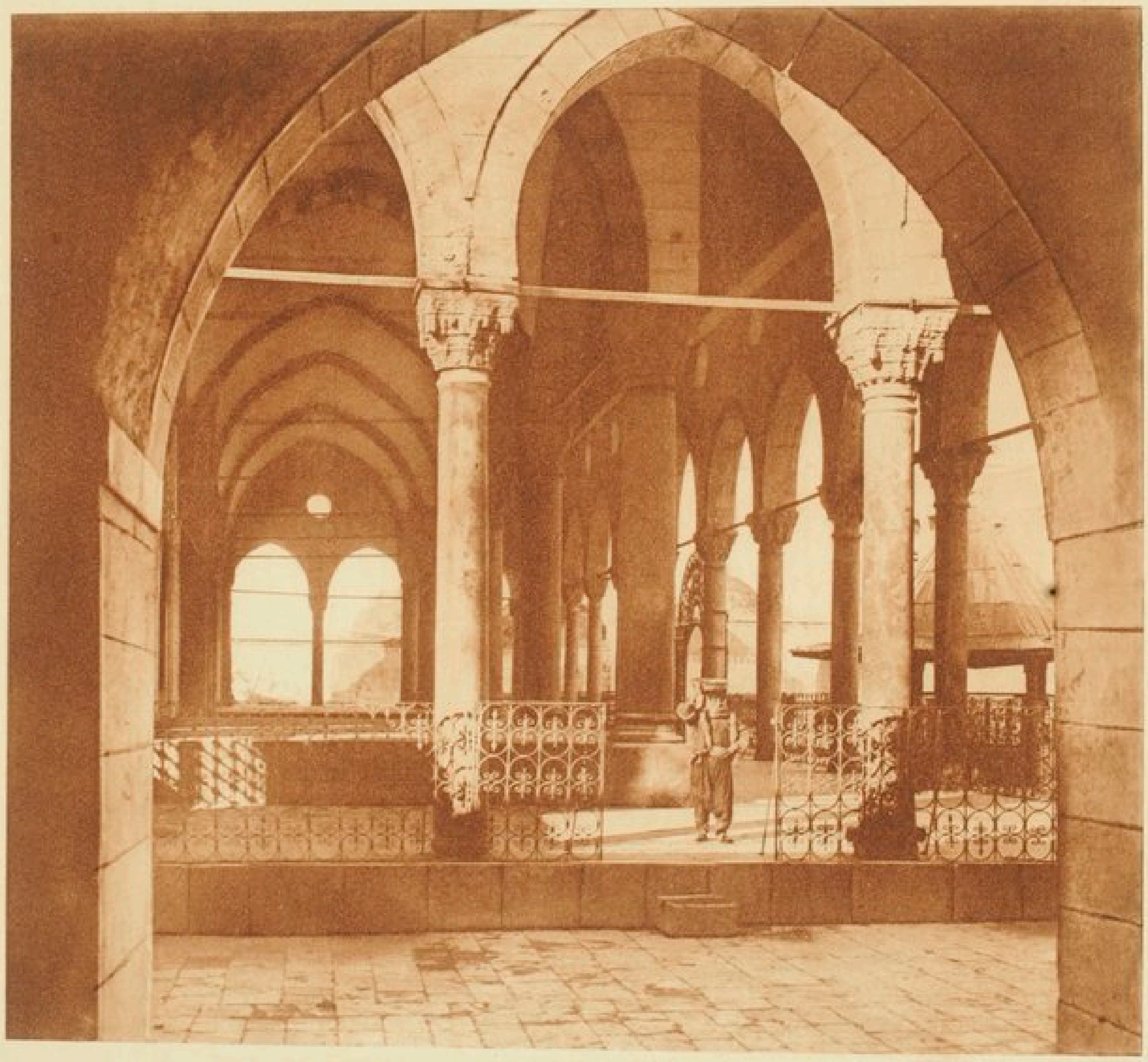
monde, immédiatement après Rome et Alexandrie. Et sa splendeur de capitale ne fut pas éphémère, elle dura pendant seize siècles, depuis sa fondation par Séleucus, successeur partiel d'Alexandre, en l'honneur de son père Antiochus. Ici régnèrent les Séleucides, les empereurs de Rome, puis de Byzance, les Arabes, les Croisés, puis ce fut la prise par les sultans mamelouks d'Egypte (1268), les ravages de Tamerlan, les Turcs, la décadence. Soyons justes : les tremblements de terre avaient aidé les destructions des hommes.

Peut-on imaginer que Londres, Paris, Madrid, Bruxelles disparaîtront un jour complètement de la surface du globe ? Disparition d'autant plus

*Jeune Alépin.*

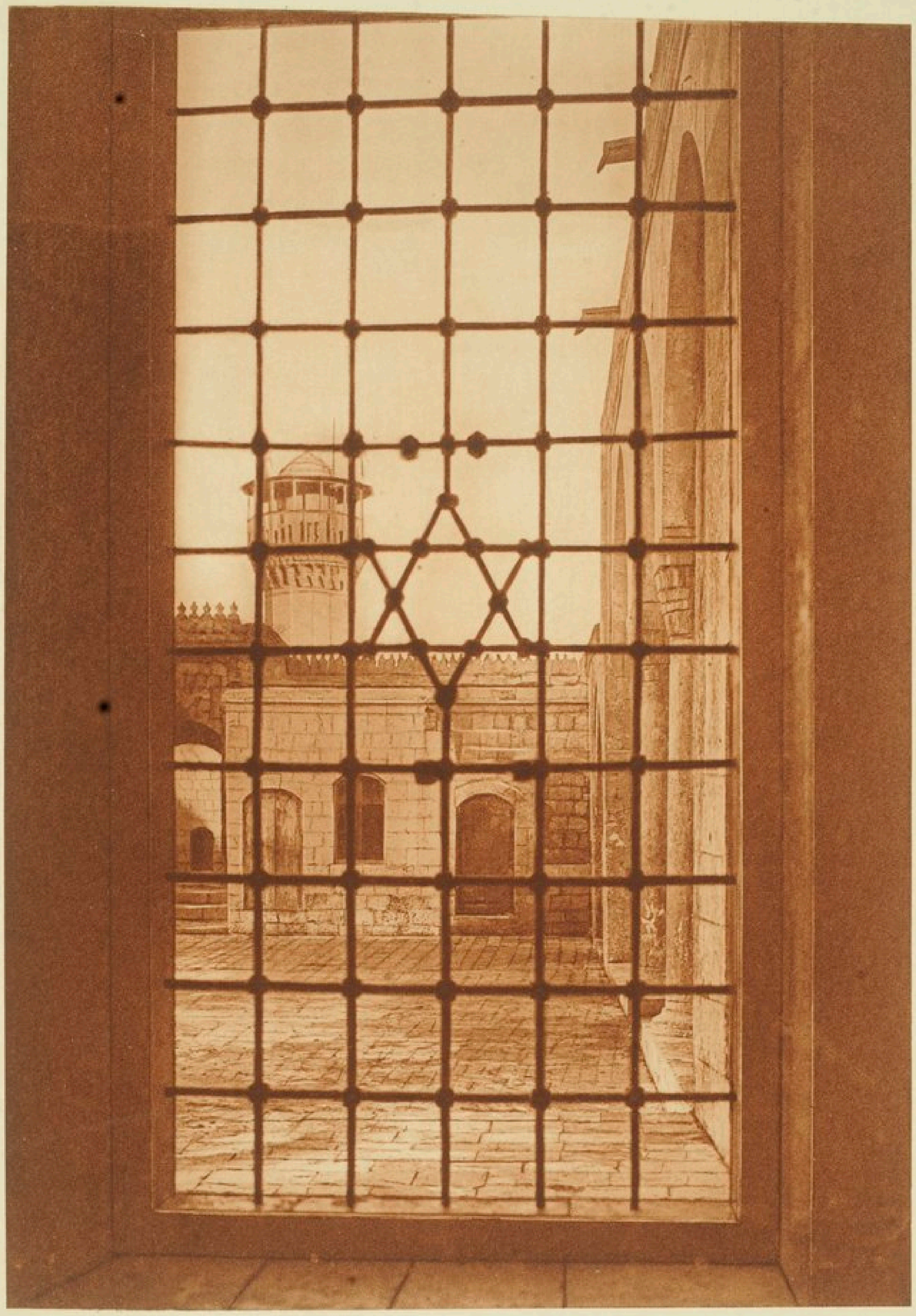
incroyable, que subsiste, autour de la bourgade musulmane, une grande partie de l'ancienne muraille byzantine qui dessine les vastes limites de la *métropolis* anéantie.

On suit la base de ces murailles, c'est une longue course. La largeur



*Alep. Colonnade de mosquée.*

du faîte atteint trois mètres, on assure qu'un quadrige y pouvait passer. Prouesse qui n'est pas une légende. Antioche était la capitale des sports, un « match » avait toujours chance de passionner la population, autant qu'une crise politique ou une fête religieuse. Le fameux film *Ben-Hur* a très bien évoqué le goût des Antiochéens pour les courses, courses de chars. Le haras « national » des souverains séleucides se trouvait à Apamée,



Alep. Cour de mosquée.

*Alep. Cordiers près du cimetière et de la mosquée du Paradis.*

dont les ruines subsistent non loin d'ici, et comptait 30.000 juments et 3.000 étalons.

> *... au travers d'une noble poussière,*
> *Suivre de l'œil un char dans la carrière.*

Racine a rendu classique l'art de courir dans un hippodrome.

Au petit musée d'Antioche, de deux sarcophages du IIe siècle, l'un renfer-

*Le Djisr el-Hadîd.*

mait les restes d'un athlète vainqueur, qui est représenté sur l'un des côtés. Bravo encore pour ce « professionnel » inconnu ! Les Jeux Olympiques, transportés sur les bords de l'Oronte, s'y célébrèrent jusqu'au VIe siècle de notre ère, dans le quartier extérieur de Daphné, quelque

*L'Oronte à Antioche.*

chose comme le Colombes d'alors. Ensuite ils disparurent pendant treize cents ans. Nous avons repris la tradition d'Antioche !

Plus que l'historique de la « culture physique », on a coutume, à propos d'Antioche, d'évoquer les souvenirs de la primitive Eglise, et je n'ai eu garde d'y manquer. en visitant ces espaces où il n'y a même pas de ruines, ou si peu. Le beau nom de « chrétien » naquit aux bords de l'Oronte. L'apôtre Pierre y fut, et surtout saint Paul, né près d'ici à Tarse. Des églises splendides, édifiées par la foi nouvelle, pas un atome ! Les miraculeuses architectures de Palerme permettent de se représenter ce qui s'accomplit certainement à Antioche, par le mélange de l'art byzantin

*Les ruines de Bâb el Haoua (la porte du Vent).*

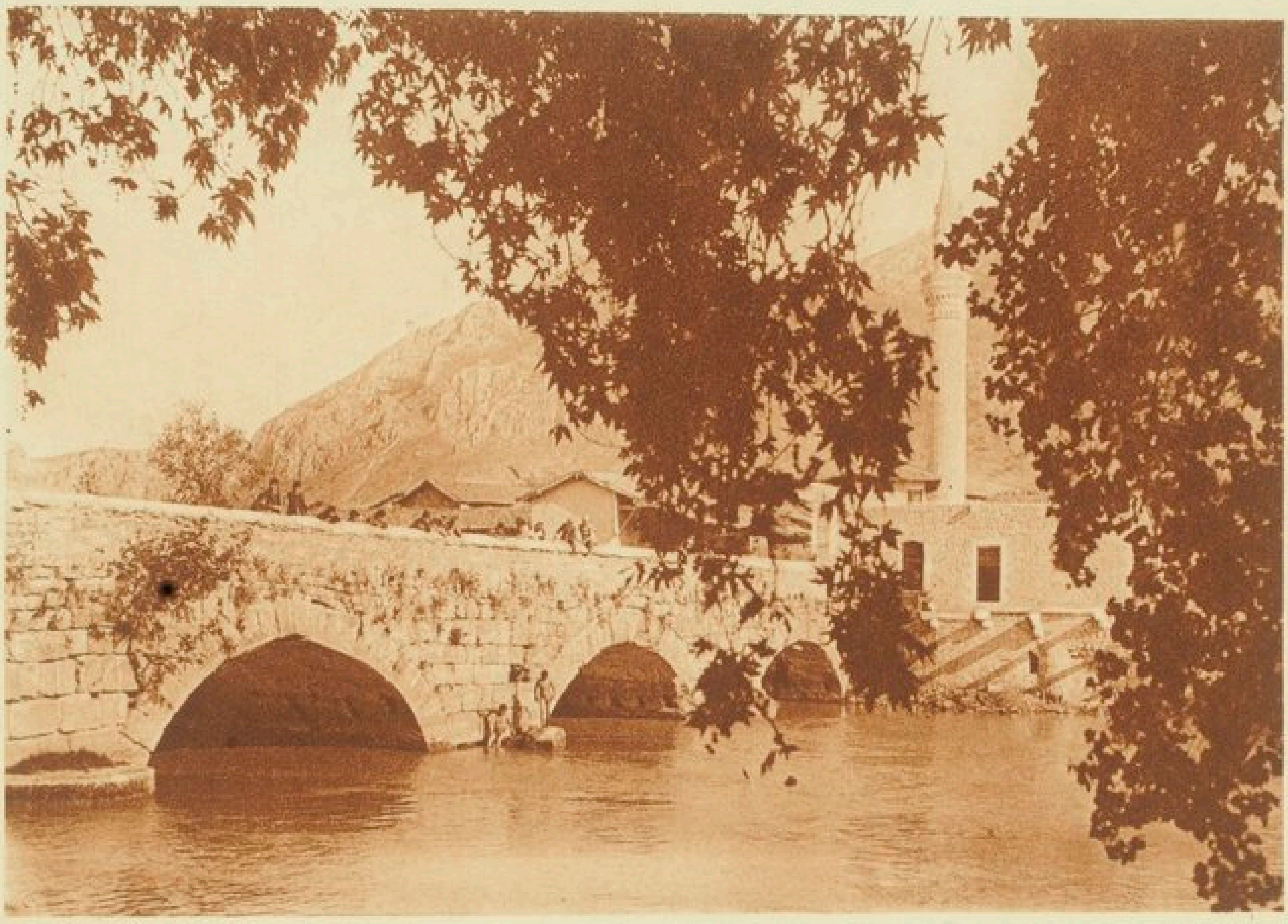
et de l'art arabe : c'est Bohémond de Tarente, un Guiscard, comme les souverains de Sicile, qui devint le premier prince d'Antioche.

Au surplus, l'Eglise ne nous éloigne pas des sports. Aucun antagonisme. Saint Paul fréquentait les terrains de jeux, suivait les « épreuves » et, quand il envoyait ses Epîtres aux Corinthiens, autres « sportifs » des Jeux Isthmiques, ne leur parlait-il pas leur langage technique ? « Les coureurs du stade — ne le savez-vous pas ? — courent bien tous, mais un remporte le prix. Courez de manière à remporter le prix. Or, quiconque prend part à la lutte s'abstient de tout : eux, pour une couronne périssable, nous, pour une impérissable ». Il écrit à Timothée: « Dans

*Sarcophage.*

le combat, on n'est pas couronné si l'on ne combat pas selon les règles ». La disqualification !

La promenade de Daphné, « Harbié », en arabe, est charmante. Elle rappelle, aux environs de Rome, la délicieuse Tibur, Tivoli avec ses jeux d'eau et ses cascades. La route, d'abord un peu rocailleuse, arrive, parmi



*Antioche. Pont romain sur l'Oronte.*

les ruisseaux, à un vallon de lauriers-roses. Fuyant Apollon, cet autre Soleil, révéré ici dans un temple à la statue colossale, la nymphe Daphné fut métamorphosée en arbre rose et parfumé. Les platanes, les oliviers, les peupliers composent un vrai Bois Sacré. Moins charmant est, de toute évidence, le décor de Colombes ! Mais l'esprit qui règne dans les stades modernes, reproduit l'esprit de la civilisation antique, que l'on aurait pu croire mort à jamais.

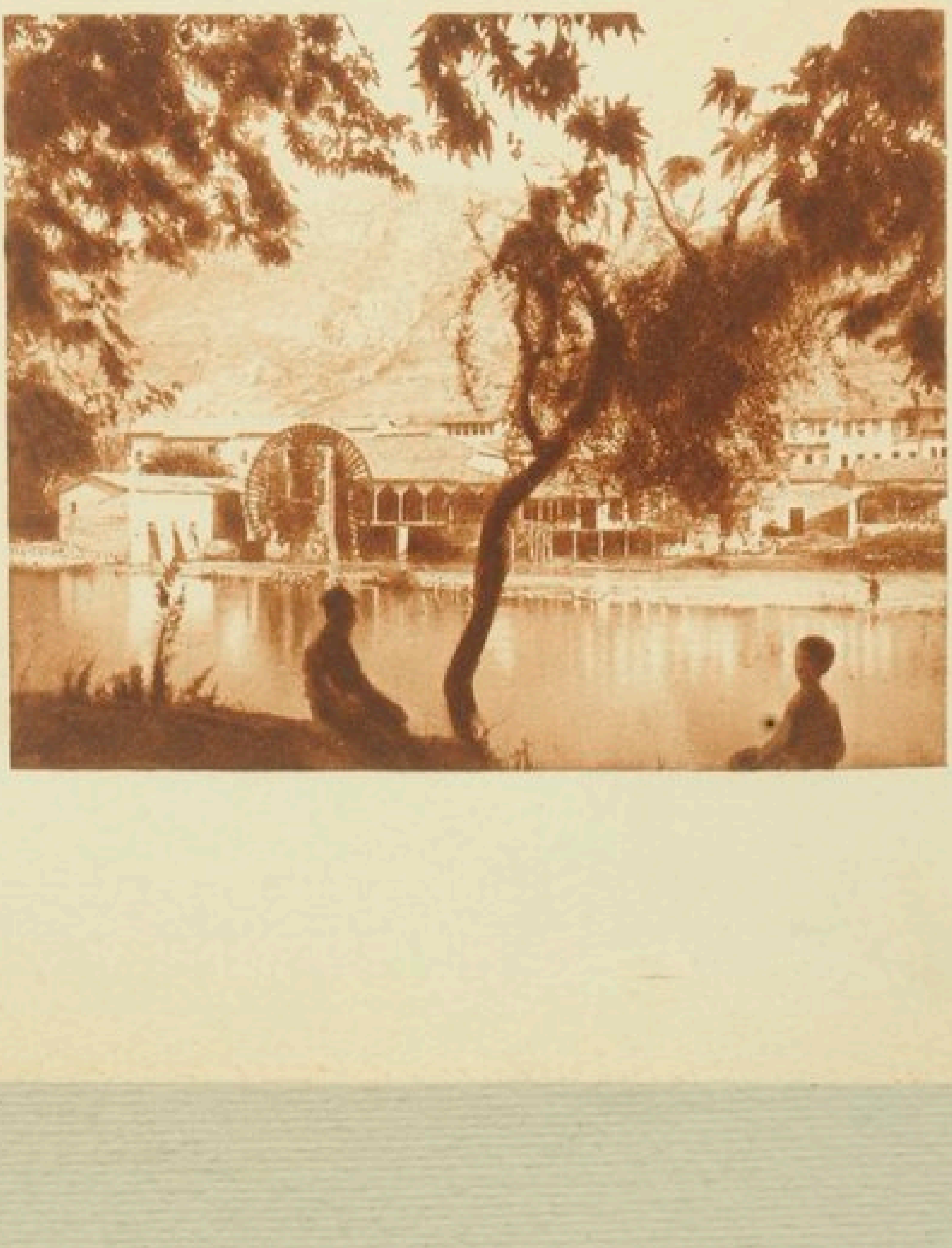
De grands empereurs affectionnèrent ces lieux, Hadrien, qui s'en allait sur le mont Casius, l'actuel Djebel el-Akra, dominant l'embouchure de l'Oronte, pour voir s'étendre au loin les deux moitiés de son empire :

*Une place d'Antâkiyé.*

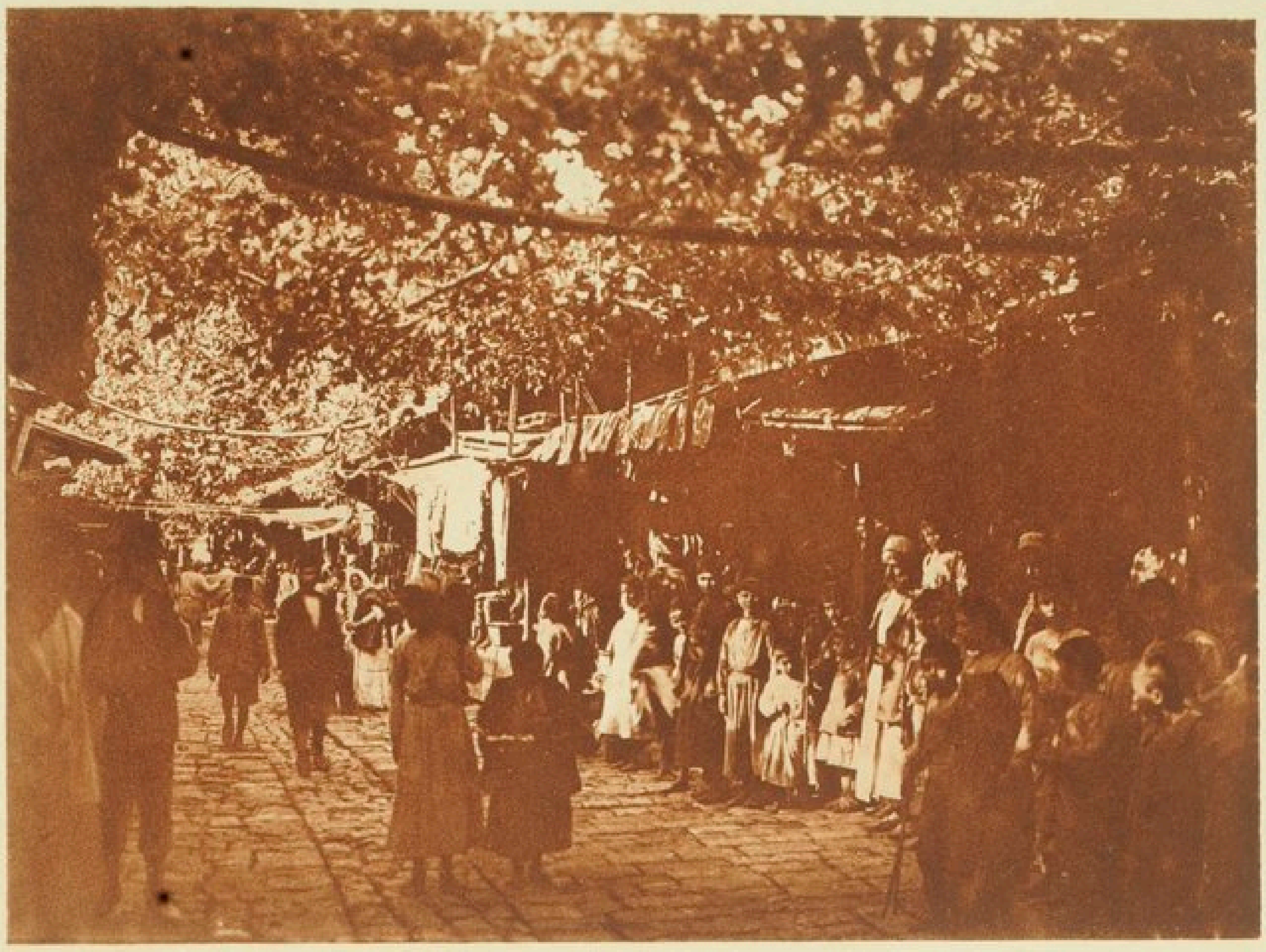
l'Orient, l'Occident. Plus tard, Julien qui, dans l'île d'Antioche allongée au milieu du fleuve, pouvait trouver un rappel de sa chère Lutèce et de la « cité ». Tous leurs efforts ne purent empêcher la mort des dieux.

Pouvaient-ils se douter que, ce qui survivrait, c'était le Sport !

Revenu dans Antioche, je fais tout de même un effort pour



*Antâkiyé Une noria.*

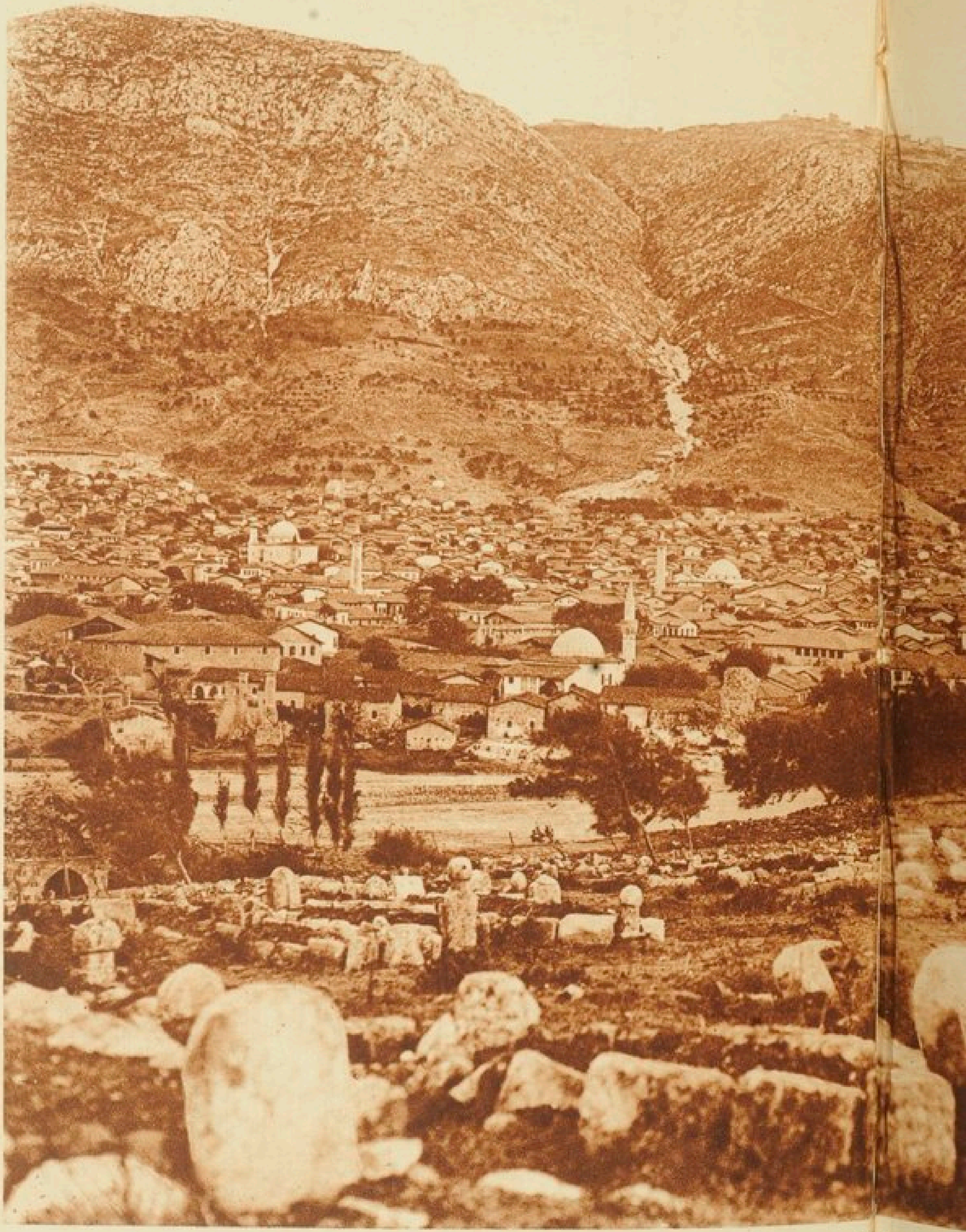


*Une rue d'Antâkiyé.*

« visiter » quelques « curiosités ». Il y a l'endroit, où le mur d'enceinte franchit une gorge du mont Silpius, auquel la ville s'adossait. L'eau du torrent passait par une brèche fermée d'une grille. Un peu plus bas, car Antioche, à la différence des villes américaines, avait été tracée en terrasse, à la façon de Naples ou d'Alger, on trouve les restes du théâtre. J'y entendais

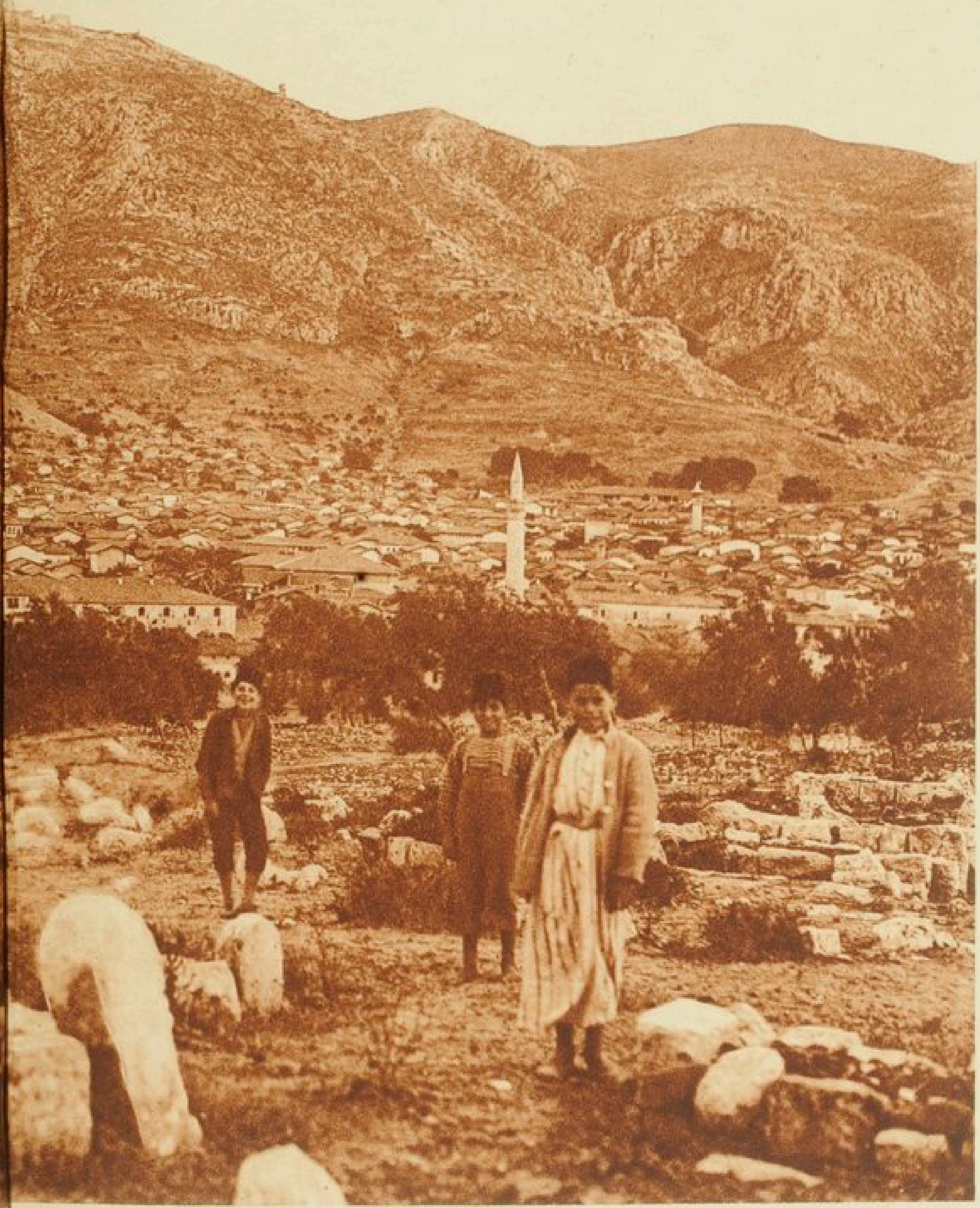
*Antâkiyé vue par le peintre Mourani.*

des visiteurs s'extasier sur la vue. — « Quelle toile de fond ! » Mais les théâtres antiques, avant de tomber en ruines, enfermés dans de hautes murailles très décorées, n'avaient aucune « vue » sur l'extérieur, sauf peut-être aux tout derniers gradins, les « populaires », ainsi dans les *plazas* des courses de taureaux d'Espagne.



*A…iyé.*

Il y a encore, à Antioche, — et cela ne pouvait manquer dans la capitale de la « principauté », — le château en ruines datant de la domination des Croisés. Je ne veux retenir qu'une image de l'époque très brillante, où civilisations d'Orient et d'Occident fusionnaient, et même les individus, donnant naissance à ces métis appelés les « poulains ». Une image féminine, qui se détache sur un fond de tournois, de processions,



Ayé.

de fêtes et de cortèges perpétuels, non pas une figure de légende, comme les Mélissende et les Grisélidis, et une bien plus grande dame que toutes les illustres beautés accourues alors d'Europe à la cour du prince : la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois, Sibylle de Flandre, la duchesse de Bouillon.

Car c'était la reine de France, et par surcroît possédant comme biens personnels la moitié du royaume, Aliénor d'Aquitaine, appelée aussi Eléonor de Guyenne. Elle accompagnait son époux le roi Louis VII, parti pour la Syrie malgré les conseils de son ministre Suger. Celui-ci n'avait pas tort de se méfier de très lointains voyages et des sortilèges de l'Asie. La reine ne parut pas rester insensible aux avances du plus beau chevalier de l'époque, Raymond de Poitiers.

131

*Ruines de l'ancien acqueduc de Daphné.*

Grande colère du roi, mésintelligences, au retour divorce. Ainsi furent apportées par Eléonore au roi d'Angleterre, son second mari, la Guyenne et ses autres provinces. Ce fut l'origine de la guerre de Cent Ans. Déjà une « question d'Orient » allait bouleverser l'Europe !

A défaut d'autre attrait, Antioche offre au voyageur une halte pour méditer rapidement sur la philosophie de l'histoire et sur la vanité des choses. On peut conclure que la sagesse, c'est de vivre à l'écart du monde : ainsi

*Pastorale à Daphné.*

Les cascades de Daphné.

*Kal'aat Simân. L'église.*

on ne dérange personne et on n'est dérangé par personne. Cette règle de vie, un homme l'appliqua, en Syrie, à un point qui n'a jamais été dépassé. Un peu au nord, entre Antioche et Alep, l'ancien couvent de Kal'aat Simân offre un ensemble de ruines magnifiques, mais on ne voit plus la colonne, sur laquelle Simân-Simôn le Stylite vécut plus de sept années. Il déménagea d'ailleurs d'une première pour se trouver plus tranquille sur une seconde, plus haute, qui atteignait douze mètres. Mais tout le monde n'a pas la force d'âme nécessaire pour occuper un pareil piédestal.

*Kal'aat Simân. Détail du portique.*

*Kal'aat Simân. Façade de l'église.*

A l'aurore du VIe siècle, autour de cette colonne devenue l'objet de la vénération des foules, on édifia un portique octogonal donnant accès à une basilique et à de vastes bâtiments destinés à recevoir les pèlerins. De cet ensemble subsistent des ruines admirables, d'un style rappelant par tant de points notre art roman (ainsi que d'autres églises ruinées autour d'Antioche et en Haourâne) que les archéologues n'hésitent pas à placer en Orient le berceau de l'art chrétien du moyen âge. Le plan de l'église conventuelle, ingénieuse combinaison de la

*Kal'aat Simân. Abside.*

135

forme de la basilique avec celle de la croix grecque, répond si bien à la description que Procope fait de l'église des Apôtres édifiée par Constantin sur son propre tombeau, qu'il faut sans doute la tenir pour une copie de cet édifice.

D'Antioche, il faudrait remonter vers le nord, gagner Alexandrette et sa rade merveilleuse par une route superbe franchissant le col de Beilan, où passèrent Alexandre et son armée après la bataille d'Issus. De quels panoramas ne jouirait-on pas ? La vue sur le golfe d'Alexandrette avec le Taurus à l'arrière plan est admirable; mais les villes mortes, évocatrices d'histoire m'attirent plus encore, il est temps d'aller visiter Palmyre et Baalbek.

*Troupeau de buffles dans les marais près d'Antioche.*

*Palmyre. Le grand portique.*

V

## Dans les ruines de Palmyre et de Baalbek

Combien de fois, dès le collège, avant de visiter les ruines de Palmyre, n'avais-je pas rêvé sur la description que Chateaubriand en fit et qui est célèbre :

« Les ruines, considérées sous le rapport du paysage, sont plus pittoresques dans un tableau que le monument frais et entier...

« A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil*; le palmier remplace par sa colonne la colonne tombée, et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la demeure du silence. On y voit encore une

Pa[lm]yre.

espèce d'arbre dont le feuillage échevelé et les fruits en cristaux forment, avec les débris pendants, de beaux accords de tristesse. Quelquefois une caravane arrêtée dans ces déserts y multiplie les effets pittoresques; le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines; et les chameaux semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre des fragments de maçonnerie, ils ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus ».

L'auteur du *Génie du Christianisme*, je l'ai dit, ne posa jamais ses pieds de grand voyageur dans « les déserts » de Palmyre, aussi on n'est pas surpris de ne point voir les palmiers, ni les chameaux, ni l'arbre étrange dont les fruits font penser à la « cristallisation » de Stendhal. Les Bédouins ont été expulsés depuis peu, mais en douceur. Il y a bien une source renommée à Palmyre, mais elle est sulfureuse. C'est dommage pour « les beaux accords de tristesse ». Mais cela peut devenir excellent pour Palmyre

et en faire, sans nuire à sa beauté, une station thermale. Si le site et la lumière sont des plus impressionnants, le climat y est parfaitement sain et agréable; dans ce sol aride, autrefois une eau abondante développait la végétation, quelques travaux suffiraient à la ressuciter, d'ailleurs à quelques kilomètres au sud des ruines existe déjà une oasis.

C'est de Homs que je suis arrivé à Palmyre. On s'y rend communément par Damas, la route étant meilleure; mais le trajet de Homs est plus court, trois heures dans le désert au lieu de cinq. Où est le temps (quinze ans à peine !), où il fallait deux « étapes » pour gagner les ruines de l'antique Tadmor, aujourd'hui Toudmour ? Ce sont — toujours ! — les Grecs, qui la baptisèrent « Palmyra », un joli nom d'ailleurs, signifiant, je crois : « la Palme ». Les palmiers abondent à Palmyre, lui donnent une apparence à part dans les paysages syriens, la rapprochant un peu de ceux d'Afrique. Et, à la différence du grand désert, que nous verrons

*Palmyre. Les tours sépulcrales.*

au delà de Damas, les environs de Toudmour sont tout de sables.

Palmyre et ses palmiers surgissent au débouché d'un passage entre deux hauteurs, et rien n'est beau comme ces colonnades et ces murailles percées qui se découpent sur les fonds du ciel et de la terre, et entre lesquelles l'œil distingue l'horizon. Mais « la demeure du silence » précède la cité en ruines : ce sont ces hautes tours, un peu fantomatiques, qui se dressent comme des vigies et qui sont des tombeaux.

L'une des colonnades de Palmyre semble une caravane arrêtée, sur une ligne ou deux rangs. Une autre, faite de groupes fragmentés, vient à sa rencontre. Elles se croisent en un point où il y a comme un bel arc de triomphe, ce que les spécialistes appellent un

*Palmyre. Un tombeau.*

tétrapyle. On peut imaginer la somptuosité de ces portiques, en notant, à mi-hauteur des fûts de colonnes, des tablettes et des socles qui soutenaient des bustes, des statues en quantité invraisemblable. Quelle collection d'effigies ! La statuomanie et la manie du buste sévissaient déjà au IIIe siècle de notre ère, dans cette surprenante Palmyre, qui fut tracée et construite, pense-t-on, très vite, « à l'américaine », par et pour

*Palmyre. La grande colonnade.*

des « nouveaux riches », qui voulurent ce qu'il y avait de mieux et de plus cher, s'imaginant rivaliser avec les villes les plus célèbres, créant une capitale et voulant créer un empire.

Le « clou » de ces constructions magnifiques, c'était le temple du Soleil. Il s'élève encore, ruiné en partie, long de soixante mètres, sur une immense terrasse. Les colonnes de son péristyle, hautes de quinze mètres, ont pour la plupart disparu. Le portail, qui donnait accès au sanctuaire, suffit à évoquer, par ses dimensions et par sa décoration, la splendeur de l'édifice entier. Ce temple occupe le centre d'une très vaste enceinte, dont les murailles, côté intérieur, faisaient des portiques exactement pareils aux colonnades qui bordaient les grandes avenues. Ici encore les tablettes-consoles, les socles pour y exposer une infinité de statues. C'en est effarant. On ne peut

*Palmyre. Vue d'ensemble du grand portique.*

s'empêcher de songer qu'il y a, dans tout ceci, un peu de mégalomanie !

A cette époque, où les Francs d'avant Clovis, gens bien obscurs encore, traversaient la Gaule en la ravageant, franchissaient les Pyrénées, dévastaient l'Espagne et allaient se perdre jusqu'en Afrique, qui aurait douté que l'avenir du monde ne fût en train de s'établir en Syrie ? Quelques années plus tôt, deux Syriens, cet Héliogabale que nous avons rencontré à Emèse, ce Philippe l'Arabe, dont nous verrons la ville natale au sud de Damas, n'avaient-ils pas revêtu la pourpre impériale ? Palmyre qui, depuis longtemps avait été un « point d'eau » renommé, halte obligatoire des caravanes entre l'Asie, l'Europe, l'Afrique, ne pouvait-elle aspirer à

*Palmyre. Le grand portique.*

Palmyre. Perspective du grand portique.

143

*Palmyre. Temple du Soleil. Colonnade de l'enceinte.*

devenir la « plaque tournante », centre du commerce mondial, ce qui amène tôt ou tard à devenir centre de la politique universelle ? D'où la très simple histoire, en somme, de cette Zénobie, souveraine de Palmyre, femme d'un général, Odéïnath, victorieux et populaire, protégeant Rome avec sa cavalerie des incursions des Parthes. Veuve, elle se crut maîtresse du destin et voulut devenir Augusta, conquérir, après la Syrie, l'Egypte. Où avait échoué Cléopâtre (toujours et toujours, ces grandes Orientales !), elle échoua. Le terrible Aurélien l'emmena dans son triomphe, où elle figura enchaînée, mais de chaînes d'or, beau travail sans doute des orfèvres syriens, et

*Colonnes antiques.*

elle finit son existence dans une villa de Tibur, comme la reine malgache Ranavalo (toutes proportions gardées) dans une villa d'Alger.

On ne trouvera donc pas à Palmyre le tombeau de cette nouvelle reine de Saba, mais on assure que la vraie, cette Balkis qui, éblouie elle-même, charma à son tour le grand roi juif Suléïmân (Salomon), repose ici sous une grande dune de sable, de ce sable palmyrénain qui passe pour rendre les dépouilles incorruptibles.

C'est ce qui explique sans doute l'abondance des tombeaux et la conservation parfaite de ce que contenaient ces édifices, dont beaucoup renferment de véritables salons d'apparat gardant encore leurs peintures, étoiles d'or sur fond bleu, — comme on le voit ce décor devenu banal n'est pas nouveau. Si les très curieux masques de plâtre de Palmyre furent découverts dans une demeure particulière, les « tours du silence », comme les appelle le Père Dhorne, de l'Ecole biblique de Jérusalem,

*Palmyre. Colonnade du temple du Soleil.*

ont livré quantité d'effigies de personnages aux types nettement sémitiques, Syriens, Araméens, Bédouins, que leurs costumes, bijoux, diadèmes à la grecque ou à la romaine, n'empêchent pas de rester des

*Palmyre. Le tple du*

Orientaux. On songe aux Mérovingiens se drapant à la façon impériale.

On croit avoir retrouvé la lourde pierre sépulcrale, avec inscription, épitaphe de Septimius Odéïnath, l'ancêtre de ces Médicis de Palmyre, qui, moins heureux que leurs futurs pareils d'Italie, ne ceignirent ni tiare ni couronne. Que sait-on de lui ? Rien, j'imagine. Et, pas plus que lui, ne m'intéresse son descendant vaincu, ce mari de Zénobie qui périt assassiné, — par elle peut-être.

Un autre homme, ici, dont personne ne parle, mérite une mention brève, un souvenir. La grande Catherine du Désert avait appelé à sa cour le Voltaire de l'époque : Dionysius Cas-

*Temple du Soleil.*

Le[...]ple du Soleil.

sius Longinus, un Syrien, disciple des grands maîtres alexandrins et le plus célèbre grammairien, rhétoricien et même philosophe de l'époque. Je ne me livre pas à un jeu littéraire en associant les noms de l'auteur du *Traité du Sublime* et de l'auteur du *Dictionnaire philosophique*. Il est indubitable que Voltaire (comme Fénelon avant lui) a puisé maintes leçons dans l'œuvre de Longin, dont Boileau fit la première traduction française. Longin n'a rien de didactique. Par sa vivacité, le brio de son style varié et entraînant, par son éclectisme, — il cite Moïse à côté d'Homère et de Cicéron ! —, par sa « compréhension » universelle, ce grand écrivain, ce grand voyageur ap-

*Temple du Soleil.*

*Le Petit Temple.*

paraît bien comme le fondateur de la critique et demeure aussi moderne que les plus modernes.

Mais il se mêlait aussi de politique : il avait dicté à sa souveraine, protectrice et amie, une admirable lettre de défi à l'empereur Aurélien et, moins heureux que Voltaire dans sa lettre contre les puissants, arrêté, alors qu'il fuyait et tentait de franchir l'Euphrate, ce patriote exalté fut conduit au supplice. Saluons le génie et le courage de cet « intellectuel », qui mit du sublime non seulement dans ses livres, mais encore dans sa vie, qui doivent rester inséparables des ruines de Palmyre. Voilà un buste qui ne serait pas déplacé sur les colonnades !

Dans cette région de Palmyre, les fouilles se sont avancées jusqu'aux bords de l'Euphrate, l'énorme fleuve-serpent aux anneaux jaunes interminablement déroulés. L'avion a permis déjà de parcourir ces

*Le Petit Temple.*

régions planes. Il permet en outre la prospection archéologique. La presse a signalé les beaux travaux du Père Poidebard, avec le concours de l'aviation et du service géographique de l'armée du Levant. Non seulement on obtient de curieuses vues de sites, mais on arrive à découvrir des vestiges archéologiques sur les photographies prises d'avion, alors que l'exploration du sol ne donnait rien. Tout un système de lieux fortifiés a pu ainsi être repéré.

D'Alep, on atteint assez facilement Deir-ez-Zor sur l'Euphrate,

*Palmyre. L'acropole.*

puisqu'une excellente route existe pour la moitié du trajet et que le reste s'effectue par une piste si praticable que les autocars l'empruntent plusieurs fois par semaine. Il faut voir l'Euphrate, ses falaises, le pittoresque de la foule et ses costumes à Deir-ez-Zor au milieu de la verdure des rives. Depuis que nos compagnies méharistes et que les sections d'autos mitrailleuses légères du désert font la police de la région, on peut circuler en toute sécurité en ce pays où la vie bédouine est intense : innombrables troupeaux de moutons et de chameaux aux pâturages, tribus en déplacement, incessante succession de campements aux noires tentes basses. Enfin, il y a les villes ruinées. Si Rakka à l'enceinte de briques séchées à peine reconnaissable n'a conservé qu'une porte monu-

*Palmyre. Le temple du Soleil vu d'avion.*

mentale et une haute tour cylindrique, ancien minaret, Resafe est au contraire une merveille inconnue, à l'écart des voies fréquentées, à trente kilomètres au sud de la route Alep-Rakka. Au milieu de vastes pâturages pour chameaux, légèrement vallonnés que les autos franchissent néanmoins aisément, on aperçoit la vaste enceinte de Resafe. Elle forme un quadrilatère fortifié de cinq cents mètres sur deux cent cinquante environ, presque sans aucune brèche, des tours aux angles, des bastions à l'extérieur renforcent les murailles; des galeries voûtées, intactes s'ouvrent à l'intérieur de l'enceinte par une suite d'arcades. Quatre immenses citernes, aux voûtes de cathédrale, permettaient

*Bédouin des environs de Deir-ez-Zor.*

aux habitants de ne pas redouter la soif. Au centre de ce quadrilatère s'élèvent les ruines imposantes de plusieurs églises byzantines. Comme Kal'aat-Simân, elles doivent dater du VIe siècle, on y retrouve les mêmes caractéristiques : absides en hémicycle, voûtées, percées de fenêtres en plein cintre, colonnes monolithes aux chapiteaux décorés de feuillages,

*Bédouins de la région de Deir-ez-Zor.*

portes monumentales, ornées d'arcades aux voussures délicatement sculptées. Sans nul doute Resafe était une agglomération fortifiée, une puissante citadelle, rempart contre l'envahissement des nomades. Les siècles passent, la défense des frontières reste chose immuable. Rome avait toujours les yeux fixés sur ses frontières.

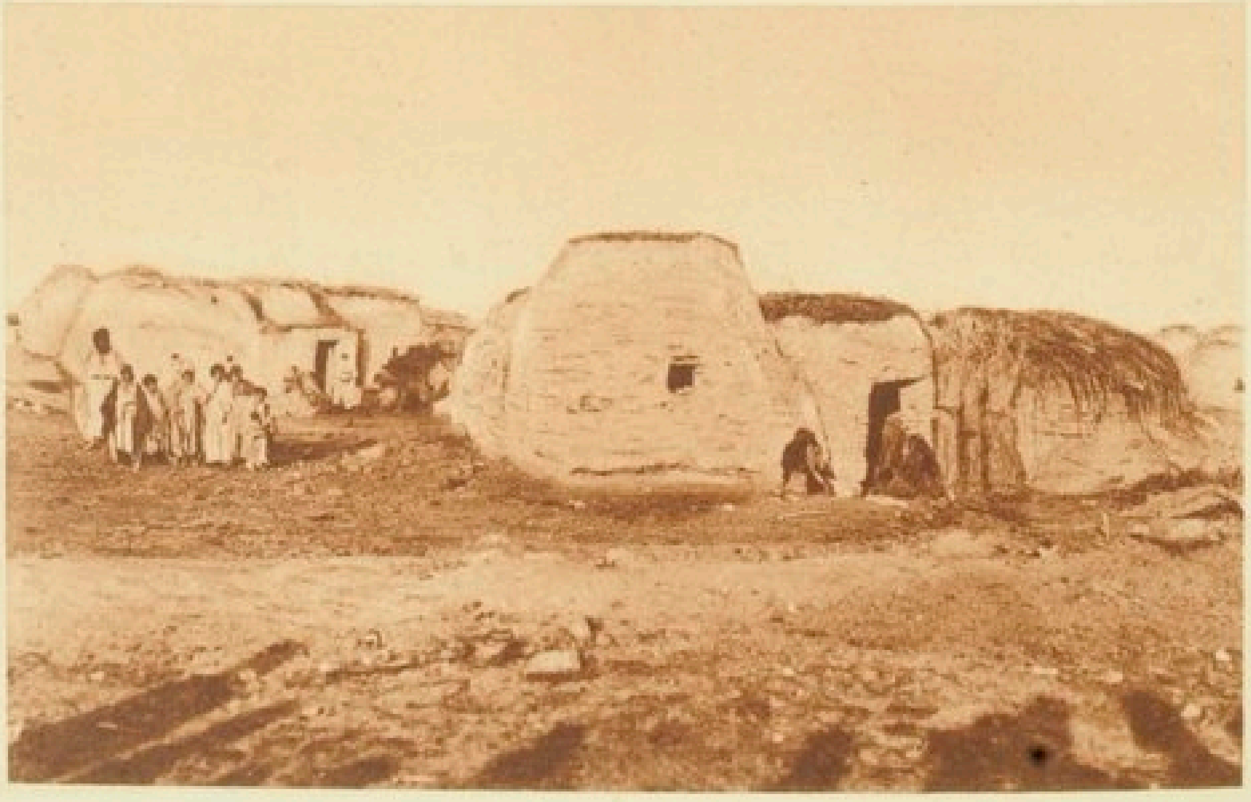
Si les empereurs veillaient au salut de l'Empire, militairement leurs préoccupations spirituelles et morales étaient incessantes. A Baalbek — que Palmyre s'efforça d'imiter — nous allons voir quel formidable effort fut tenté, en s'aidant des ressources d'un art parvenu à son apogée, pour assurer, en la revêtant de splendeur, la pensée religieuse de l'Asie, base indispensable de la Toute-Puissance.

Venu de Homs à Palmyre, j'aurais pu prendre une autre route pour le

*Deir-ez-Zor. Le pont sur l'Euphrate.*

retour et gagner Damas par Karyatéïn. Cette localité serait le théâtre de guérisons vraiment originales et très vantées parmi les Bédouins : on y cure les « possédés », c'est-à-dire les maladies nerveuses, en enchaînant le malade toute une nuit, au matin il se trouve guéri. C'est déjà très étonnant, mais, ce qui l'est plus, et donne une haute idée de la médecine arabe, c'est que, si le malade fait des difficultés pour payer sa note, les convulsions le reprennent aussitôt. En Orient, tout est « vrai ».

J'ai préféré, au sortir des ruines de Palmyre, voir immédiatement les ruines de Baalbek, qui les complètent et les dépassent. J'ai donc repris le train à Homs. Il pénètre dans la magnifique plaine de la B'kaa (Bikâ ou Békaa, il n'y a pas de voyelles en arabe, on met celle que l'on veut) gigantesque couloir entre les deux chaînes parallèles du Liban, à droite, et de



*Village près de Deir-ez-Zor.*

*Deir-ez-Zor. Le petit bras de l'Euphrate.*

l'Anti-Liban, à gauche, en réalité un plateau à l'altitude d'un millier de mètres, — la Cœlésyrie, la « Syrie creuse » des anciens. Baalbek se trouve au centre, juste à la base des hauteurs qui descendent de l'Anti-Liban.

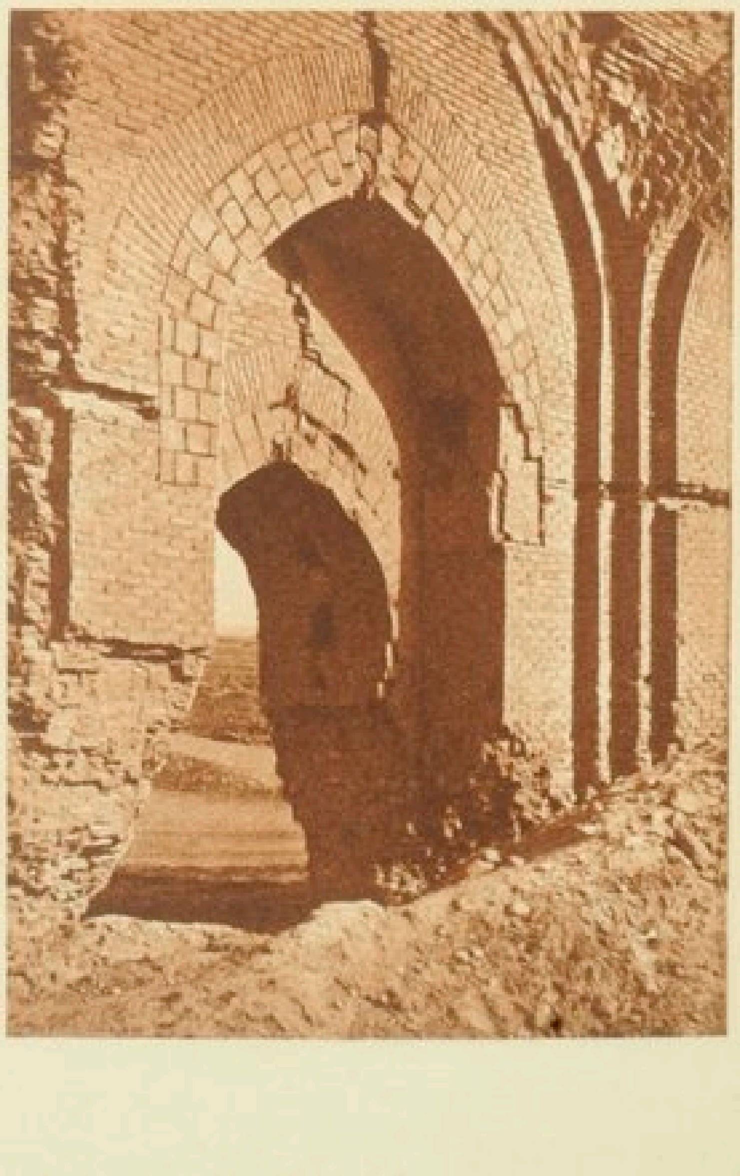
Quand on arrive et que les yeux élevés vers les cimes neigeuses s'abaissent et aperçoivent cet amas énorme de constructions couleur d'or, émergeant d'un piédestal de verdure, dominant la plaine et la petite ville, la première impression est de stupeur, en reconnaissant que l'énormité du cadre n'écrase pas ces constructions des

*Bac sur l'Euphrate.*

*Rakka. Le vieux minaret.*

hommes, que leur génie s'égale à la nature. Et, à mesure que l'on approche, le paysage, avec ses étendues, ses profondeurs, ses lumières ne devient plus qu'un accessoire, un repoussoir, un fond. Quelle réussite architecturale !

D'où vient que les ruines de Baalbek attendent encore leur peintre et leur chantre ? Lamartine, ici, a gémi sur la mort de sa fille. Barrès n'est pas parvenu « à humaniser ces espaces trop dénués d'âme ». Le pèlerin d'Angkor, costumé en Bédouin, inscrivit (déplorable exemple !) son nom sur une pierre. Loti avait vu, ou devait voir, les plus fameux édifices de l'Extrême-Orient, que je ne connais que par les expositions coloniales. Je les admire certes, mais — à cause de ma culture classique ! — je m'y rattache mal, c'est là que je n'arrive pas à « humaniser » les dimensions et les



*Rakka. Porte de Baghdad. Détail.*

RESAFE. COLONNES DE LA GRANDE BASILIQUE.

espaces. Devant l'acropole de Baalbek, d'Héliopolis, de la « Ville du Soleil », j'ai éprouvé des impressions égales, sinon supérieures à mes impressions de l'Acropole d'Athènes et du Colisée.

Les temples, ou plutôt le temple de Baalbek, car le « petit temple » fait figure d'annexe, était classé par les anciens au rang des « merveilles du monde ». Je me fie à leur goût autant qu'à celui des professeurs, des critiques, qui font la moue : « Art colossal, mais art de décadence... Basse

*Resafe. Intérieur de la grande basilique.*

époque... » A les en croire, l'antiquité a réalisé la perfection au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Hors du « dorique » et du Parthénon, point de salut. Le « corinthien » choque l'austérité de ces messieurs. N'a-t-on pas proclamé aussi la « décadence » de l'Empire romain, dès Tibère, Néron, ces « monstres » ? Et cet empire dura ensuite cinq cents années. On revient des racontars des Tacite et des Suétone, brillants pamphlétaires. L'époque des Antonins (celle même où a été édifié Baalbek) fut une des périodes les plus resplendissantes de l'histoire, celle où un philosophe célèbre disait qu'il aurait voulu vivre. Il faut, à Baalbek, sourire de ceux qui raisonnent à la façon de censeurs qui déclareraient notre architecture finie après le

*Resafe. Arcades de l'enceinte et citernes.*

« gothique » et le château de Blois, Versailles, ou l'Arc de Triomphe des objets méprisables parce que construits à une époque postérieure à la Sainte-Chapelle !

Cette acropole, qui soutient le temple et les constructions qui l'entourent, n'est pas très haute ; elle dépasse à peine la cime des arbres, mais — artificielle, reposant sur de vastes galeries-catacombes — elle constitue un travail formidable : quatre cents mètres sur trois cents environ. Imaginez la place de la Concorde surélevée à la hauteur de la loggia du ministère de la Marine. Cette plateforme géante repose sur des blocs cyclo-

*Resafe.*
*Abside d'une église.*

*Resafe. Porte de la basilique.*

péens. Certains atteignent (vraiment on hésiterait à le croire, si on ne les voyait) vingt mètres de long sur quatre d'épaisseur. Oui, d'un seul morceau ! Quels Titans apportèrent ces monolithes extravagants des carrières du voisinage ? On va y voir, non loin de la ville, un bloc non complètement dégagé, resté sur place. Avec quelles machines pouvaient-ils les transporter, les soulever, les mettre en place ? Les techniciens modernes, avec toute leur science, n'ont pas trouvé encore la clef du problème. On parle toujours des Pyramides !

D'Egypte justement furent apportées les colonnes de granit rose — pierre inconnue en Syrie — pour les portiques de la grande cour. On les amena à la douzaine, et non à un ou deux exemplaires comme nos obélisques de Londres et de Paris.

*Resafe. Décoration de la porte de la basilique.*

Dans les ruines de Baalbek.

*Baalbek. La grande cour du Temple.*

On accède aux Propylées, aux Portes du Temple, par un escalier qui monte à la hauteur d'environ trois étages : c'est un beau vestibule, de douze mètres de profondeur sur soixante de large. Il faut donner ces mesures à Baalbek, pour se bien pénétrer des dimensions réelles de ce que l'on voit. On pénètre dans la cour qui précède le temple.

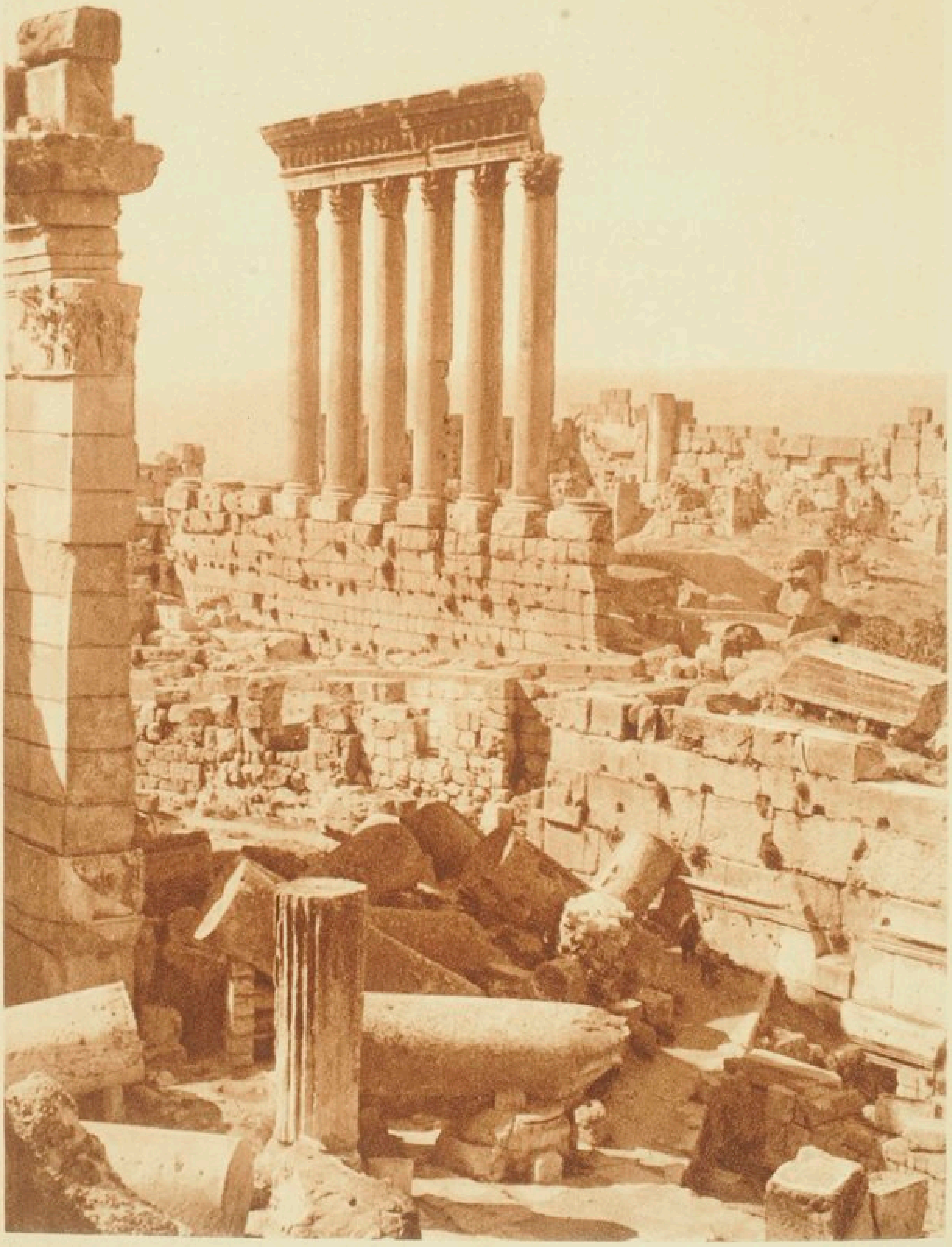
Nous avons vu que celui de Palmyre se trouve, lui aussi, au milieu d'une enceinte. Telle est la disposition caractéristique des temples phéniciens, des temples sémitiques. Ainsi était celui de Jérusalem ; la « Coupole du Rocher », faussement appelée mosquée d'Omar, garde encore cette disposition. Chose curieuse, c'est — à La Mecque — la disposition de l'enceinte sacrée, portiques entourant la cour au centre de laquelle s'élève la Kaaba, et toute les mosquées ont de ces grandes cours, inconnues aux temples grecs et romains.

A Baalbek, on a renchéri sur cette disposition ! La grande cour est précédée d'une avant-cour, hexagonale, plus petite, simplement soixante-seize mètres de diamètre. Une découverte y fut faite, qui a son importance, celle du bas-relief représentant le soit-disant « *Jupiter Héliopolitanus* », sur lequel l'ignorance a voulu baser l'attribution du grand sanctuaire de Baalbek à ce dieu. Or ce bas-relief le représente sous

l'aspect d'un jeune homme imberbe, revêtu d'une sorte de cuirasse, tenant un fouet à la main, comme tant de divinités égyptiennes, et flanqué de deux taureaux à la façon assyrienne. Quoi de commun avec le Zeus-Jupiter lance-foudre des mythologies classiques ?

La cour dépasse naturellement par ses dimensions l'avant-cour : 135 mètres de long sur 113 de large. Tout autour, le mur d'enceinte s'étendait en colonnades somptueuses, en exèdres, sortes de salles demi-circulaires, dont nous pouvons apprécier la richesse d'ornementation par les niches, les petits édicules à fronton, les moulures encore intactes de certains plafonds. Là circulait et s'entassait la foule, accourue aux réunions, aux cérémonies, aux sacrifices. L'autel pour les sacrifices s'élevait à l'extrémité de cette cour, devant le temple. Nous savons aujourd'hui que les « sacrifices » antiques étaient en réalité des agapes, des banquets où les fidèles communiaient allègrement. Deux grandes piscines s'étendent dans la cour, comme les fontaines des cours des mosquées; l'eau courante, qui abreuve encore les vergers étendus autour de l'acropole, n'y vient plus rafraîchir le visiteur, mais celui-ci admire l'espèce de margelle précieuse qui les entoure de ses panneaux de pierre finement sculptés, tels médaillons en haut-relief rappellent le style... de la Renaissance italienne et française, chose pour le moins imprévue. Hélas ! j'ai vu un de ces médaillons décapité, et la cassure fraîche mon-

*Baalbek.*
*Un exèdre.*



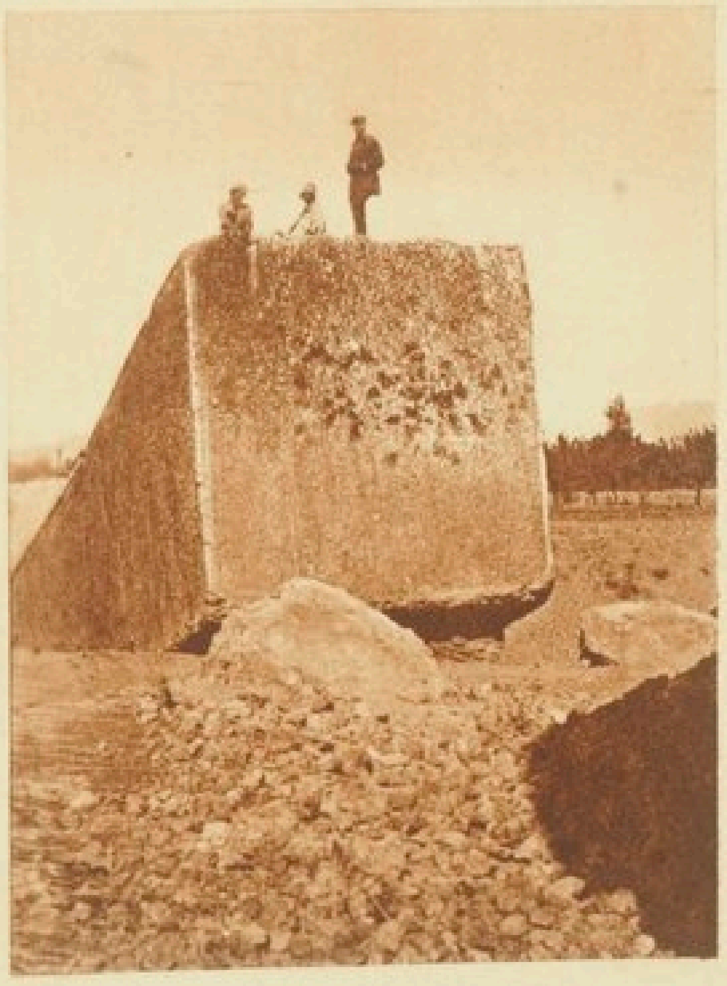
Baalbek. Les colonnes du temple du Soleil.

*Les ruines de Baalbek vues par le peintre Mourani.*

trait que le passage du vandale était tout récent. Qui donc est chargé de la surveillance des ruines de Baalbek ?

Un autre danger les menace, dit-on, l'écroulement de la merveille : les six colonnes du temple.

A la minute où je les aperçus pour la première fois, elles resplendissaient de cette couleur dorée, qui, en Orient, précède le coucher du soleil. L'astre descendait, derrière le Liban et ces fûts démesurés, les seuls qui restent debout, se profilaient sur l'horizon de neige et de lumière, sur le ciel bleu avec une puissance et une majesté souveraines.



*Bloc inutilisé destiné aux temples.*

Du haut de leurs dix-neuf mètres elles dépassent toutes leurs rivales. On n'a jamais été au delà.

C'est tout ce qui reste d'intact du « Temple du dieu et de la déesse », car tel est évidemment son véritable nom.

Le « troisième dieu d'Héliopolis » avait son temple, plus petit, pour ainsi dire appuyé au leur, comme il convient, non pour un dieu secondaire, mais pour un dieu-fils, complément de la Trinité sacrée. C'est une dérision de l'appeler « temple de Bacchus ». Tout au plus pourrait-on trouver une corrélation entre Adonis, symbole de la vigne, et le Dionysios grec des mystères d'Eleusis. Le culte de Baalbek était pareil au culte de Byblos. On peut supposer que les empereurs voulurent le renouveler dans un cadre plus grandiose que celui de la trop vieille cité sainte restée surtout égyptianisée.

*Les colonnes du Petit Temple.*

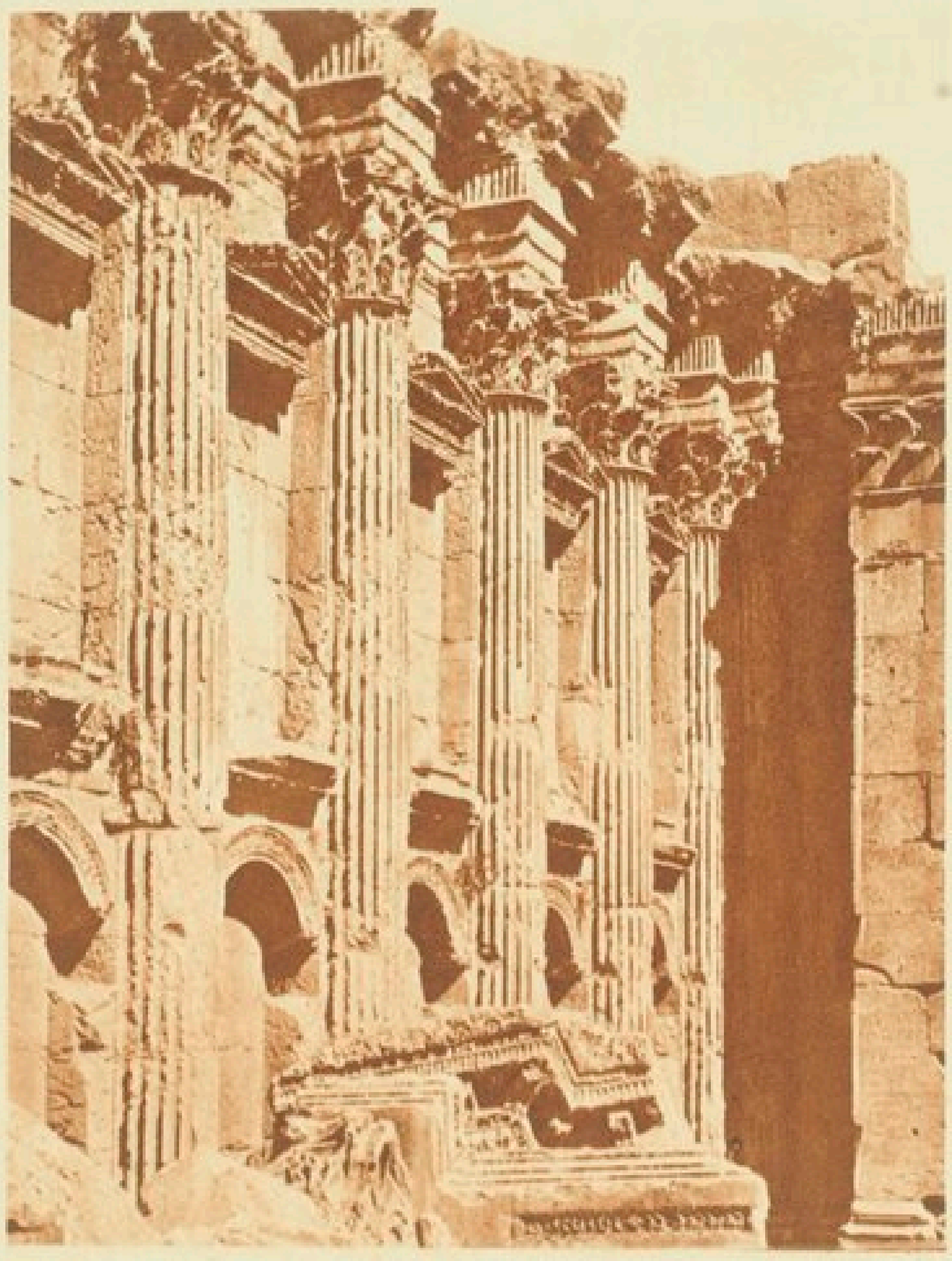
Le « petit temple » a en réalité des dimensions très grandes. Lui garde

*Baalbek. Portique du Petit Temple.*

ses murs, et l'immensité de son portail d'entrée a de quoi rendre stupéfait. Sous le péristyle, en levant les yeux, on voit les caissons des plafonds sculptés, et cette ornementation a déjà un caractère byzantin et presque arabe. Il y a, dans Baalbek, comme en puissance, tous les styles.

(Un soi-disant « temple de Vénus », petit édicule situé hors de l'acropole, ne rappelle-t-il pas la manière de Trianon !)

Au moment où, la nuit venue, il fallait quitter ces lieux sacrés, je levais par hasard les yeux vers le faîte de l'immense portail du « petit temple ». Sur le linteau formé de trois pierres, il y a un aigle tenant un caducée dans ses serres et tenant dans son bec des cordons de longues guirlandes, dont les bouts sont aux mains de génies. C'est un motif qu'on

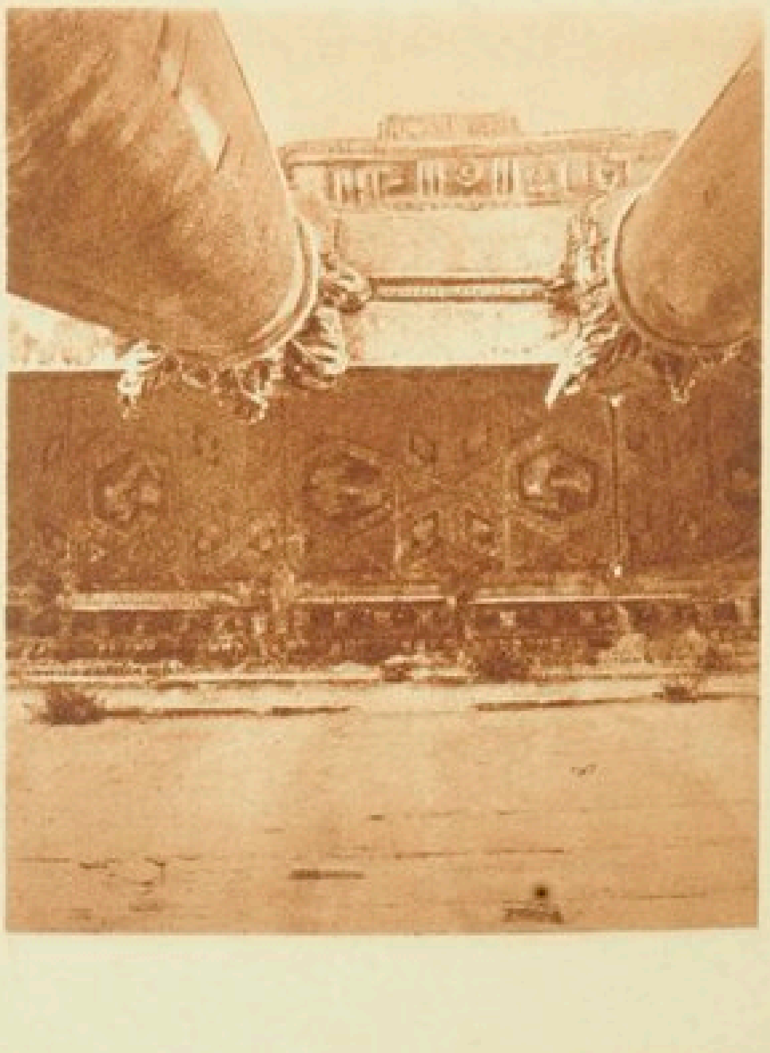


*Intérieur du Petit Temple.*

retrouve un peu dans toutes les ruines de Syrie. Or cet aigle n'est pas l'aigle de Rome, l'aigle que les Juifs arrachèrent de la porte du temple de Jérusalem quand les empereurs l'y firent apposer. C'est le symbole, cher entre tous aux Syriens de l'antiquité, le symbole de l'immortalité ou si l'on préfère, de la résurrection. Ainsi l'oiseau surnaturel, le phénix qui renaissait de ses cendres.

Le culte que l'on célébrait, à Byblos, à Baalbek, sous l'apparence de la lumière, était d'une signification incommensurable.

A travers la vaste cour, dans le crépuscule, à la lueur des torches, parmi les fumées de l'encens, au bruit des chants et des danses des prêtresses et des jeunes prêtres, sous les prières montant de la foule innombrable, regardons passer avec lenteur, au pas de ses quatre chevaux blancs, le char doré du Soleil qui porte l'invisible pierre noire, symbole de la Vie Eternelle.



*Caissons du Petit Temple.*

* * *

Après les spectacles sublimes, rien ne vaut l'idylle; après les ruines, rien ne vaut un paysage vivant. Un des plus charmants endroits de Syrie s'offre au touriste, à deux pas de Baalbek, hors de la ville : c'est Râs-el-Aïn, « la tête de la source ». L'Anti-Liban a, comme le Liban, ses stations d'été. On se trouve ici à plus de mille mètres, mais le site, au pied de la montagne, est ouvert à l'ouest sur la B'kaa et fait de collines. Au milieu d'un parc, l'hôtel offre une hospitalité confortable, le consul de je ne sais quel pays y venait villégiaturer... de Téhéran !

*Baalbek. Le Petit Temple.*

Entre les visites aux ruines, quels doux après-midi de repos, de *farniente* (rien de plus oriental que ce mot italien), au bord de la source, jolis bassins, étangs transparents, peu profonds, où coule une eau merveilleuse. Des saules, d'autres arbres de nos climats frissonnent sous le vent d'ouest, qui a passé sur les neiges et qui apaise les ardeurs de l'été syrien. Des garçons à la peau fauve se baignent dans ce cristal, sur la route passent des femmes chrétiennes, un cavalier sur un beau cheval, des familles entourant un âne ou un chameau. Le serveur du petit café

*Les bassins de Ras el-Aïn.*

voisin apporte son sourire, ses banquettes et le *mézé*. Chacun savoure longuement l'eau des yeux avant de la goûter dans son verre. Tout est délice, douceur de vivre...

« ... *calme et volupté.* »

Mais je chasse l'image un peu trop satanique du poète qui a si bien dit cela, dans cette eau si pure ne peut se refléter qu'un Théocrite, un André Chénier, un Verlaine.

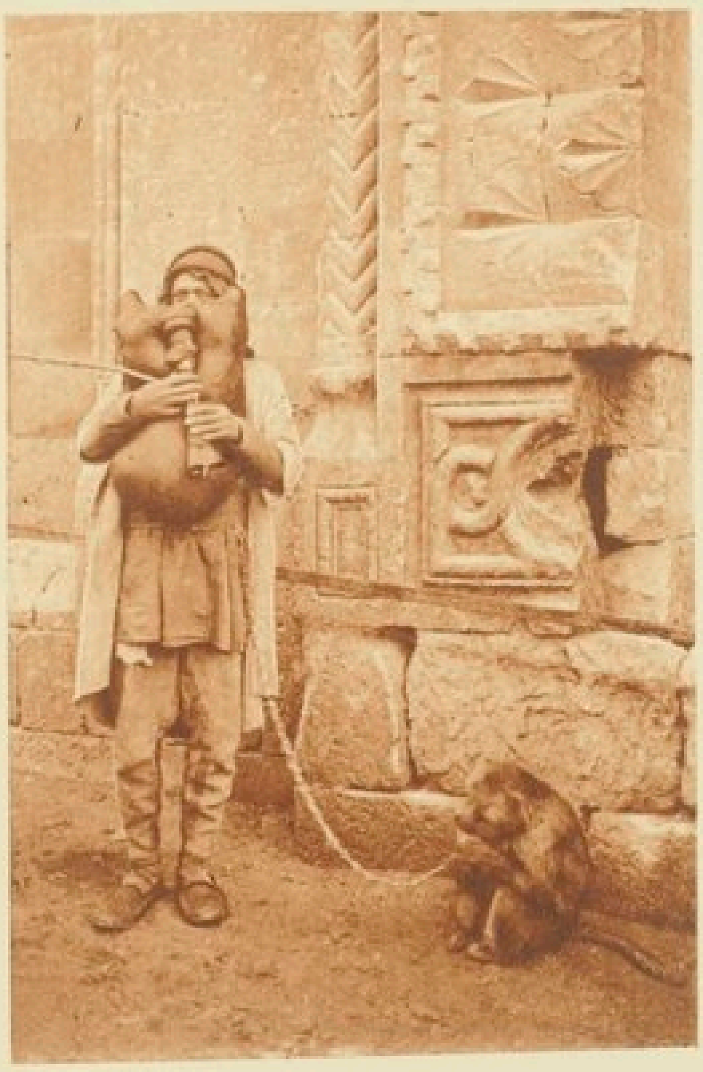
Le consul persan est venu me rejoindre, escorté de son *cavas*, qui ne porte pas d'ailleurs d'uniforme somptueux, mais un prosaïque complet. Il veut me faire remarquer que les anciens n'ont pas choisi au hasard Baalbek comme centre de leur culte. C'est exactement le lieu de partage des eaux, une espèce de Saint-Gothard syrien. A quelque distance naissent l'Oronte, qui s'en va au nord, le Litani, qui s'en va au sud, le Baradâ, qui arrose Damas, et, là-bas, en haut du Liban, juste en face, se trouvent les sources du fleuve Adonis. Il n'y a certes pas là une simple coïncidence. Dans les cultes antiques toujours l'Eau...

L'Eau et le Soleil, la Terre humide et la Lumière céleste, éternelle alliance, double principe de la fécondité et de la vie...

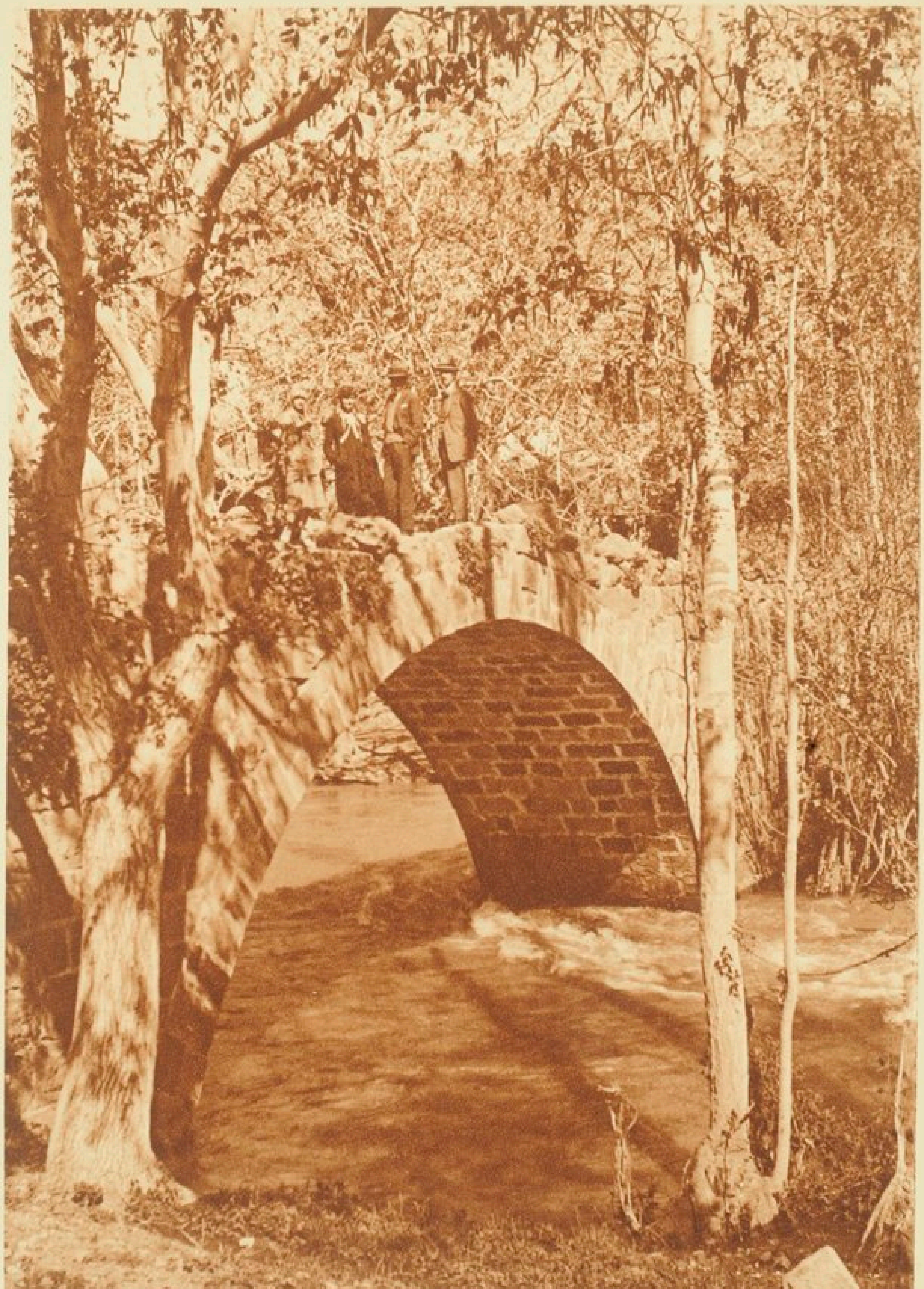
Mais je ne veux pas l'entendre. Assez d'érudition et de science ! Je voyage avant tout « pour voyager », comme je suis parti « pour partir », et non pour m'instruire.

Mieux vaut, ici, rappeler dans sa mémoire les odes délicieuses d'Anacréon : l'*Eloge de la Rose*, le *Portrait de Bathylle*, l'*Amour piqué par une Abeille* ou le *Retour des vendanges*.

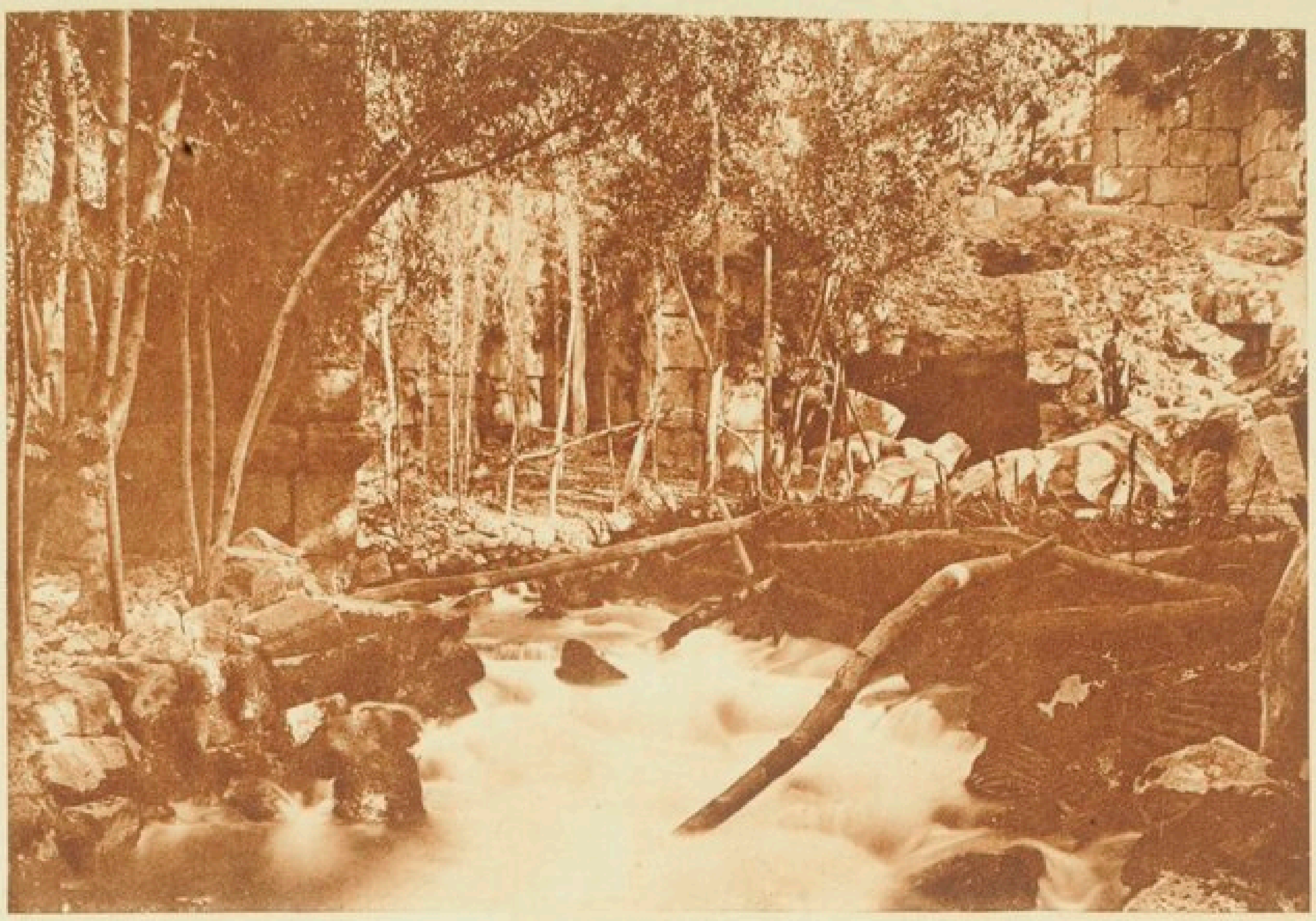
Mieux vaut écouter, en posant distraitement les yeux sur la colline de terre rouge cultivée de vignes, d'où il s'efforce d'écarter le désordre de ses chèvres, la flûte doucement plaintive du petit berger de Râs-el-Aïn...



*Joueur de cornemuse.*



Un vieux pont dans la vallée du Barada.



*La source d'Aïn-Fidjeh.*

VI

## Damas ou l'enchantement oriental

Le « chemin de Damas »... des mots qui résonnent dans toutes les mémoires, une formule sacrée et consacrée. Mais la route que suit l'automobile — et qui mène à la capitale de la Syrie — n'est pas le chemin suivi par l'apôtre. Saint Paul venait de Palestine et approcha la ville par le sud, de l'autre côté des montagnes que nous traversons.

La plupart des touristes vont directement de Beyrouth à Damas, en trois heures d'automobile : traversée du Liban, traversée de la Békaa, verte au printemps et fluide comme un lac, jaune d'or au temps des moissons, puis poussiéreuse et sombre, les terrains exceptés où se cultive

*Dans l'Anti-Liban. Environs de Zebédâni.*

la vigne. Au milieu de la Békaa, on fait souvent halte à l'auberge, en bordure de la route, où le vin local peut se déguster. On se croirait en Roussillon ou en Touraine !... Mais le vin traité par les Syriens garde une saveur douceâtre qui ne plaît pas à tout le monde. J'ai apprécié au contraire pendant mon séjour le vin du domaine des Pères Jésuites, il est excellent, pas de meilleur remède contre les fièvres, contre la *dingue*, cette espèce de petite grippe, qui viendrait de la piqûre de

*Vieux moulin dans l'Anti-Liban.*

*Bloudane dans l'Anti-Liban.*

microscopiques moustiques nés sur les figuiers de Barbarie, au reste maladie plus désagréable que dangereuse : on la soigne par la citronnade glacée. La Békaa franchie dans sa largeur, remontée et traversée de l'Anti-Liban.

Brusquement, entre les murailles de roches fauves et calcinées, dont le grand soleil fait chanter la couleur violente sur le ciel bleu, apparition d'une vallée étroite, où serpente un large ruban d'arbres verts

*Ruine antique dans l'Anti-Liban.*

173

serrés, formant masse sur les rives d'un large torrent au débit puissant. Le Nahr Baradâ, le fleuve miraculeux, jamais tari, qui descend vers Damas, par lui fertilisée, rafraîchie, perpétuellement sauvée de la chaleur, de la soif.

*Damas. Une dérivation du Baradâ.*

Ici la route rejoint cette voie ferrée lente, qui, partie de Beyrouth, s'élève à seize cents mètres, remonte au nord vers Rayak, — actuel centre d'aviation au Levant, — prend dès sa source la vallée du Baradâ et arrive au point où nous la rencontrons. Lente, mais pittoresque. Je l'ai empruntée une fois, et me rappelle ces stations exquises de Zebédâni un vrai jardin-fruitier tendant ses branches jusque dans la gare, d'Aïn-Fidjeh, où le train fait halte sous les arbres, parmi un ruissellement d'eaux

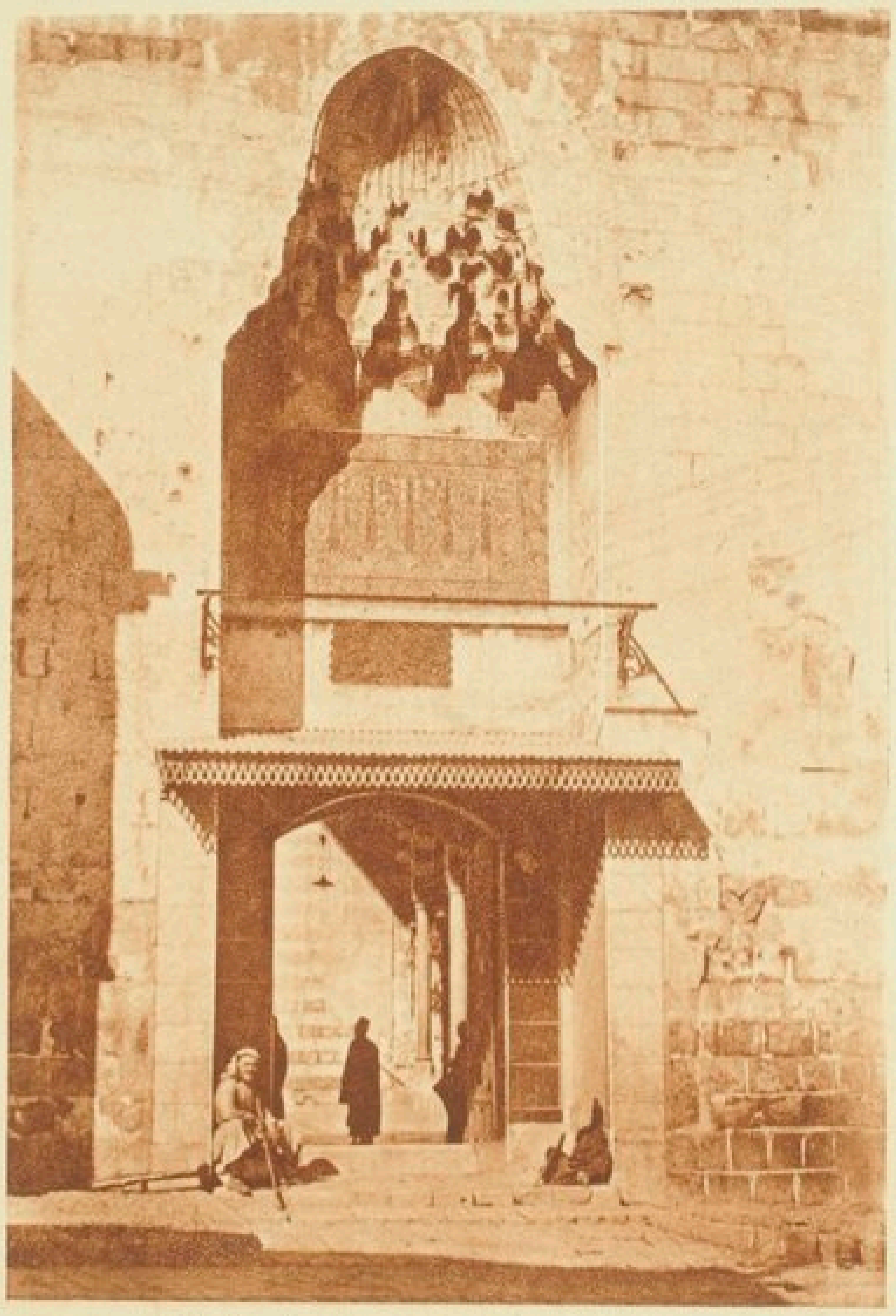
*Damas. La place Merjeh.*

vives si tentateur, que les compartiments instantanément se vident, et tout le monde court puiser l'eau dans des bouteilles et des cruches, ou se met à boire sur place, accroupi ou à plat ventre. De Zebédâni, rien n'est plus facile que d'atteindre Bloudane, à 1.400 mètres d'altitude où l'on vient d'élever un grand hôtel qui en fera le séjour préféré des estivants.

Bientôt la vallée du Baradâ devient plus large, le fleuve s'étale et se tempère, coule plus paisiblement au milieu de bosquets de peupliers,

*L'âne oriental.*

175



*Porte de la mosquée Sinâniyé.*

ce peuplier de Syrie qui n'est pas le nôtre, haut et pointu, ni l'italien, mais un arbre intermédiaire, frissonnant, gracieux, léger, avec des allures de saule et de bouleau, le tronc grisâtre et parfois presque blanc. Il pousse dans ces pays en quantité incroyable. Sauf pour les grands édifices, tout Damas utilise ces charpentes, me dit-on, dont on remplit les vides avec je ne sais quelle terre grasse mêlée de paille qui fait des murs assez résistants : procédé séculaire... que renouvelle notre ciment armé. On le reconnaît déjà dans les maisons de campagne, qui se multiplient parmi les ombrages.

Doûmmar. Des cabanes et des kiosques au bord de l'eau sont des cafés. Les Damascains, les Damascaines chérissent ce joli endroit, y viennent en *arabîyé* (voiture), le dimanche. Mais attention ! A Damas, il y a plusieurs dimanches chaque semaine : le samedi, qui est celui des Juifs,

*Marchand de boisson à Damas.*

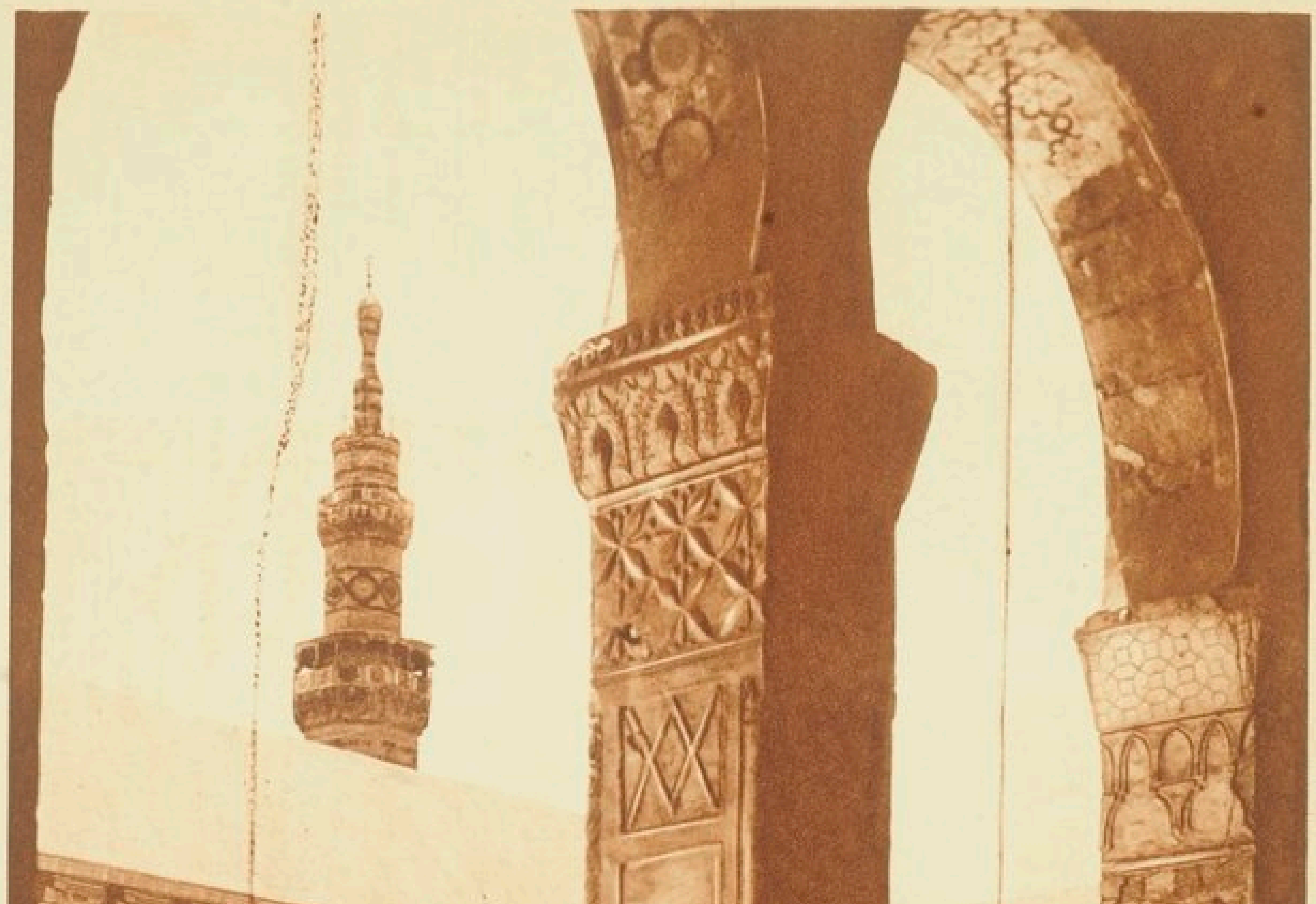
le dimanche, qui est celui des Chrétiens, le vendredi, qui est celui des Musulmans, c'est-à-dire de presque tout le monde (20 ou 30.000 Chrétiens à Damas sur 200 ou 300.000 habitants, selon les recensements !)

Les montagnes vont s'écartant de plus en plus, on sent la plaine

*La mosquée Sinâniyé vue du souk.*

s'ouvrir, et à perte de vue, tout devient vert et cultivé. Ce sont les fameux jardins qui commencent, Damas va apparaître...

Damas, que les Arabes dénomment parfois Dimeschk, mais qu'ils appellent plutôt Ech-Châm. Ech-Châm (ce nom désigne aussi toute la Syrie), cela veut-il dire, comme on l'affirme, le « pays qui est à gauche », par opposition au Yémen d'Arabie, le « pays qui est à droite » ? Je n'en suis pas très sûr, et je préfère les étymologistes qui traduisent « Ech-Châm » par « le grain de beauté ».



DAMAS. COUR DE LA GRANDE MOSQUÉE ET LE MINARET OCTOGONAL.

Damas Grain-de-Beauté... « comme le fleuve au paysage, le grain de beauté ajoute un charme au visage », aurait pu dire le poète... que voilà un nom pour une ville sultane, pour une enchanteresse restée merveilleusement jeune en dépit des siècles. Car il se pourrait bien que Damas fût la plus ancienne ville du monde. Elle existait au temps d'Abraham la *Genèse* l'atteste, et sans doute depuis longtemps. Que

*Commentateurs du Coran.*

pèse l'antiquité de « la Ville Eternelle » auprès de ces millénaires ?

Ville qui fut chérie des poètes. « Damas est la tête du pays d'Aram ! », s'écriait Isaïe. Ville qui devait avoir des princes, des khâlifes musiciens et poètes ! Et le Prophète, dont ils étaient les successeurs, on sait qu'il s'arrêta devant la vue de la ville, et refusa d'y entrer, disant que Dieu ne permettait pas à un homme d'entrer deux fois au Paradis.

Je n'imiterai pas la réserve de Mahomet. Voici Damas !

Mais qu'il est difficile ! — est-il possible même ? — de parler des personnes ou des choses, que l'on a trop aimées...

* * *

Ce matin, lendemain de mon arrivée, je sors très tôt, « à la fraîche »,

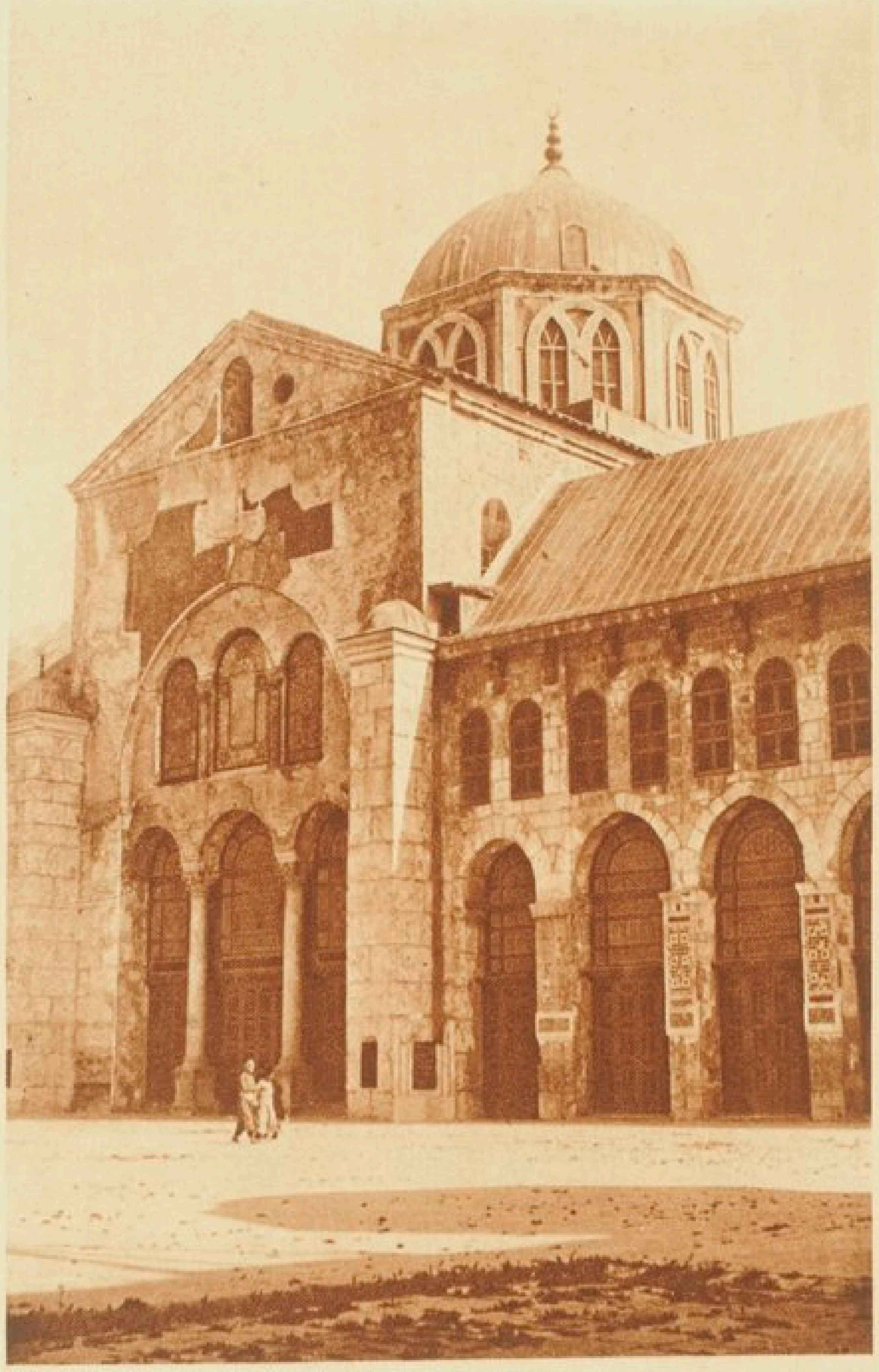
*Damas. Cour de la Grande Mosquée.*

de mon hôtel, où j'ai une petite chambre, dont la fenêtre est fermée d'une grille à la manière orientale, à travers les pousses fraîches d'une liane grimpante je vois le jardin, quelques massifs et plates-bandes fleuris autour d'un bassin de pierre dont les bords sont hauts comme la margelle d'un puits. L'eau du Baradâ éternellement y bouillonne. Le mur du jardin, qu'une espèce de lierre recouvre, laisse émerger le dôme un peu bas d'une vieille mosquée, récemment recrépi et tout blanc parmi les maisons du voisinage couleur d'ocre, au milieu des feuillages, sous le ciel bleu. Cette

*Dans la Grande Mosquée.*
*Arcades de l'entrée.*

première impression de Damas reste inoubliable. La cour intérieure de l'hôtel, grand *patio*, entouré de galeries qui desservent les chambres, sert de salle à manger.

Devant l'hôtel stationnent les automobiles du service quotidien pour Baghdad et Téhéran...



*Damas. Coupole de la Grande Mosquée.*

Mais aujourd'hui je vais moins loin. Un large pont, effleurant presque les eaux vertes du fleuve, large à peine comme un canal, — dont mille et mille dérivations lui prennent son eau — mène à une avenue au fond de laquelle se dresse l'élégante gare du Hedjaz : là on peut prendre son billet pour Médine, La Mecque... quand on est musulman, pour Le Caire, si on est simple « infidèle ». Le long du quai, divers monuments : sérail, police, gouvernement, un peu plus loin Hôtel des Postes. La grande place, le Merjeh, est le centre de cette partie moderne de Damas, et une vraie *agora*, un vrai *forum*, aux jours de fêtes, de cortèges, de manifestations : car Damas est, me dit-on, une ville très

Le minaret de la Fiancée.

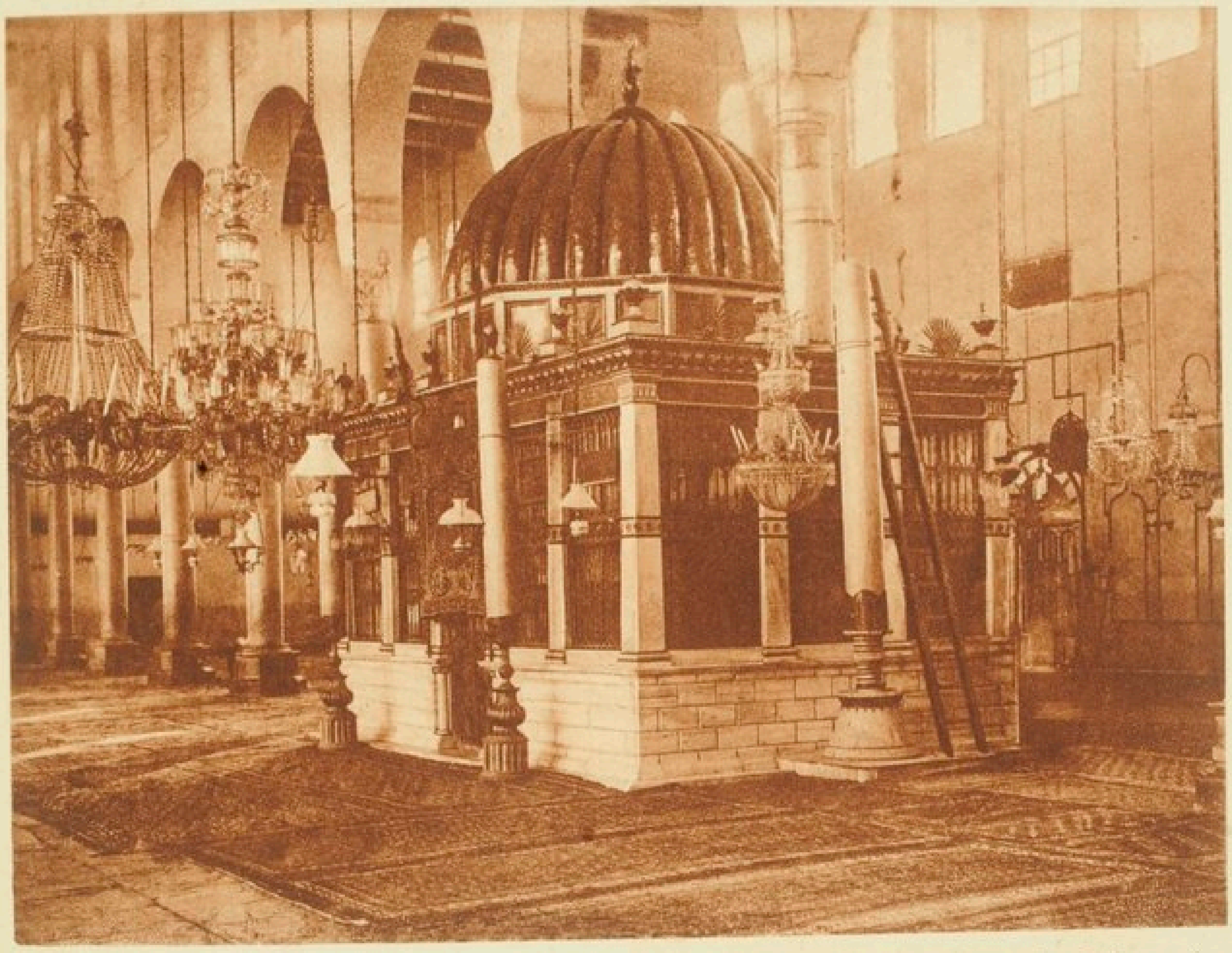
« spontanée » dans ses mouvements. Elle a connu, à toutes les époques, étant belle et riche, les vicissitudes les plus variées. L'incendie, les séismes, les révolutions et la guerre, plaies inséparables de la vie des cités humaines, ont toujours fait rage particulièrement en Orient. Par bonheur les ruines se relèvent vite. Et la soumission aux desseins de Dieu n'est-elle pas le dernier mot de la sagesse ?

Au centre de la place, juchée sur une colonne tronquée, une drôle de réduction d'un poste télégraphique — c'est une œuvre turque — veut symboliser la liaison télégraphique et ferrée établie entre Ech-Châm et l'Arabie. Je me hâte vers les bazars, ou les soûks, qu'on les appelle comme on voudra. C'est la première idée de tout visiteur débarqué à Damas, et une excellente idée. Toute la vie orientale se déroule en effet dans la rue, sauf à de certaines heures et pour certaines occupations déterminées, comme la prière.

Cinq fois par jour, des trois

Un coin des arcades.

cents et quelques mosquées, chapelles de la ville, monte vers Dieu la prière. Les voix aériennes qui s'entrecroisent au-dessus de ma tête, c'est l'appel des *muezzins*. Le bourdonnement de la foule, au mélange de vêtements d'un pittoresque indescriptible, tarbouchs, turbans, calottes brodées de toutes nuances, voiles, manteaux, tuniques, pantalons arabes, costumes à l'européenne, costumes de soie, uniformes, la rumeur des



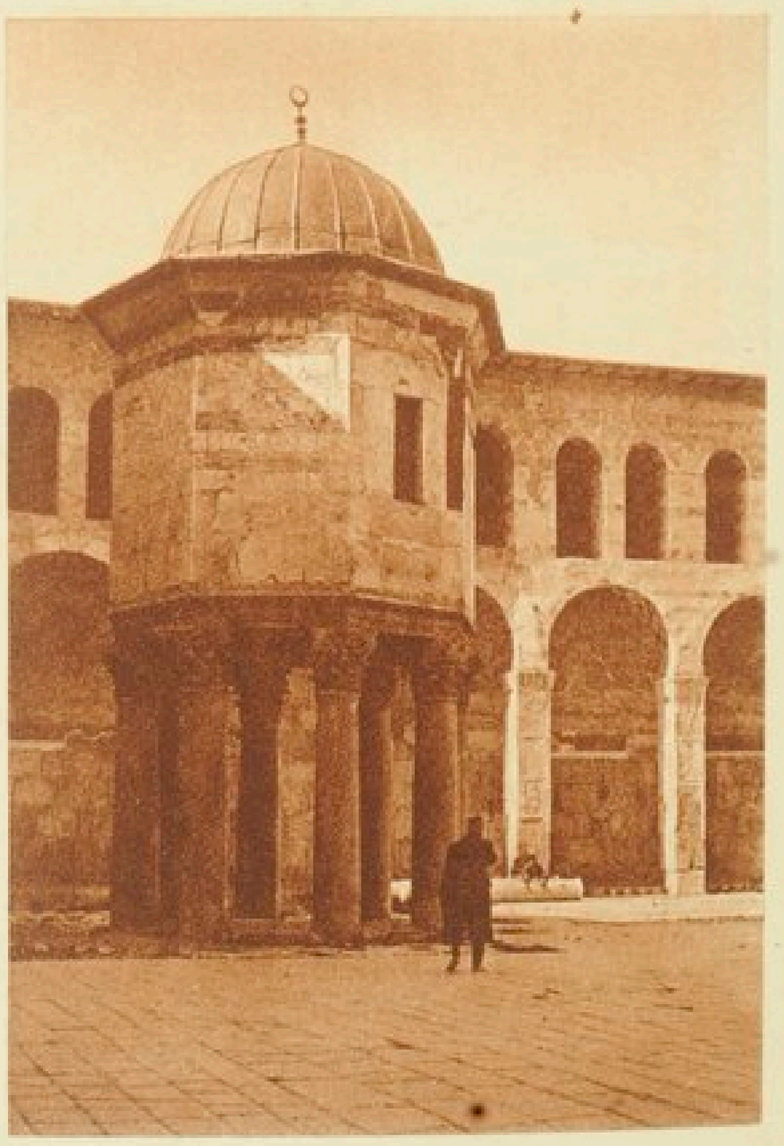
*Le tombeau de saint Jean-Baptiste à l'intérieur de la Grande Mosquée.*

crieurs de journaux, des changeurs, des vendeurs d'eau, ne ressemble en rien à l'abominable vacarme des grandes cités d'Occident et n'empêche pas d'entendre les belles voix sonores qui montent dans le ciel.

Les soûks sont en somme des rues couvertes, ainsi à l'abri, non pas de la pluie (il pleut rarement, et en hiver, quelquefois même un peu de neige avec du soleil mêlé...), mais de la chaleur. Dans cette demi-ombre se succèdent les innombrables boutiques, la plupart sans devantures

*Fontaine aux ablutions de la Grande Mosquée.*

vitrées, comme aux temps anciens dans nos pays. Il n'y a pas de voleurs. Il n'y aurait peut-être que ces messieurs chameaux et ces dames chamelles, animaux pas sobres du tout (sauf par nécessité !) et très friands de bonnes choses; seulement de grands pieux ferrés, ne laissant qu'un étroit passage, où ne glisseraient pas leurs grandes carcasses, amusement des rues de Damas, gardent l'entrée de ces lieux défendus. Chaque corporation a ses rues et s'y groupe : drapiers, selliers, confiseurs, « grecs » (vendeurs de tout), bijoutiers, ébénistes, gens du cuivre, gens de la soie. Le « damas », les lames « damasquinées » ne sont plus article courant, mais que de jolis meubles de bois incrustés de nacre ! Que de cuivres ciselés : les cafetières à long bec, qui évoquent le moyen âge ! Quels cuirs brodés ! Quelles étoffes miraculeuses, dont le coloris dépasse l'imaginable ! Quelles douceurs, surtout les abri-



*Kiosque des livres sacrés à la Grande Mosquée.*

cots confits, une « spécialité locale », dans leurs boîtes rondes brunes décorées de dessins et d'inscriptions d'argent et d'or !

*La place du Jet-d'Eau à la sortie de la Grande Mosquée.*

On trouvera, pages 301 et suivantes du Baedeker, la liste complète des cris des marchands des soûks de Damas, où tant d'écrivains ont puisé, sans le dire, leur documentation arabe : « Cresson tendre, quand une vieille femme en mange le soir, elle se réveille jeune le matin », etc., etc.

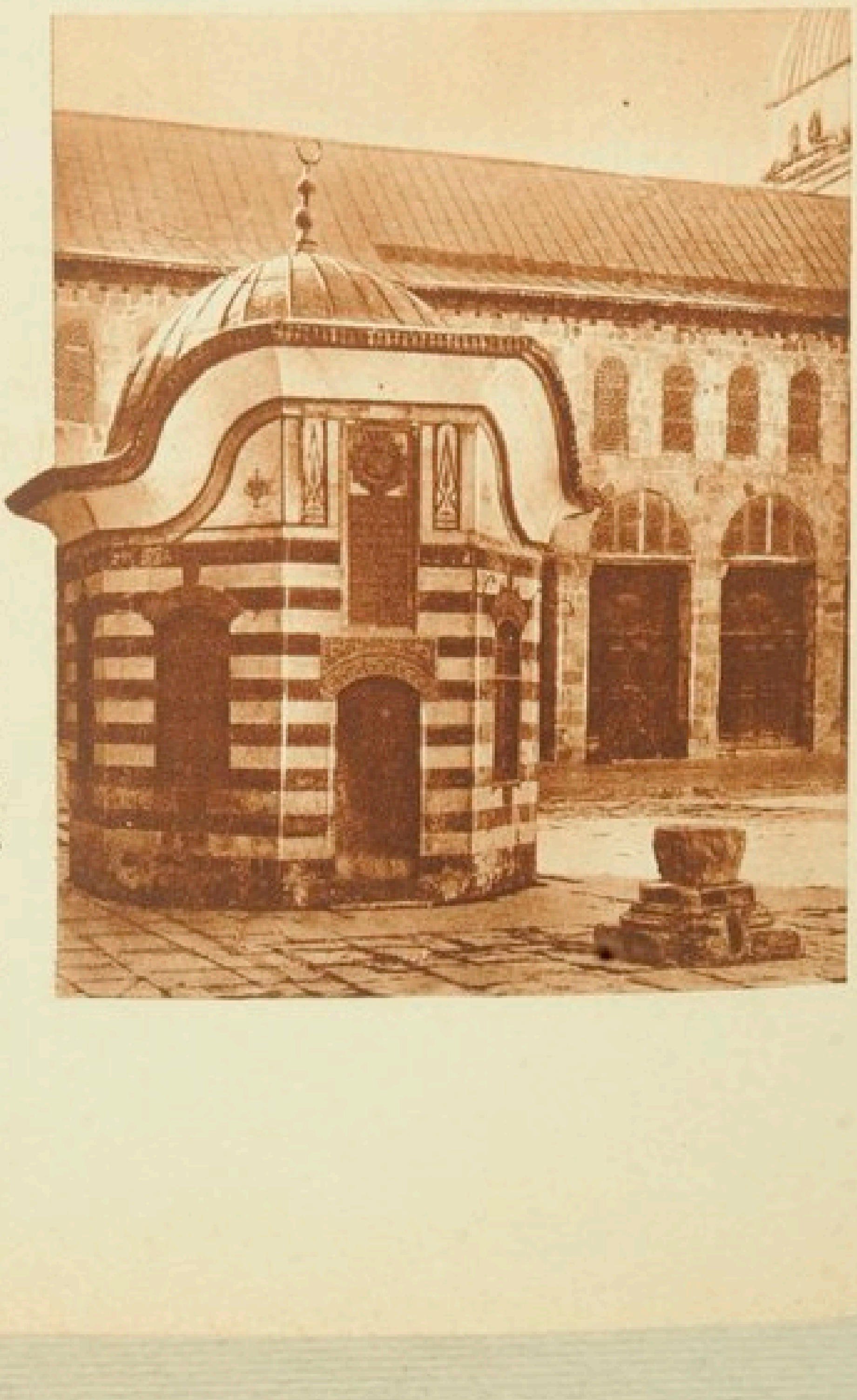
185

*Damas. Cour d'une vieille mosquée.*

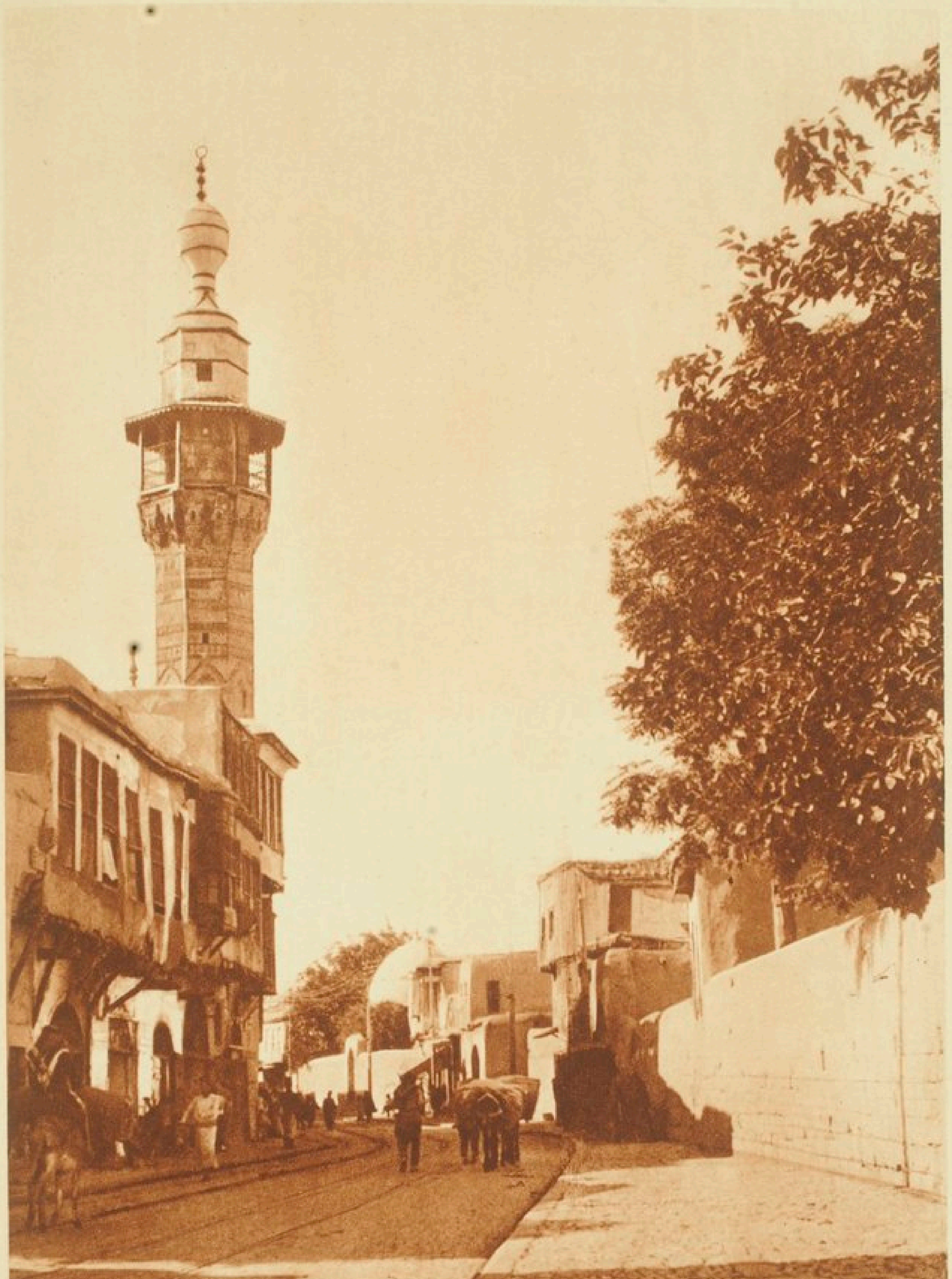
Mais j'ai noté moi-même ce mot d'une petite marchande de fleurs aux yeux de gazelle, offrant ses bouquets, où toutes les fleurs serrées les unes contre les autres ont l'air d'être en verre et en porcelaine (mode de l'époque « romantique »!), et ses bracelets et colliers de pétales de jasmin : « Monsieur, puisque tu es joli, (l'enfant aux pieds nus a la même phrase pour tous les clients), alors pourquoi est-ce que tu ne m'achètes pas mes fleurs ? »

Subtile logique orientale !

Le plus extraordinaire, dans ce grouillement du bazar, où ne craignent pas de s'aventurer des voitures, des bicyclettes, des automobiles, c'est que la circulation s'y fait sans



*A la Grande Mosquée.*



Dans le faubourg de Meïdan.

*A l'entrée du faubourg de Meïdan.*

bousculade et comme par miracle. Jamais le piéton n'est écrasé !

Le beau soûk el-Hamîdîyé renferme les pâtisseries élégantes, où l'on vient manger des glaces. Sont-elles, ainsi que les boissons parfumées, rafraîchies toujours avec la neige de l'Anti-Liban ?... Il conduit chez les libraires. Et la cité des livres précède immédiatement le lieu de « la Lecture » (Le Koran).

Ce n'est pas sans émotion, je l'avoue, que j'ai franchi la porte — sans marcher sur le seuil, surtout ! — de la grande mosquée, la mosquée des Ommâyades, qui furent les successeurs

*Chanteur de Damas vu par le peintre J.-Ch. Duval.*

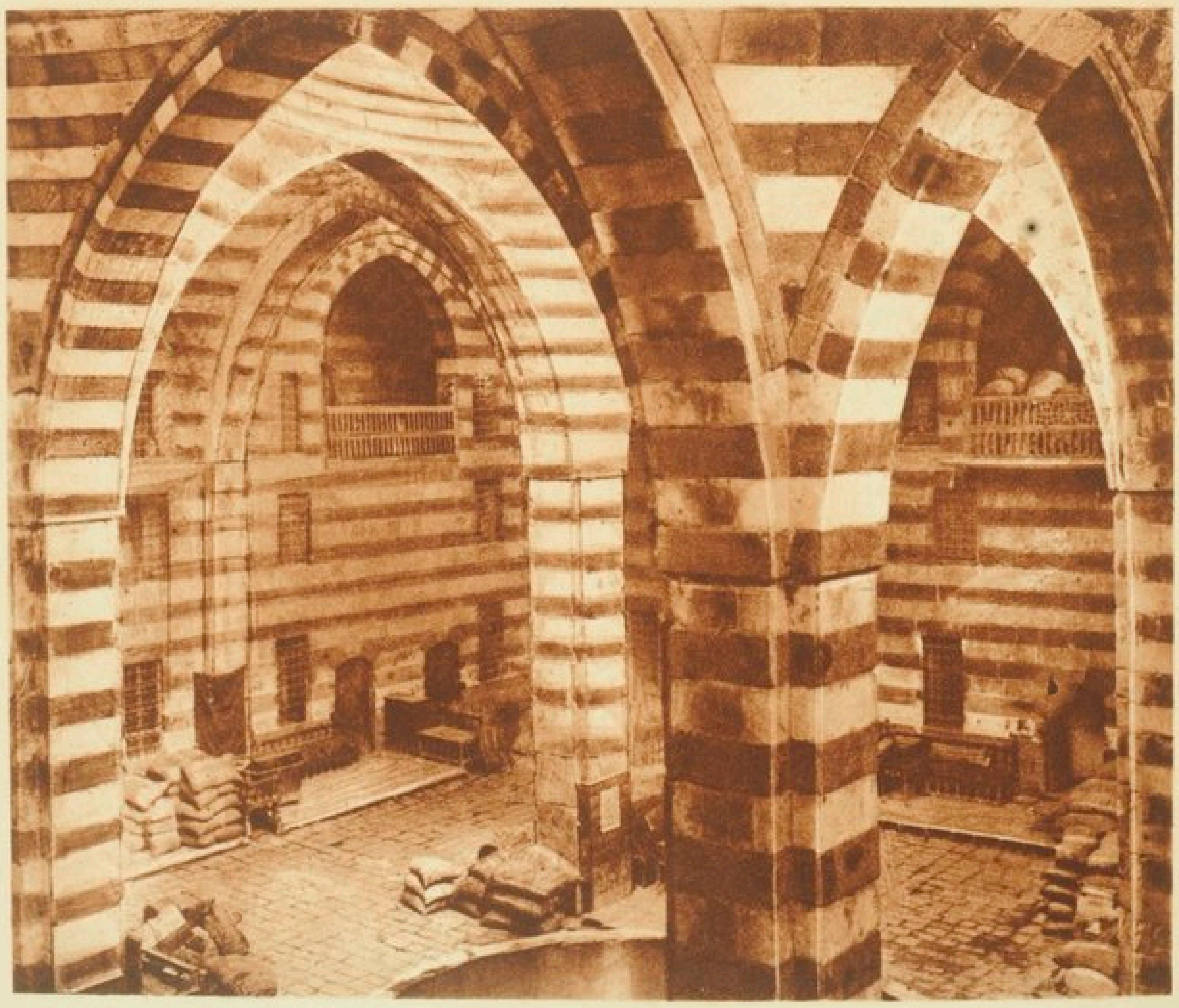
immédiats de Mahomet et, dans leur capitale, ici, peut-être les plus brillants khâlifes de l'empire arabe, leurs guerriers allant conquérir jusqu'à l'Espagne.

La longue cour, entourée d'arcades sur trois côtés, la haute nef sur le quatrième, les trois énormes minarets qui jaillissent autour d'elle, les trois édicules à coupoles, dont la fontaine pour les ablutions... L'intérieur, d'une simplicité voulue pleine de noblesse, les lampes, les tapis précieux, l'énorme reliquaire — une vraie petite chapelle — du chef de Jean-le-Baptiste, qui eut ici une église auparavant, et qui est vénéré par les Musulmans comme précurseur du plus grand prophète, la chaire de l'iman, le *mihrâb*, cette espèce de niche orientée vers la lointaine cité sainte... Tout cela est beau. Mais ce qui présente un spectacle plus admirable encore, c'est d'assister à une grande cérémonie, comme, un jour, il m'est arrivé, et de voir les trois longues

*La mosquée Darouichiyé.*

nefs archi-pleines de fidèles prosternés, frappant de leurs *tarbouchs* rouges le sol qui semblait devenu un immense champ de coquelicots ou de fleurs de grenade coupées.

Les minarets de Damas — toute la ville en est hérissée — ne ressemblent ni à ceux de Constantinople, cierges sous éteignoir effilé, ni à ceux de l'Afrique du Nord, massifs et quadrangulaires. La plupart, biscornus, rentrés, renflés, font figure de « pièces » d'échiquier colossales. A la grande mosquée, le *Mâdinet el-Aroûs* (« minaret de la fiancée ») est, par exception, une haute tour carrée allégée à son sommet par une galerie à toit vert du plus joli effet, le *Mâdinet Isâ* (« minaret de Jésus ») fuse dans l'espace, prodigieusement pointu, pour que le Rédempteur, au jour du Jugement, descendant du ciel, puisse y poser le bout de sa sandale..., le *Mâdinet el-Gharbiyé* (minaret de l'occident), l'octogonal, à trois étages super-



*Damas. Intérieur du Khân As'ad Pacha.*

Les ablutions dans la cour d'une mosquée.

191

*Damas. Le minaret d'Isâ (Jésus) vu du palais Azem.*

posés, bigarrure de pierres de plusieurs couleurs, surtout noires et jaunes, véritable mosaïque, dont la fantaisie confond.

Je suis sorti de la mosquée des Ommâyades par la porte orientale, la plus imposante, où des pierres dressées coupantes interdisent l'entrée aux chiens et autres bêtes. Là est la petite place du Jet-d'Eau, que j'appelle ainsi à cause de sa fontaine nuit et jour jaillissante, sous l'ombre ensoleillé d'une treille, en face d'un *hammâm*, dont le baigneur, torse nu et musclé sur le seuil, attend les clients. Non loin de là, au bout d'une rue dont j'ai oublié le nom, s'élève la plus mignonne mosquée du monde, et son minaret, lui aussi est semblable à un « roi » ou à une « tour » d'échec. Le jeu oriental a-t-il influencé l'architecture ?

On voudrait évoquer la Damas des khâlifes ! Il n'en reste rien, dit-on. Erreur. D'abord les mosaïques du temps de Wâlid, au VIII[e] siècle de notre ère, découvertes sous les arcades de la cour, à la grande mosquée,

tout récemment, nous permettent de nous en faire une idée. Et puis les détails ont pu changer, l'ensemble demeure pareil. Il y a toujours des kiosques sur les terrasses, en haut des maisons, peints de bleu ciel et de vert pâle, il y a toujours les jardins, dans de grandes demeures enfermées derrière leurs murailles, des cours dallées que rafraîchit le bassin octogonal, que parfument les fleurs des orangers et des cédrats, il y a ces hautes ogives abritant une sorte de salon en plein air, où l'hospitalité orientale nous reçoit à l'ombre pendant le jour ou, le soir, au clair des étoiles... Il y a toujours ces intérieurs magnifiques, où certaines pièces ont aussi leur bassin avec une eau toujours vive, où les murs sont revêtus de peintures, moulures, glaces, formant de véritables filigranes, où la lumière tombe des fenêtres situées près du plafond très haut, comme dans des oratoires. Il y a tout l'enchantement perpétuel et immense de Damas...

On s'étonne qu'un Maurice Mæterlinck, et tant d'autres, soit part en faisant la moue. Il est resté vingt-quatre heures... et n'a rien vu. L'Oiseau Bleu existe, — une espèce de geai au plumage de lapis, — je l'ai aperçu dans les sables de Jéricho, mais on ne le rencontre pas à toute heure et il veut être cherché longtemps. Les ruelles, impasses, les voûtes, détours, tout le labyrinthe de Damas reste fermé pour celui qui n'a pas le fil qui guide, la clef ou le mot magique pour ouvrir...

Une ancienne demeure seigneuriale, le palais Az'm (ou Azem), sert à présent de siège à l'Institut archéologique. Du XVII^e^ et XVIII^e^ siècle arabe le plus charmant, ses salons, sa cour rappellent Beit ed-Dîne, mais en plus sérieux, en plus sobre. Dans la cour on remarque un lion, chef-d'œuvre de la sculpture des Hittites, note grandiose, austère au milieu de ces grâces musulmanes.

Des *khâns* (vastes entrepôts), dont le Khân As'ad Pacha, à neuf coupoles, situé près du palais Az'm, des *médresé* (écoles, ou confréries), dans le quartier de la grande mosquée, subsistent avec ces merveilleuses portes de l'art musulman, dites « à stalactites », mais qui font bien plutôt penser au travail des ruches d'abeille. La *médrésé* de Mélik ez-Zâhir Bibars, surtout, a un de ces portails splendides, à l'intérieur elle renferme de précieux manuscrits, c'est la Bibliothèque. Il y a aussi un musée, et une Académie arabe. Le cerveau de Damas, comme son cœur, vit toujours.

Mais l'âme de la cité, ce qui donne la vie à tout, aux demeures, aux mosquées et aux *hammâms*, aux cafés, aux souks, c'est l'eau, l'eau qui

coule dans les innombrables rigoles, fontaines, vasques, bassins, abreuvoirs, — la petite mosquée visible de ma fenêtre a un « jeu d'eau » dans une fenêtre grillagée ! —, cela dépasse le ruissellement de Rome ! Les « trésors de Damas », si vantés, c'est l'eau du Baradâ, et de ses fils le Nahr Tora, le Nahr Yézid. Ils se cachent, le fleuve principal surtout, dans les maisons. Oh ! que l'on empêche la réalisation de ce plan d'ingénieur, qui consisterait à établir des quais tout au long du Baradâ ! Quel vandalisme. Au Maroc, le caractère des anciennes cités est sauvegardé. Que les quartiers nouveaux s'occidentalisent, soit, mais, ô Damascains ! ne laissez pas toucher, ne touchez pas à ce qui fait le charme, — et la richesse, par le développement du tourisme, — de votre ville, son ancienne Beauté !

Les Grecs, qui baptisaient même l'eau ! appelèrent le Baradâ : *Chrysorrhoas*, (« fleuve d'or »). Ne détruisez pas ce fleuve aux eaux d'or ! Que l'on puisse encore, pénétrant dans une boutique demi-obscure, avoir l'extraordinaire surprise d'apercevoir, par une fenêtre ouverte au fond, le cours de l'eau, avec des peupliers, des moulins, des îlots en pleine ville, l'eau sur laquelle est construite, à la façon d'un pont, la vieille maison...

Cette eau divine, outre la ville, fait vivre ses jardins.

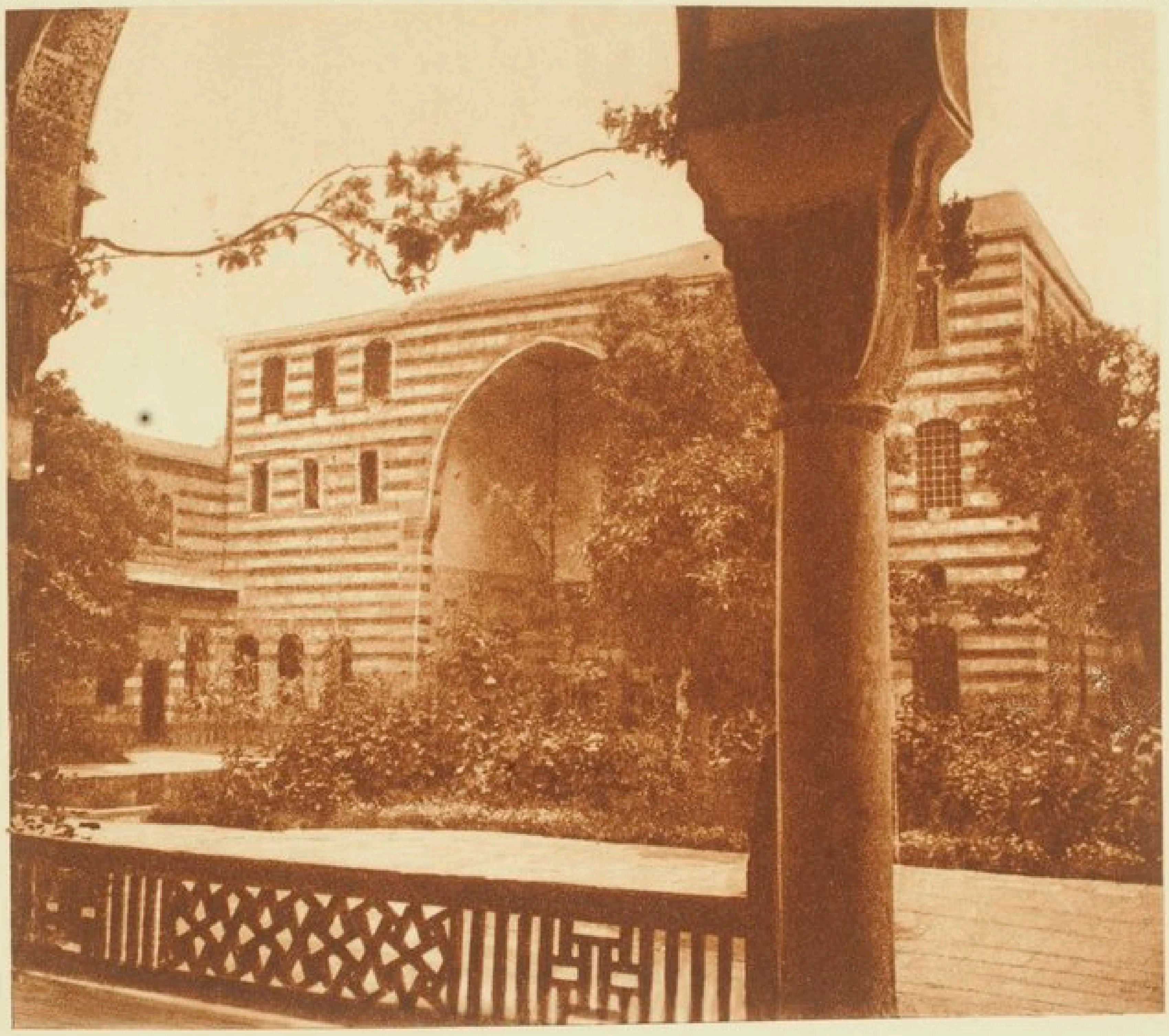
« Aux jardins de Damas », qui n'a rêvé de venir se reposer quelques jours ou d'y vivre à jamais ?

« Les jardins de délices, arrosés par des rivières, ces jardins où l'on trouve une nourriture éternelle, et des arbres toujours verts... L'éclat du soleil et de la lune ne les importune point. Les arbres d'alentour les couvrent de leur feuillage. Les rameaux chargés de fruits s'abaissent... L'œil dans ce séjour délicieux ne voit que des objets enchanteurs : il se promène sur un royaume d'une vaste étendue... »

La description du Coran est d'une exactitude (ô Chateaubriand !) absolument parfaite. Il n'est pas jusqu'aux mots « royaume d'une vaste étendue » qui ne correspondent avec la précision la plus minutieuse à ces Jardins, qui composent en réalité toute une région longue de cinquante kilomètres, la Ghoûta, succession ininterrompue de bocages de peupliers, noyers, figuiers, abricotiers, de vergers de légumes, de champs étendus parmi les arbres, où des myriades de filets d'eau se répandent, sagement distribués selon une réglementation compliquée et prévoyante, comme dans les *huertas* des Mores d'Espagne.

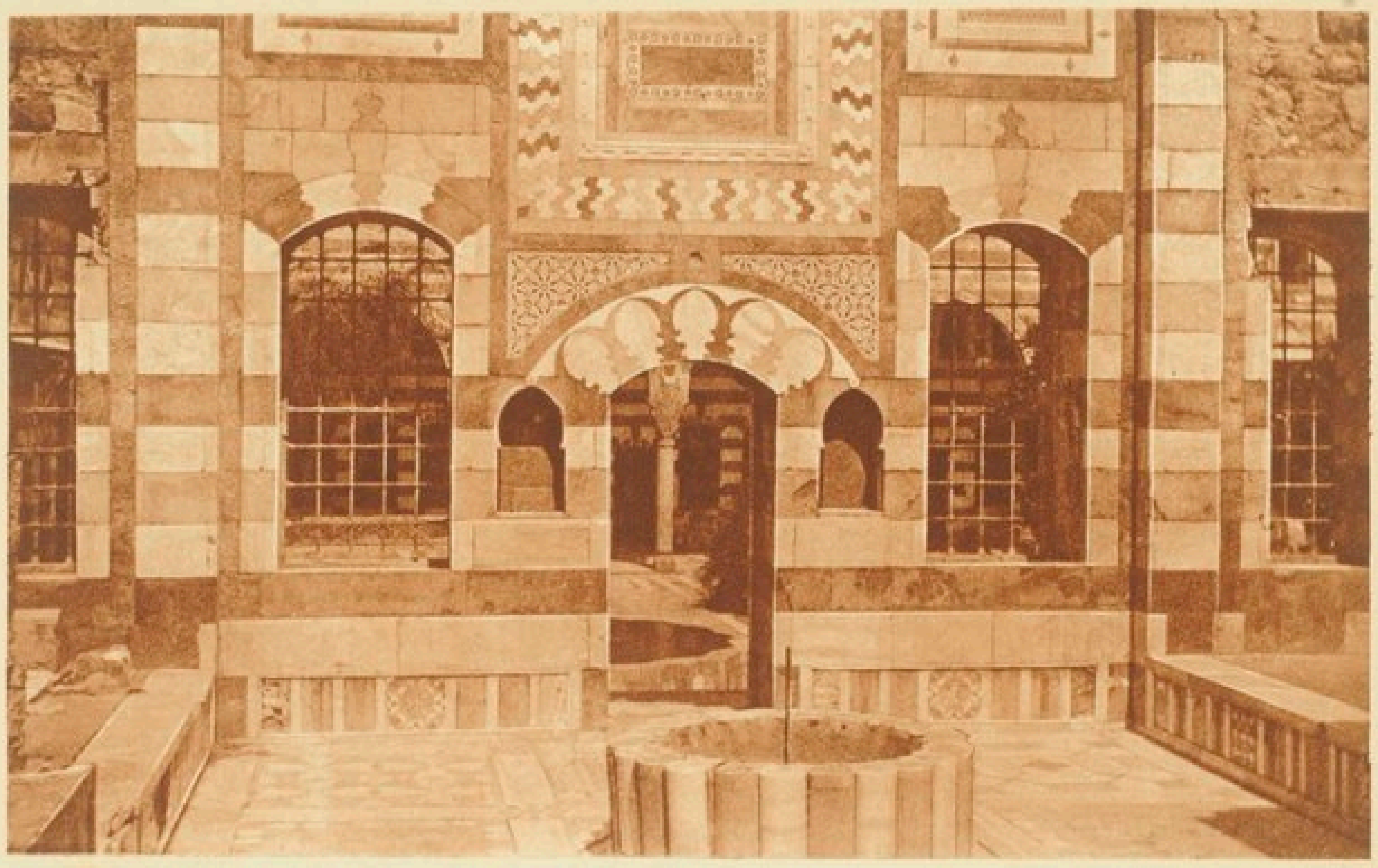
Eh bien ! Cette description du Coran, qui s'applique si bien à Damas, c'est tout simplement... la description du Paradis !

La première fois que j'y pénétrai, vers la fin d'un bel après-midi de printemps, des groupes de femmes voilées, statues vivantes drapées à l'antique, chantaient parmi les cyprès et les myrtes. Le nom de ces arbres *(habb el-âs)* désigne justement ces sortes de réunions, où se renouvellent,



*Damas. Cour du palais Azem.*

paraît-il, les serments d'amour, avant que l'on cueille les branches de l'arbre jadis cher à Kypris-Astarté pour les porter sur les tombes des chers disparus. Ainsi l'Orient musulman, dans ce rite, comme dans sa vie quotidienne, prolonge les scènes de la vie antique, et continue à mêler la volupté et la douleur, l'amour et la mort. Qui sait, dans ces paroles



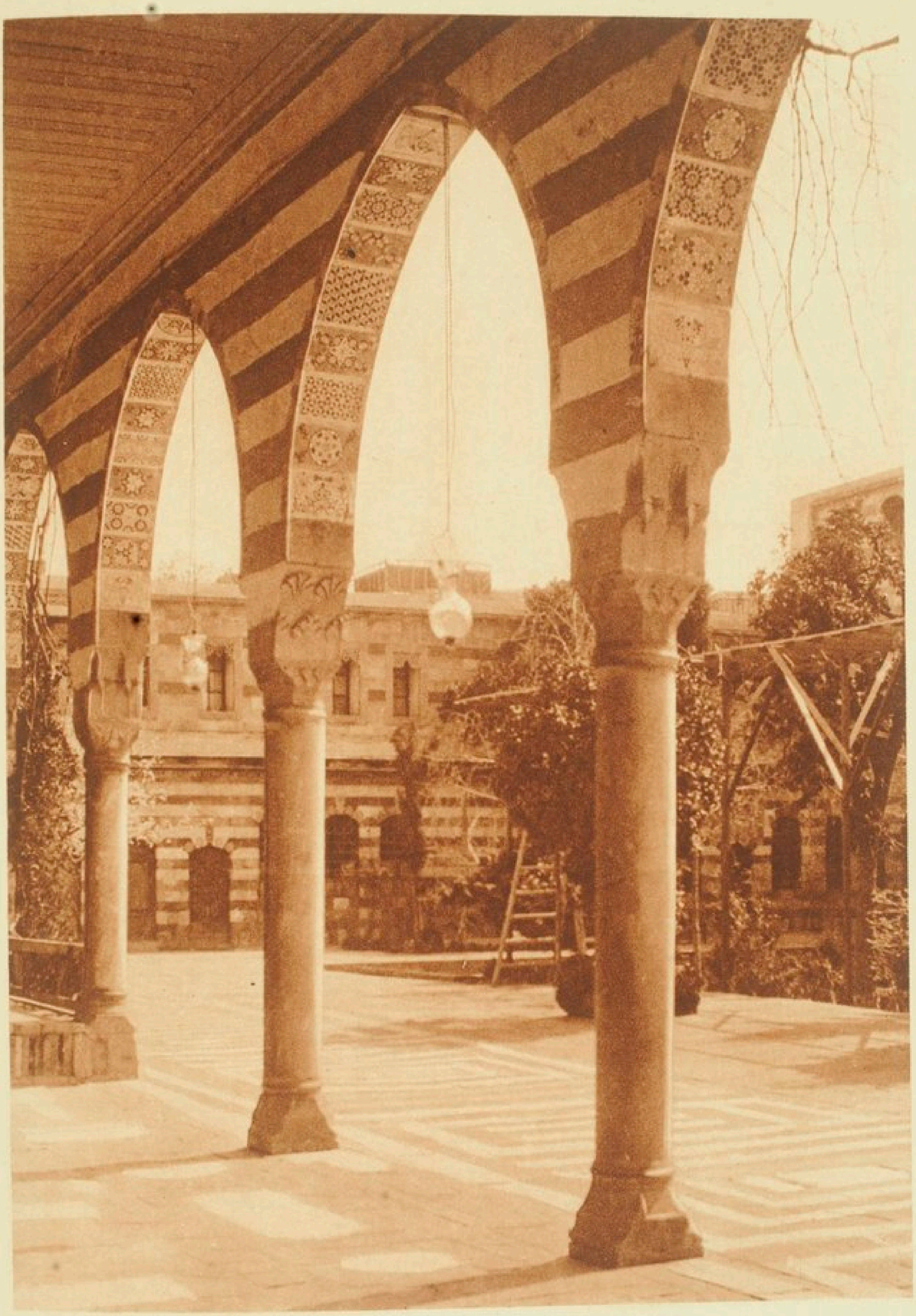
*Palais Azem. La salle dorée.*

lointaines que je ne pouvais pas comprendre, si ne résonne pas encore, à travers les siècles un écho des cantiques et des hymnes des Adonies ?...

Pour bien voir les jardins, il faut sortir de la ville, monter par le faubourg européanisé de Sâléhîyé, par Mohadjérine, où j'habitai quelque temps la rue Abou-Roûmane (la « rue de la Grenade »), par le quartier kurde, où l'émir algérien Abd-el-Kader repose honorablement. On arrive sur les pentes du Djebel Kasyoûn, la montagne dénudée où s'adosse Damas, et c'est une des plus belles vues du monde.

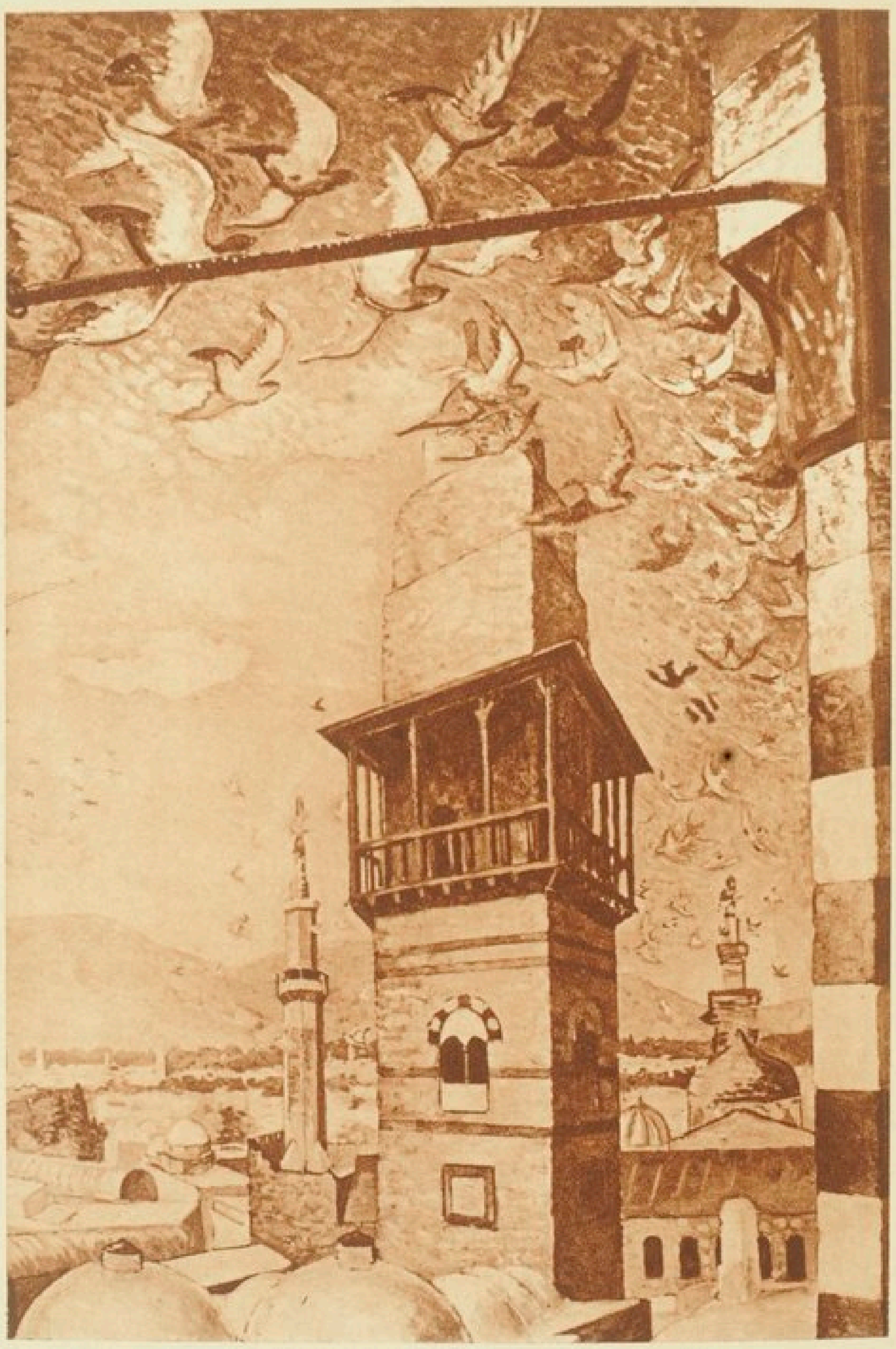
A nos pieds la grande ville plate, composée des in-

*Lion hittite de Cheïk-Saad.*



Les arcades du palais Azem.

nombrables toits-terrasses ou toits à kiosques de verre, d'une couleur d'ocre si unie, si légère. Des centaines de coupoles blanches et de minarets rayés de jaune et de noir, çà et là des faïences vertes, des tuiles rouges ou un bouquet d'arbres, éclatant sur la monochromie.



*Damas vu par Jean Marchand.*

Et, tout autour de la ville, l'immense étendue verte des jardins. Ils s'étendent, à l'orient, jusqu'aux Lacs des Prairies, au delà desquels le désert incommensurable, à peine soulevé çà et là par le petit cône d'un volcan éteint, au midi jusqu'à ces hauteurs par où arrivèrent saint Paul et Mahomet, et qui cachent à demi la fertile plaine du Haourâne et le Djebel Druse, à l'ouest jusqu'à la chaîne de l'Anti-Liban, qui atteint

un des plus hauts lieux de Syrie (2.760 mètres), avec le sommet de l'Hermon, doucement arrondi dans ses neiges sous le ciel éclatant. L'Hermon est le centre perpétuel, et comme la hantise, des horizons de Damas, ainsi le Fouzi-Yama dans le paysage japonais. Nettement dessiné, il garde pourtant une apparence presque immatérielle, il semblerait qu'il va fondre, « soluble dans l'air », mais le vieux *cheîkh*, comme les Arabes le nomment, demeure éternellement, à la façon d'un patriarche.

Cette comparaison en aucun lieu du monde n'est plus à sa place que dans l'endroit où je me trouve. Ce mont Kasyoûn, derrière moi, serait la montagne où Ibrahim (Abraham) aurait reçu la révélation du Dieu unique. Là-bas, dans le Haourâne, on peut aller visiter le village et le tombeau de Eiyoûb, c'est-à-dire de Job. A l'inverse, par delà le Kasyoûn, dans la direction de Baalbek, subsisterait le tombeau de Noûh (Noé), long de trente mètres sur quarante ! Mais l'ancienneté et la vénérabilité de ces surhommes ne sont rien à côté du souvenir que la montagne rouge des défilés du Baradâ garde en frémissant : dans ce théâtre du premier crime, Habil (Abel) fut tué par Caïn !...

Sur chaque aspect du paysage, il me semble voir posé un feuillet de la Bible !

Mais la vue de Damas Grain-de-Beauté, allongée avec mollesse, à la fois blanche, ocrée, rose, dans sa longue traîne verte, chasse ces visions grandioses, un peu sombres. On dirait un corps de femme amoureuse ou une sirène qui va commencer son incantation. La nuit va venir, la nuit de fête du Ramâddan, les ténèbres tombent très vite, du soleil il ne reste plus qu'une réverbération immense.

Soudain les minarets s'illuminent. La sultane a mis ses perles et ses pierreries. Des girandoles lumineuses, des colliers suspendus, des couronnes étincelantes, avec des feux rouges, verts, mêlent des rubis et des émeraudes aux brillants limpides, tracent, dans l'air couleur de turquoise doré par les reflets, des arabesques magiques ou des versets du Livre sacré...

L'enchantement oriental redouble ses charmes !

A Damas, des impressions chrétiennes se mêlent aux impressions musulmanes. Si les chrétiens sont un dixième de la population, on ne sait quel aspect de douce fraternité des premiers temps des églises survit en eux. Dans la « rue Droite », ne montre-t-on pas la maison d'Ananie, où Paul aveuglé par sa vision retrouva la lumière ? sur le rempart, la place

d'où sa fuite s'effectua grâce à un panier et à une corde ? Les patriarcats « grec-catholique » et « syrien-catholique » — les rites d'Orient restent très nuancés — se trouvent vers les quartiers de Bâb Touma (porte Saint-Thomas) et de Bâb Charki (porte de l'Est) où l'on montre aussi la prétendue maison de Naaman, ce général du roi de Syrie que le prophète Elisée guérit de la lèpre. Dans ces quartiers chrétiens, les femmes et les jeunes filles circulent à visage découvert. Les mânes de Lamartine devaient sourire de les voir applaudir, dans un cinéma de plein air, sous les peupliers et les étoiles, un film tiré de *Jocelyn*.

Tout ici ramène invinciblement à la vie musulmane. Sur un boulevard moderne, mais caractérisé par des bancs de faïence, des massifs d'arbustes, le couvent des derviches tourneurs, el-Darouîchîyé ouvre ses portes certains soirs. Dans une vaste salle à coupole basse, coiffés de la rituelle calotte brun-orange, sous l'œil paternel du *cheikh* beau et grave, ces hommes tournent à donner le vertige, leur robe tourne si vite qu'elle semble immobilisée, leurs pieds n'ont plus l'air de toucher la terre, ces mystiques (qui, dans la journée, sont de simples charpentiers, employés de banque, serviteurs, etc...) ont pris leur vol, sur l'aile de ces musiques, tambour, cymbale et flûte, qui, dans la tribune, alternent les rythmes brefs et les mélodies traînantes, sans cesse reprises et rompues...

Au dehors, pendant ces belles nuits, tout le long des rues, des files de gens sont accroupis ou étendus, fumant des *narguilés*, à la lueur de grosses lanternes posées auprès de leurs tasses de café, de leurs verres de thé ou de citronnade. Parfois un conteur arabe, avec sa longue baguette de montreur de marionnettes, fait défiler les personnages imaginaires, cavaliers, esclaves, princesses. Les cafés, avec leurs cours intérieures où bruissent des fontaines, les restaurants à cuisine épicée, parfumée même à la rose, regorgent de monde.

Le Ramâddan fini et les clairs de lune revenus, Damas offrait des nuits féeriques. Si un imbécile m'empêcha de monter sur la Grande Mosquée pour admirer ces tableaux, je me consolai en allant voir sous l'éclairage merveilleux toutes les autres : la Djâmi es-Sandjakdâr, la Djâmi el-Kharrâtin, la Djâmi es-Sinâniyé, aux faïences vertes, la Djâmi ed-Djâhiyé, la mosquée des Platanes et la mosquée des Roses.

Derrière les façades surblanchies par la nocturne lumière, derrière les grillages, tandis qu'au loin résonnaient les chansons du quartier des

courtisanes, j'aimais à imaginer que les belles Damascaines, aux jolis souliers, aux fins bas de soie, vêtues sous leur es-

*Damas. Porte de Bâb Charki.*

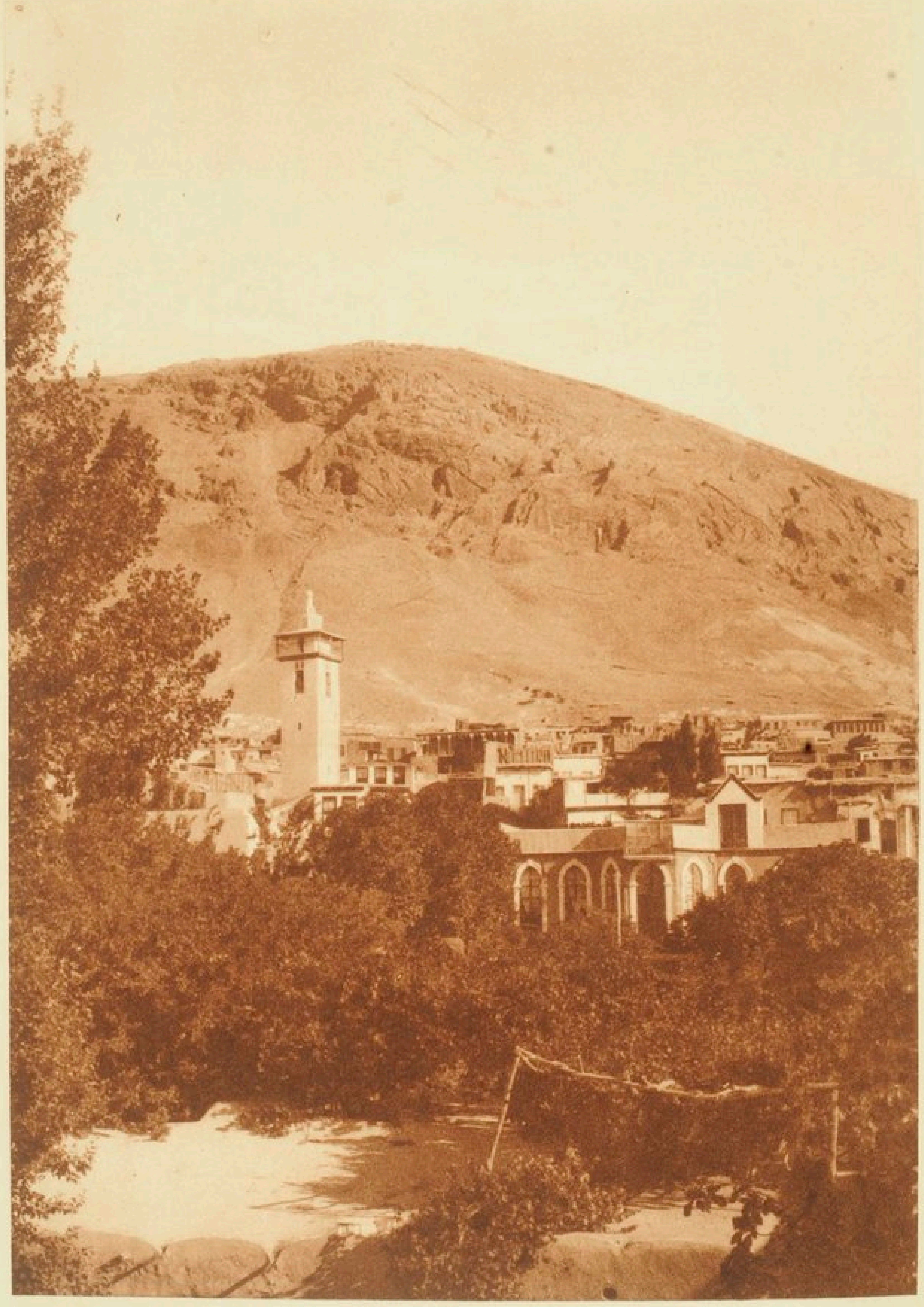
pèce de « domino » à la Parisienne, savent encore par cœur et récitent toujours les vers à la fois sensuels et chevaleresques, sauvages et langoureux, de leurs grands poètes de Perse ou d'Egypte.

*Tu m'as donné...*
*Je t'ai donné...*
*Toi, ton cœur.*
*Moi, toute mon âme !*

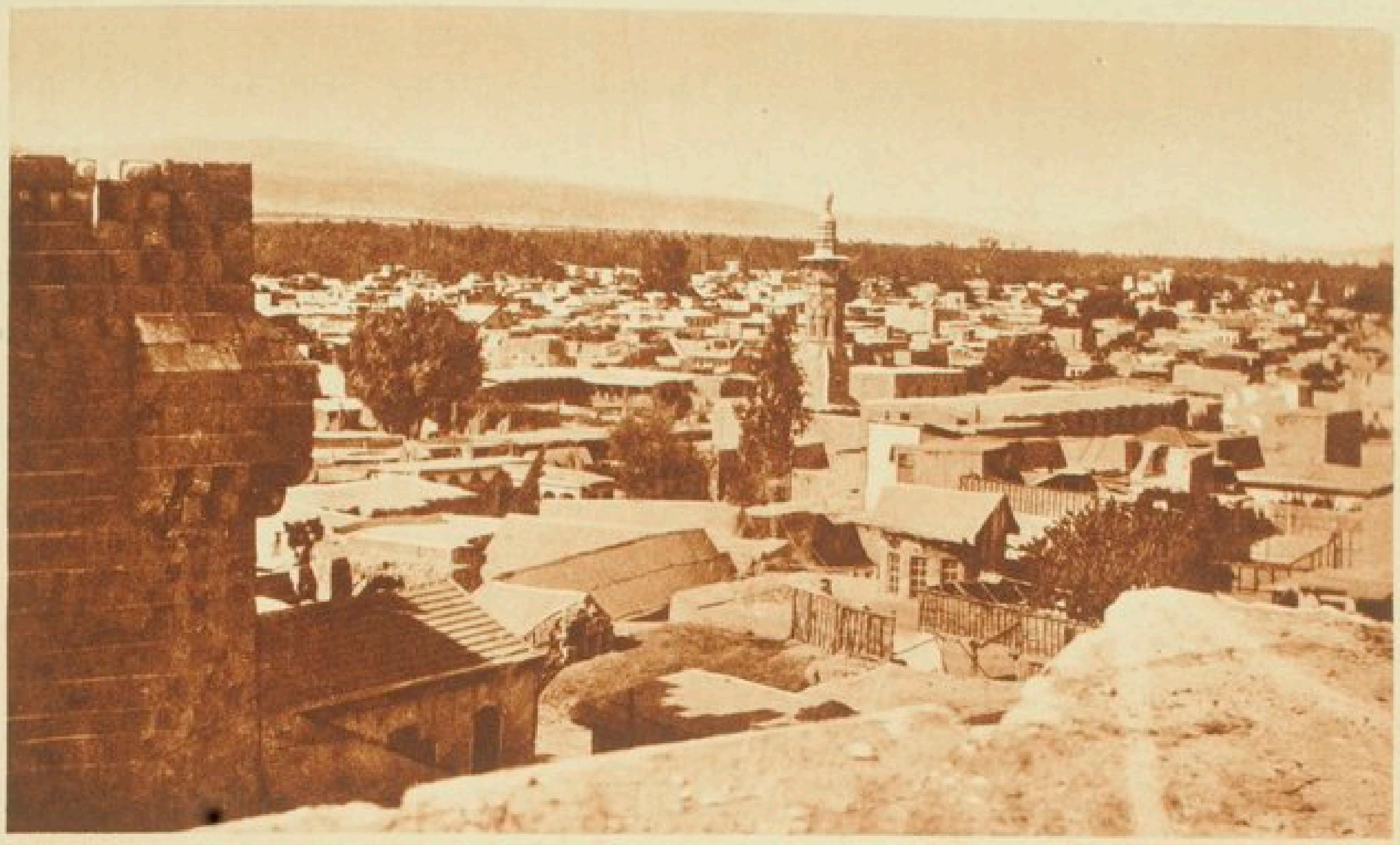
*Tu as fait...*
*J'ai fait...*
*Toi, un cadeau.*
*Moi, un sacrifice !*

*Tu es parti...*
*Je suis partie...*
*Toi, d'auprès de moi.*
*Moi, de ce monde !*

Eternelle énigme de la Femme orientale ! Mais va-t-elle se prolonger longtemps encore ? Au temps des *Mille et Une Nuits* a succédé le temps des *Désenchantées* et aujourd'hui... des Féministes. Un peu partout commence à tomber le voile qui concentrait sa beauté éblouissante dans



Damas, Le Djebel Kasyoun (la montagne d'Abraham et le quartier Kurde).



*Damas vu de la citadelle. Au fond, les jardins.*

les yeux. Mais il faut le souhaiter pour vous, belles Syriennes, toujours vous saurez garder le mystère et le secret de vos âmes !

* * *

Les femmes ont toujours admiré, chéri les héros. Combien de chefs et de simples soldats leurs beaux yeux pleurèrent ! Mais, depuis longtemps, elles ne viennent plus à la tombe célèbre, où le hasard me fait arriver par la nuit lunaire admirable. La grille, à cette heure, est fermée, le gardien dort, mais, par la

*Petit café arabe à Damas.*

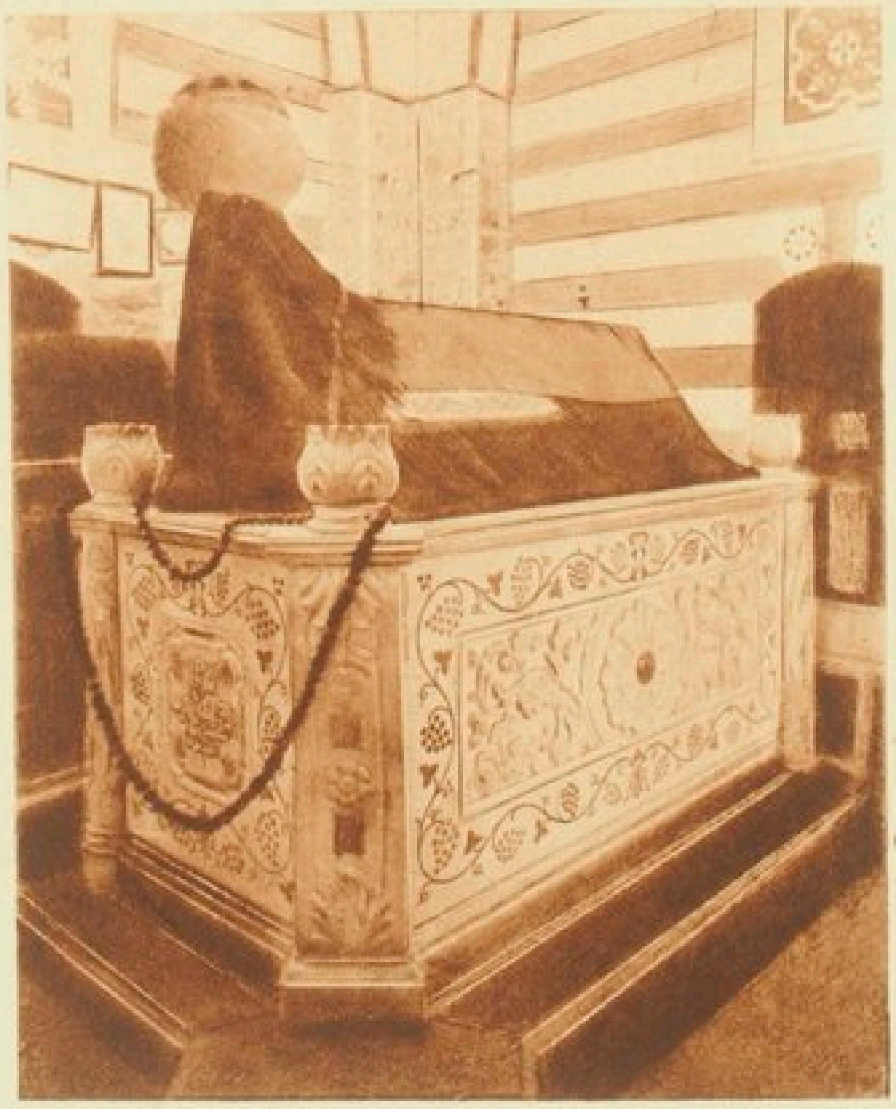
*Les Derviches Tourneurs vus par Jean Marchand.*

grande arcade vide qui ouvre sur la rue, au delà du jardin désert, on entrevoit la chapelle à dôme, abritée par l'énorme masse de la grande mosquée, où Salaheddîne (Saladin), le sultan victorieux, dort son dernier sommeil. Coin fermé, où croît une végétation sauvage. Des citronniers portent des fruits d'or bleuis par la lumière. Il y a quelques tombes d'inconnus dans des buissons de roses. Une fontaine invisible berce le silence. C'est ici que j'ai situé — on le sait — la dernière scène des *Amants de Damas*. Un texte de Chateaubriand se rapporte à Saladin. « Il ordonna que l'on portât un linceul au bout d'une lance le jour de ses funérailles, et qu'un héraut criât à haute voix : « Saladin, dompteur de l'Asie, de toutes les richesses qu'il a conquises, n'emporte que ce drap de toile ! » Le grand écrivain, qui conte cela, a-t-il garanti l'authenticité de ce détail ? Si ce n'est pas vrai, qu'importe? Puisque c'est si beau.

Coupole du tombeau de Saladin et minaret de la Grande Mosquée.

Le *muezzin*, là-haut, très haut au-dessus de la tombe impériale, commence à chanter la prière qui annonce l'aube. Au milieu des enchantements les plus irrésistibles, l'Orient sait garder sa foi intacte et pure, l'amour et la gloire peuvent passer, un bonheur, qui ne périra pas, rayonne aux yeux du croyant, qu'il soit savetier ou prince !

Je voudrais rester ici, loin de l'Europe, loin du monde, éternellement, sous les étoiles et la nuit qui embaume, à écouter la prière, modulée par une voix admirable, qui monte vers Dieu, l'Unique et le Très-Puissant, le Miséricordieux et le Toujours-plus-Miséricordieux...



*Tombeau de Saladin.*

*Sur les routes des Villes Saintes.*

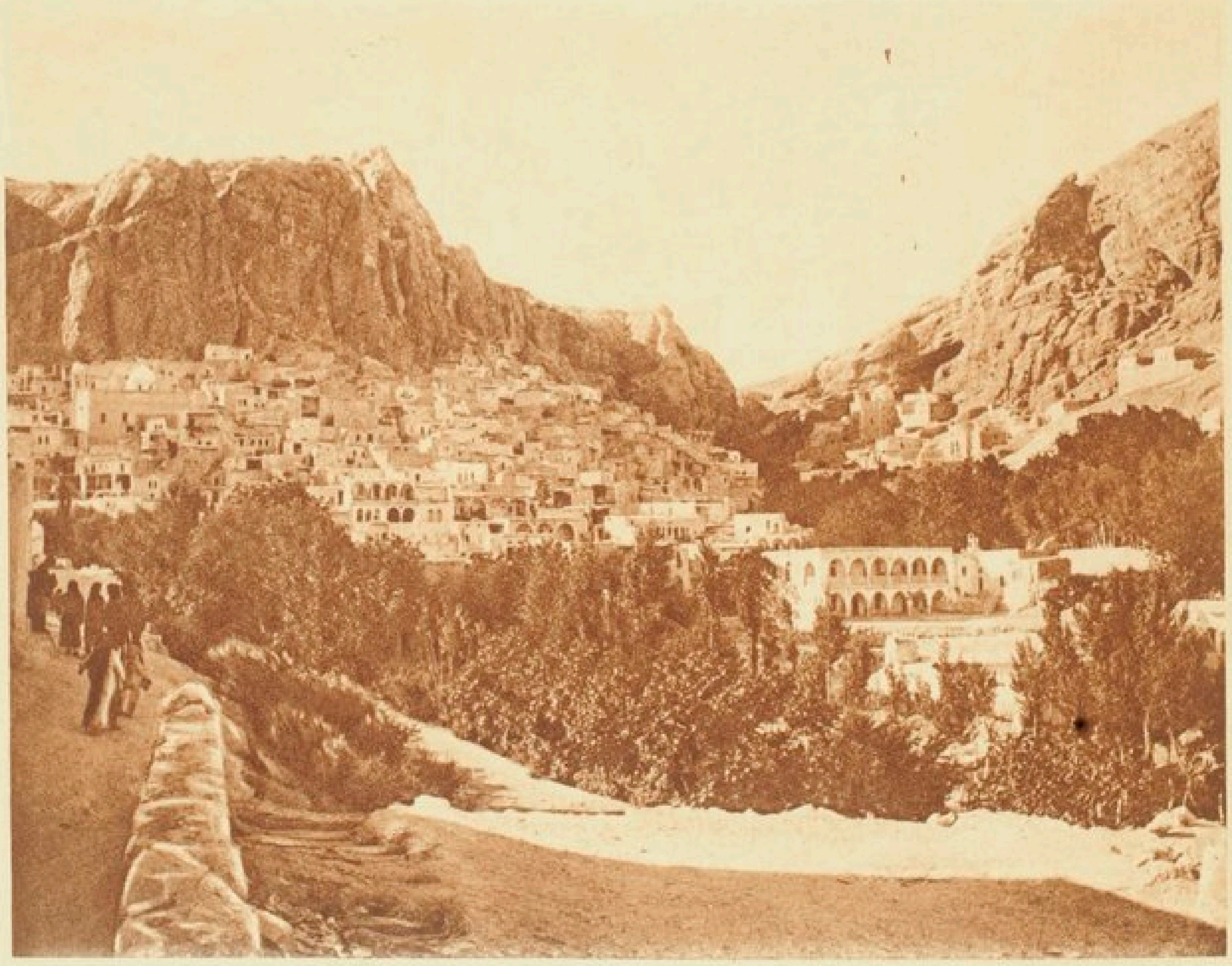
VII

## Autour de Damas
## Sur les routes du Désert et des Villes Saintes

GRACE à l'automobile, on peut excursionner assez loin aux environs de Damas, sans que ces promenades deviennent, comme jadis, des « explorations » plus ou moins confortables, plus ou moins dangereuses. Il ne faut pas manquer l'occasion de visiter le Désert de Syrie et le Djebel Druse, extraordinaire pays volcanique.

Au nord, sur la route de Homs, il faudrait aller au village de Maloûla,

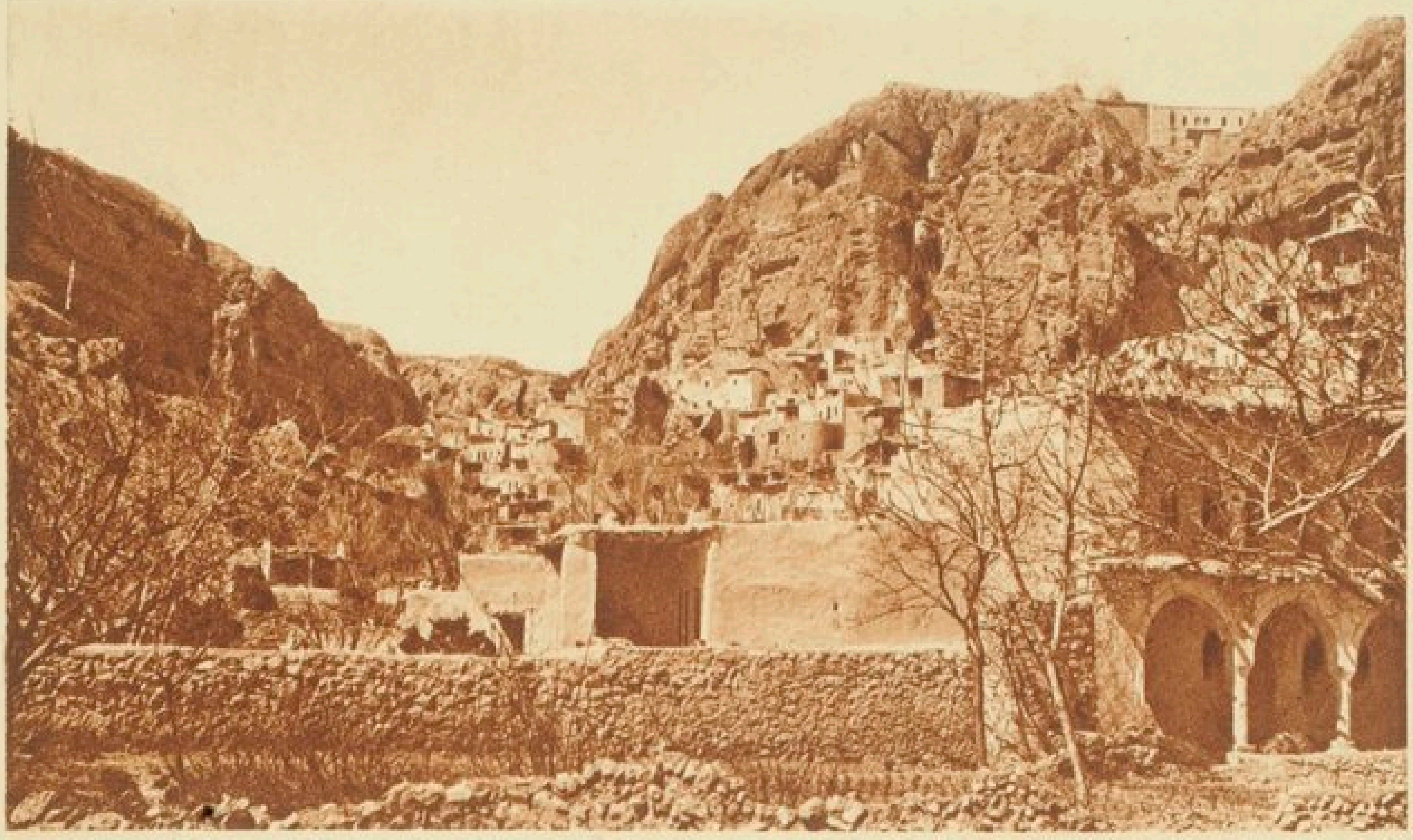
un des coins les plus pittoresques de la Syrie et qui devrait devenir un lieu de pèlerinage mondial : car, dans ce coin perdu, on parle encore l'araméen, qui était en usage dans toute la Syrie et la Palestine au début



*Maloûla.*

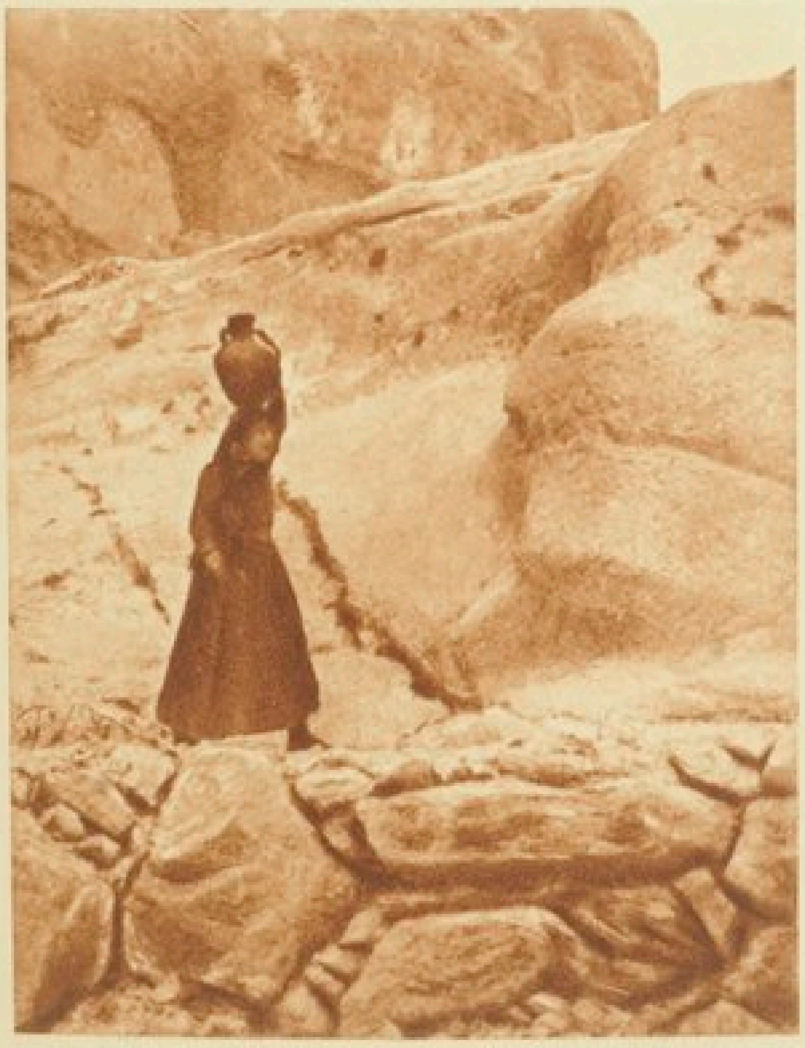
de l'ère chrétienne. Cette femme qui passe, s'exprime dans la langue de Jésus !

Une invitation m'est venue de rendre visite à l'émir Noûri Chalaam, chef de la puissante tribu des Bédouins Rouâllas. On m'a averti que leurs tentes, l'été venant, avaient remonté vers le nord et ne se trouvaient plus qu'à quelques heures de Damas. Sitôt sorti de la verte Ghoûta, et après le village de Djôbar (où le prophète Elie fut nourri par des corbeaux), nous voici sur une « piste », d'ailleurs bien tracée : la « route de Baghdad », ce qui fait rêver !... Puis nous l'abandonnons à son tour, nous voici en plein désert, nous éloignant des montagnes nues aux couleurs



*Maloûla et ses rochers.*

changeantes dont l'extrémité très lointaine nous signale encore, à peu près, la place où est restée Damas. Le désert, le *Hamad*, qui s'étend au sud jusqu'à l'Arabie, au nord jusqu'à la Turquie, n'est pas un Sahara de sable, c'est une succession de terrains vallonnés plus ou moins herbeux selon la saison, où des centaines de mille êtres nomades, avec leurs innombrables chameaux, moutons et chèvres, remontent lentement chassés par la sécheresse, puis redescendent à la même vitesse ramenés par la saison des pluies, flux et reflux annuel, migration perpétuelle d'un peuple mouvant.



L'automobile, sautant sur les petites bosses du terrain à la façon

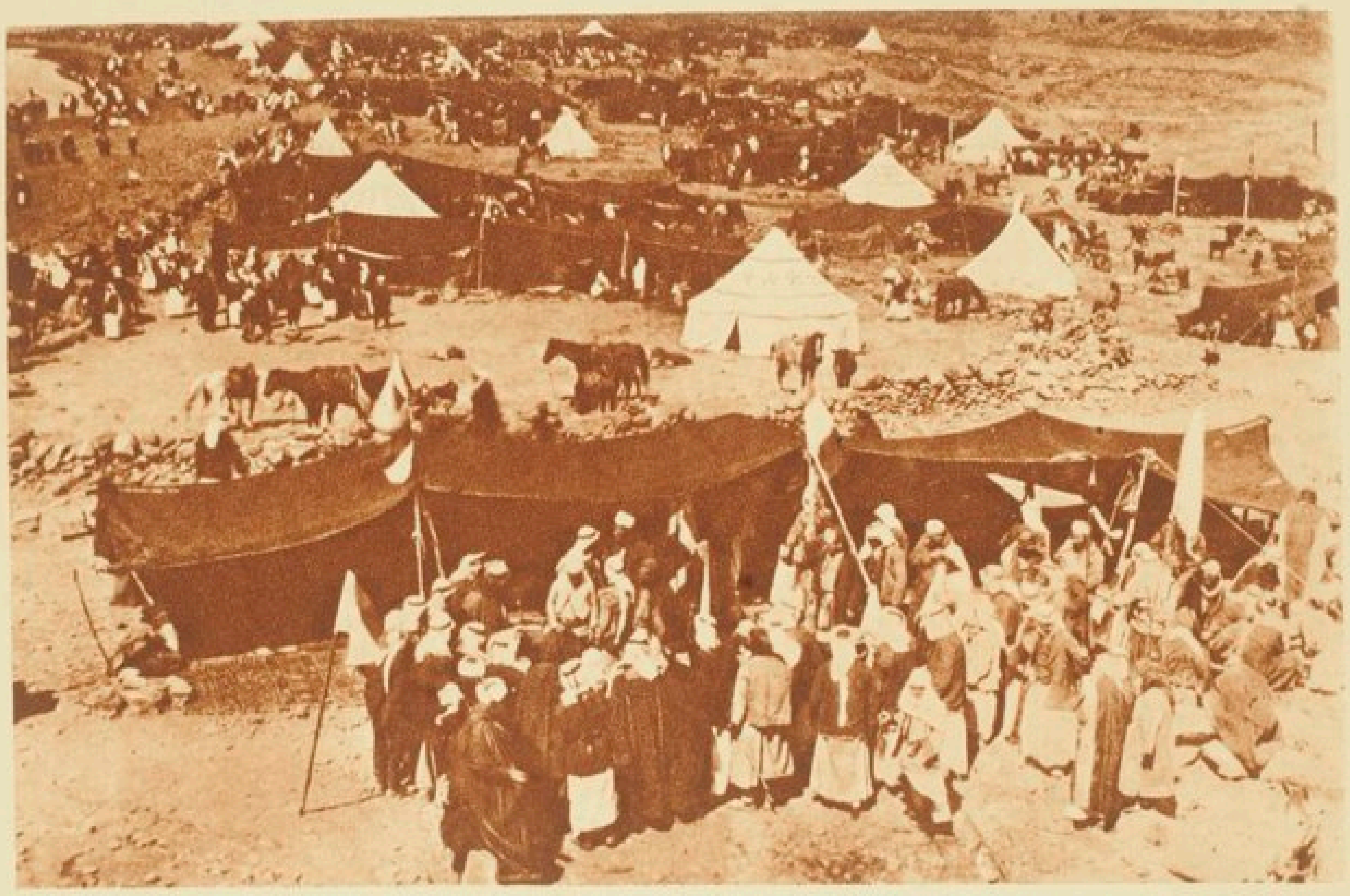
*Une femme de Maloûla.*

*Jeune Arabe ramenant sa fiancée.*

d'un avion qui atterrit, passe au milieu des troupeaux disséminés sur un énorme espace, au milieu de groupes d'habitations de toile formant comme des hameaux, puis s'arrête devant des tentes coniques bariolées (la garde noire de l'émir), et l'on nous conduit à pied vers la grande tente de réception, où pourraient tenir plus de cent personnes, d'ailleurs grande ouverte sur tout le côté non exposé au soleil. A voir cet homme droit, à courte barbe noire, dans ses tuniques blanches, à demi couvertes d'un fin *abayé* brodé d'or, ce visage énergique encadré du *keffié* flottant, que l'*agal* serre sur les tempes comme un diadème à longues cordelettes pendantes, qui croirait se trouver devant un homme

*Chameau chargé de bois.*

Les maisons de Maloula.



*Fête et réception au désert.*

plus que septuagénaire, père et aïeul de cinquante enfants et petits-enfants ? Mais, comme tous les Arabes, l'émir se maquille et se teint, ses plus jeunes descendants, tous d'une beauté admirable, ont les yeux agrandis par le *khol* et les joues fardées. Voilà qui étonnerait bien les Occidentales, mais qui paraît tout naturel, et indispensable à la beauté masculine, pour les Orientales, dont j'entends les voix, qui assistent à notre réception de leur « harem », formé au fond de la tente par

*Chameaux pâturant.*

*Visite de l'auteur à l'émir Noûri Chalaam, cheik des Bédouins Rouâllas.*

une série de paravents. La réception, sur les tapis et coussins, café, douceurs, palabres, prit fin vers la chute du jour. Je goûtai au café *arabe*, le vrai, qui est clair et rendu amer, par une espèce d'amande, le *haïl*, excellent fébrifuge : quand on y est habitué, on n'en peut plus boire d'autre. Je reçus des cigarettes bédouines, très longues, mais à peine une petite pincée de tabac pour quelques bouffées, préparées spécialement à l'usage de l'émir par les dames des paravents.

Comme nous allions repartir, l'*iman* allait réciter la prière. Il s'avança dans la mosquée. La mosquée au désert, où l'on ne connaît d'autres murailles que celles en étoffe et en poil de chameau ? Ce n'est qu'un simulacre de mosquée, tracé sur le sol avec de l'argile ou une pâte blanche, de petits

*Chameaux dans le désert de Syrie.*

*L'Iman en prière.*
*A ses pieds la mosquée du Désert.*

cônes pointus pas plus hauts que la main simulent les minarets, le *mihrâb.* On peut sourire, mais je ne me rappelle pas avoir rien vu d'aussi beau que la multitude de tous ces hommes, les chefs, rangés en lignes, dans leurs *abayés* tout droits, la tête ceinte de la coiffure traditionnelle, immuable des patriarches et des pasteurs bibliques, le visage tourné dans la direction des Villes Saintes et semblant regarder face à face, dans l'immensité, le mystère de l'Eternel.

Tandis que passait à quelque distance, le long des files paissantes des bêtes rousses et bossues, un petit ânon presque blanc portant une femme enveloppée d'un voile, un enfant dans les bras, toute semblable à la Vierge en fuite vers l'Egypte...

Dans la direction des Villes Saintes, c'est-à-dire au sud de Damas, la plupart des touristes s'en vont, en quittant la capitale de la Syrie. La Palestine complète — ou précède — presque obligatoirement le voyage aux pays du Levant. Il ne s'agit d'ailleurs pas de gagner Médine et La Mecque, fermées aux Chrétiens et bien lointaines ! Mais

*Jeune Bédouin,*

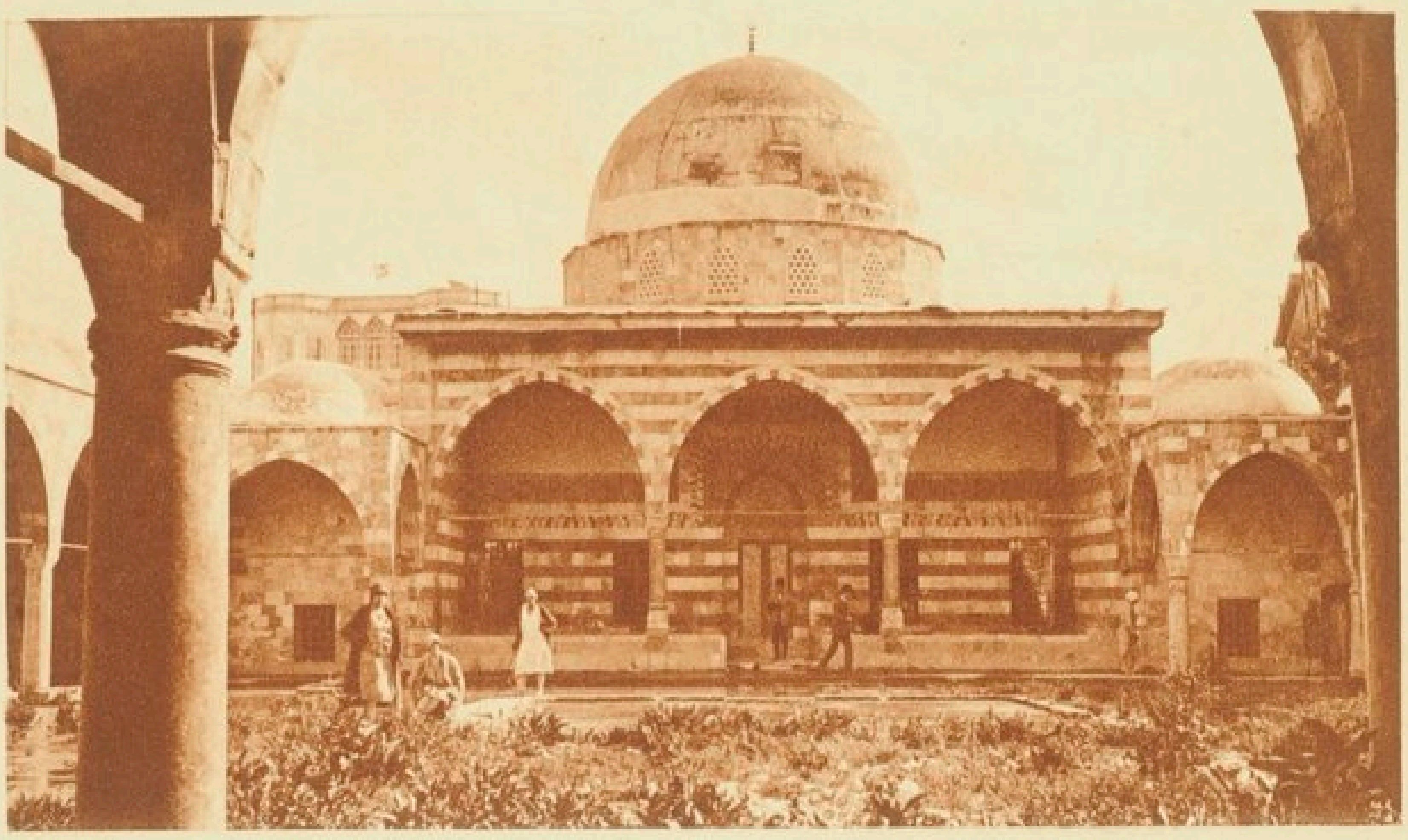
de se rendre à Jérusalem, par le lac de Tibériade, Haïffa, le Carmel. On part de la gare du Hedjaz.

Ayant décidé de visiter encore le Djebel Druse, je voyagerai par la route jusqu'à Deraa.

Cette route, jusqu'à la chute de l'Empire Ottoman, était l'itinéraire

*Fiançailles à la frontière du Haourâne et de la Transjordanie.*

même de la fameuse caravane, qui, chaque année, portait aux lieux saints de l'Islam les dons du sultan de Constantinople. Au musée de Damas, on peut voir l'espèce de riche palanquin à pointe qui était hissé, à cet usage, sur le dos du « chameau sacré », animal très en vénération et nourri exclusivement de pure pâte sucrée. Mais où sont les khâlifes d'antan ? Aujourd'hui, une caravane part d'Egypte, avec le don du roi.

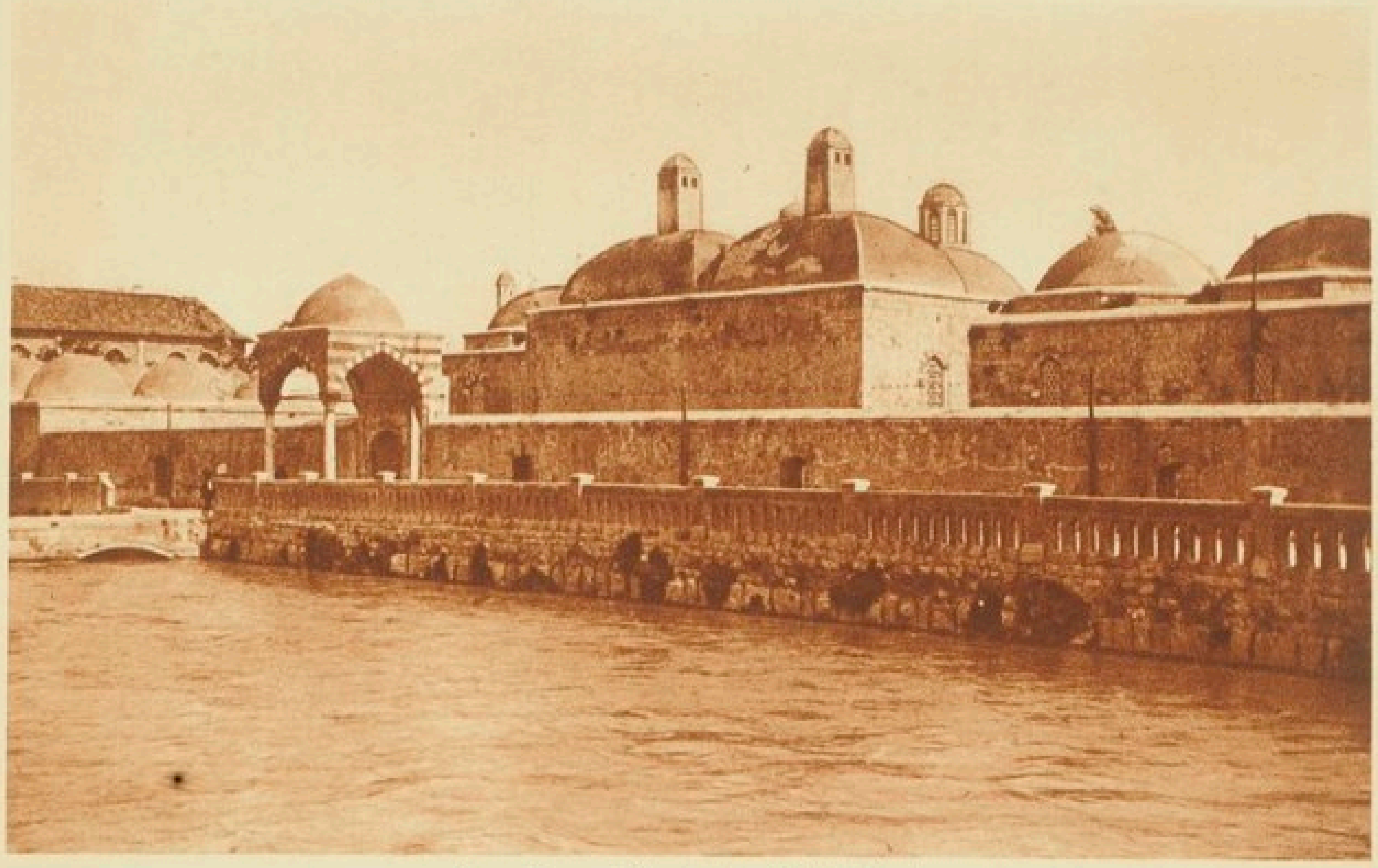


*Dans la Tekkîyé. La petite mosquée.*

Pourquoi a-t-on laissé tomber ce glorieux fleuron de la couronne d'Ech-Châm ? Pourquoi ne pas lui rendre un glorieux privilège qui assurait sa prééminence dans l'immense monde de l'Islam ?

Les pèlerins — et nous faisons comme eux — partaient jadis de cette mosquée, deux mosquées plutôt, liées ensemble, pareilles, l'une petite et l'autre grande, qui s'élèvent un peu en dehors de la ville, au bord du Baradâ, construites par les sultans Sélim et Soliman, d'où l'aspect un peu turc de ses minarets effilés. On y hébergeait les voyageurs pour le Hedjaz : ainsi encore, les couvents franciscains de Palestine remplissent le rôle d'hôtelleries et s'en acquittent fort bien. La Tekkîyé, que tant de gens appellent par erreur « la dervicherie », a une grande cour très longue, environnée de quantité d'espèces de cellules, un peu à la façon d'une chartreuse, où l'on gîterait volontiers; au centre, un grand miroir d'eau parmi des arbres. Elle est devenue une annexe de la faculté de médecine voisine, elle renferme maintenant des salles de laboratoire, un musée, la

*Jeune Arabe de Damas.*



*Le Baradâ et la Tekkîyé.*

bibliothèque de l'université. On n'y voit plus ces fidèles accroupis, vers midi, sur des nattes, sous le péristyle aux fines colonnes, à l'ombre, et commentant sans doute la « Sourate du Soleil », où Mahomet, grand poète, a précédé le cantique de saint François d'Assise : *Oua schamsin oua dohaïha, oua-l'camarin eza falaiiha...*

*Par le Soleil et ses feux éclatants!*

*Par la lune,*
*[quand elle le*
*[suit!*
*Par le jour,*
*[quand il le*
*[laisse voir!*
*Par la terre, et*
*[par celui qui*
*[l'a étendue!...*

*La petite cour de la Tekkîyé.*

Cour de la Tekkiyé.

Arcades de la Tekkiyé.

219

*Seidnâya.*

On sort de Damas par le long faubourg de Méïdan, quartier surtout bédouin et agricole. Il longe les cimetières démesurés pleins de grands souvenirs musulmans, car là sont ensevelis Fâtima, la fille chérie du Prophète, et son *muezzin,* Bilâl el-Habéchi (l'Abyssin). Et un peu plus loin se trouve le tombeau vénéré de saint Georges, le gardien qui, dit-on, protégea la fuite de saint Paul. On y croise ou rejoint des caravanes, les silhouettes bossues dérou-

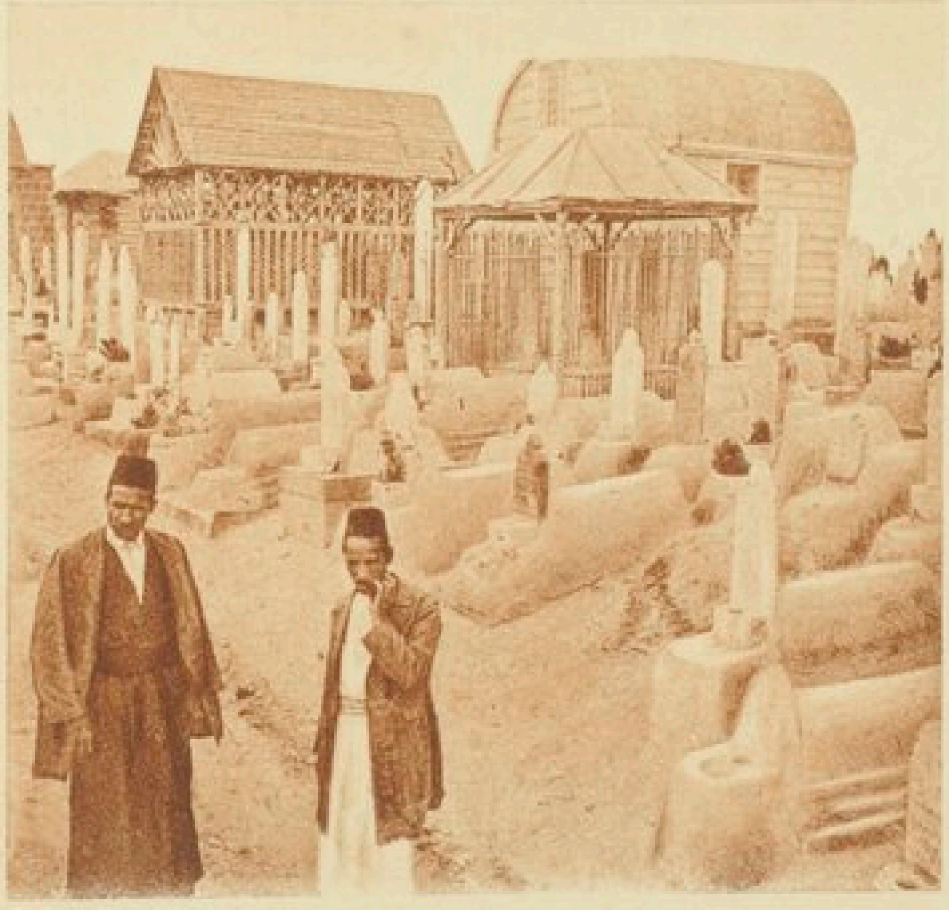
*Seidnâya. Le couvent fortifié*

*La Tekkîyé vue d'avion.*

lant un mouvement monotone et saccadé. Derrière le petit ânon qui les guide, les grands chameaux roux marchent à la file avec une majestueuse lenteur et comme une certitude d'éternité. Avec eux nous franchissons Babou Allah, la « Porte de Dieu ».

« A la porte de la ville où était Nahor, il y avait un puits ».

Autour de la proche fontaine, des gens mangent le *leben*, cette espèce de lait caillé, base hygiénique de la nourriture de tous en Syrie. Est-ce le « puits », où s'arrêta, lui aussi avec ses chameaux,



*Damas. Tombeau de Fâtima.*

*Fontaine près des Saints Tombeaux.*

mais chargés de présents, non de blé, le fidèle Eliézer envoyé par Abraham aux fins de ramener, de Damas, où habitait son frère Nahor,

une épouse pour son fils Izehaq (Isaac) ? Et allons-nous voir sortir, de ce groupe de femmes drapées, chaussées de hauts sabots de bois noir incrusté de nacre, la charmante Ribca (Rébecca), qui nous offrira de quoi boire ? Non, il ne vient à la fontaine qu'un grand garçon presque nu, à peau basanée, qui porte sur l'épaule la petite cruche de Damas en argile noire, pareille depuis des siècles et des siècles à celle que portait si gentiment la future fiancée.

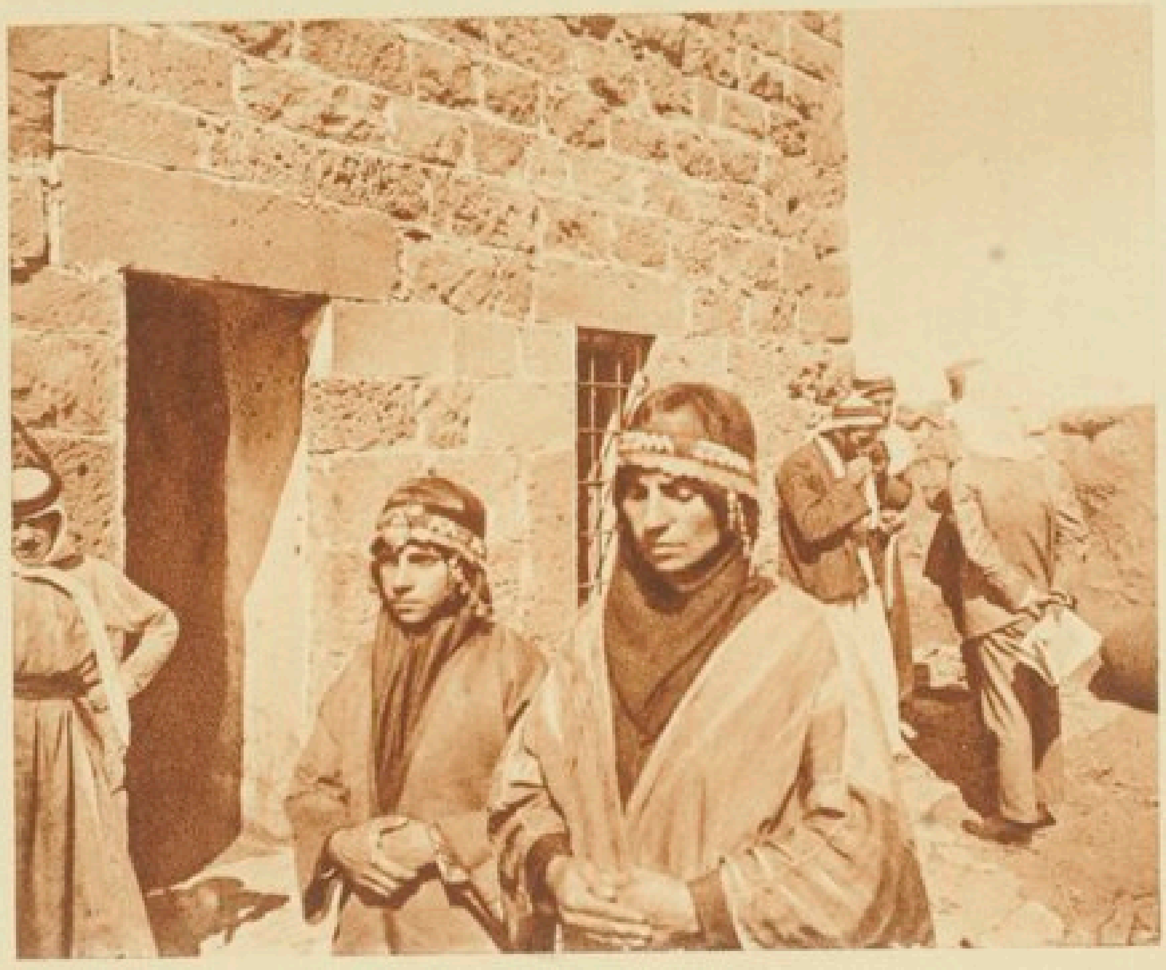
*Paysannes des environs de Damas.*

La route s'enfonce droit dans le Haourâne, la « terre de Basan », le pays du richissime Job, un peu déchue certes, faute d'irrigations, mais toujours fertile d'un grain dur et supérieur. La récolte, à cause

*Bédouins près de Damas.*

du sol caillouteux, se fait à la main, sans arrêt, nuit et jour, pas même de faucille !

Nous entrons alors dans un pays de pierres. Les villages cubiques, construits de lave, ignorent le bois même pour les portes. Ce Ledjâh, région de volcans éteints, quel repaire idéal pour les aventures, le pillage, la guerre ! Les Druses, dont j'ai signalé le départ du Choûf libanais vers 1860, devaient choisir ces parages pour y habiter. Vers cette époque, Guillaume Rey, l'archéologue, fut, je crois, le premier « civil » qui se risqua par ici, et un chef druse lui fit remarquer qu'on y voyait quelquefois des



*Dans un village du Haourâne.*

Anglais, mais des Français, jamais. Cela a un peu changé. « Un labyrinthe, dit-il, de coulées de lave, laissant entre elles des espaces creux plus ou moins profonds... on dirait une immense mosaïque d'arabesques en relief, et c'est à peine même si les laves solidifiées des environs de Catane peuvent en donner une idée ».

Quels mystérieux Etnas, quels Vésuves inconnus ont ravagé ce paysage ahurissant, presque lunaire ? On ne le saura sans doute jamais.

Le pays se radoucit un peu, des buissons de chênes-verts, de chênes-lièges, des vignes apparaissent, mais le pays reste ruiné, accidenté. A l'automne on voit partout le raisin mis à sécher. Quoique non musulmans, les Druses sont abstèmes et mangent le raisin sec.

*En Haourâne. Le broyage du blé.*

Après les cratères éteints, qui dominent la montagne des Druses, les ruines de l'antique Kanatha, l'actuelle bourgade de

*Soueïda.*

Kanaouath, méritent un arrêt. Les gradins bien conservés d'un petit théâtre occupent la pente d'un charmant vallon ombragé. On retrouve les guirlandes de vigne adonisiaques, les aigles-phénix syriens sur maintes pierres sculptées, un peu partout dans la région, notamment à Soueïda, « la Noire », capitale du petit état du Djebel Druse, installée, bâtie dans les demeures encore debout de l'antique Maximianopolis, sur une croupe entre deux vallons abrupts, avec des rues-escaliers à pic, le tout en lave sombre, mais relevé ça et là par des taches de couleur : blanc, ocre, rouge, orangé, carminé, ce sont les terrasses où tout le monde,

*Femme druse.*

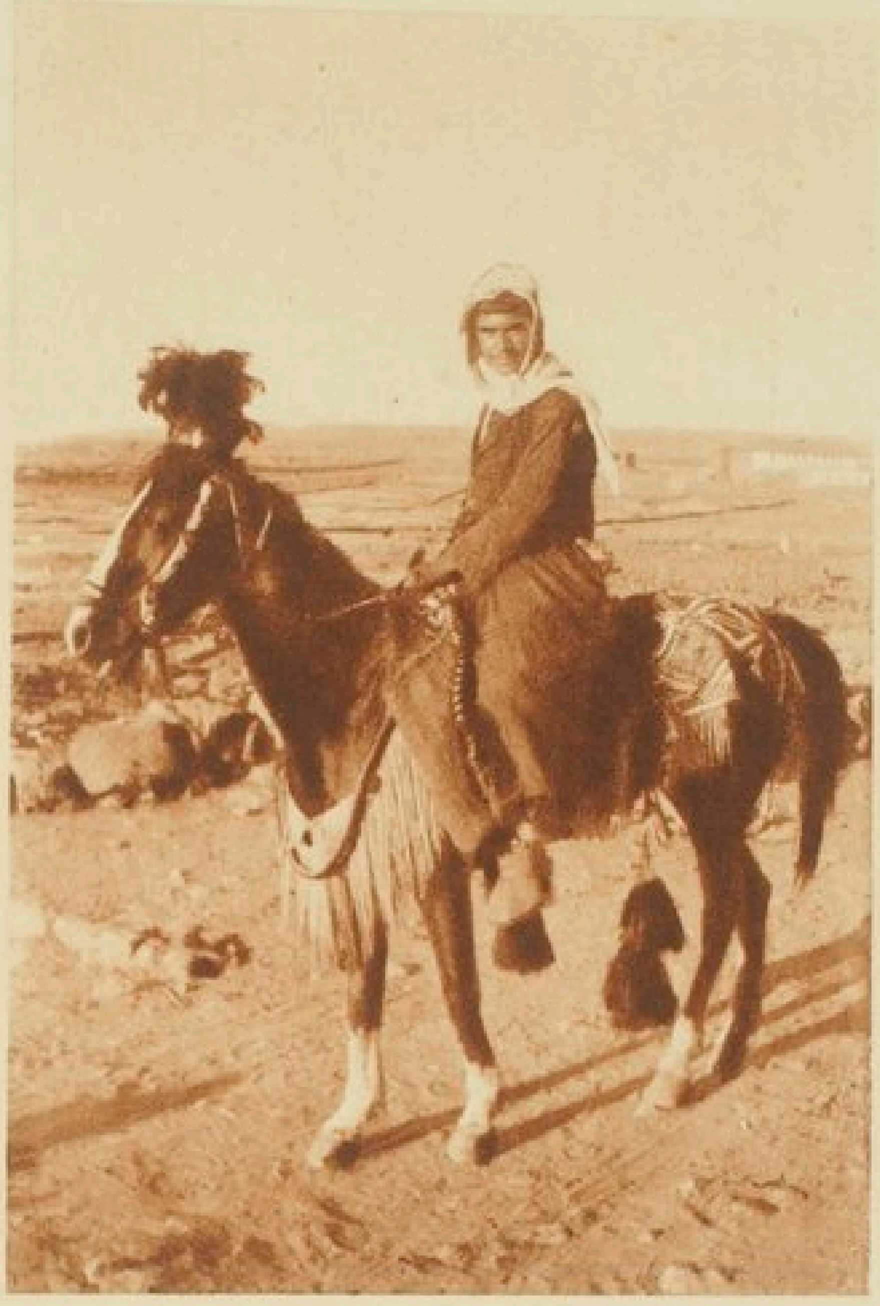
*Femmes du Haourâne.*

*La grande birket à Soueïda.*

gens et bétail, dort par les nuits d'été. Sur les aires, autour de la ville, pour écraser le blé, tournent en rond de petits traîneaux à mule conduits par un enfant, aurige debout. Dans les grandes *birkets*, gigantesques réservoirs des temps romains et hérodiens, profonds comme des précipices ou des cratères maçonnés, de longues théories de femmes descendent, par les marches branlantes, pour puiser l'eau, matin et soir, leur tête voilée de blanc émerge de leurs robes bleues, mêlées de noir, parfois de rouge. Vite, d'un geste gracieux, elles ramènent leur main

*Soueïda. Baignade dans la birket.*

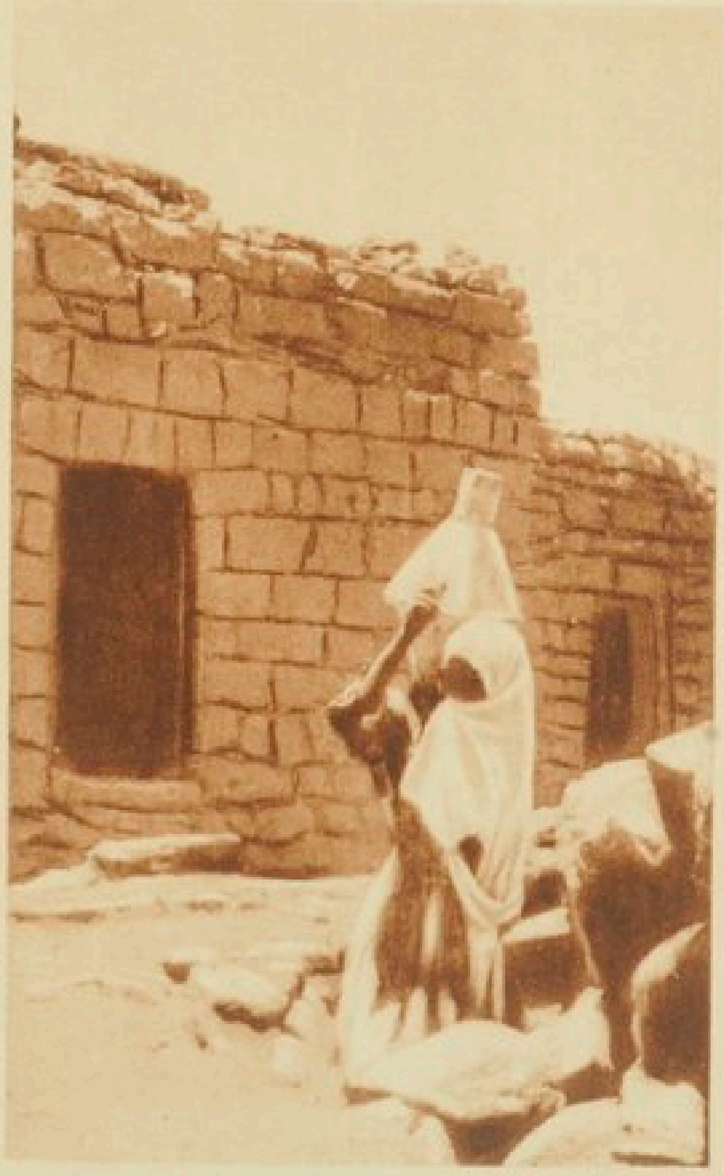
devant leur visage à la vue d'un étranger, mais — ce que c'est que les lois de la pudeur suivant les pays ! — ne songent pas le moins du monde à dissimuler leurs seins, presque complètement nus. Les hommes portent aussi des vêtements bariolés, pantalons blancs ou noirs ornés de mille broderies aux tons vifs, qui rappellent un peu les costumes populaires de Tchécoslovaquie et des Karpathes, mais la forme de la veste courte est le boléro espagnol.



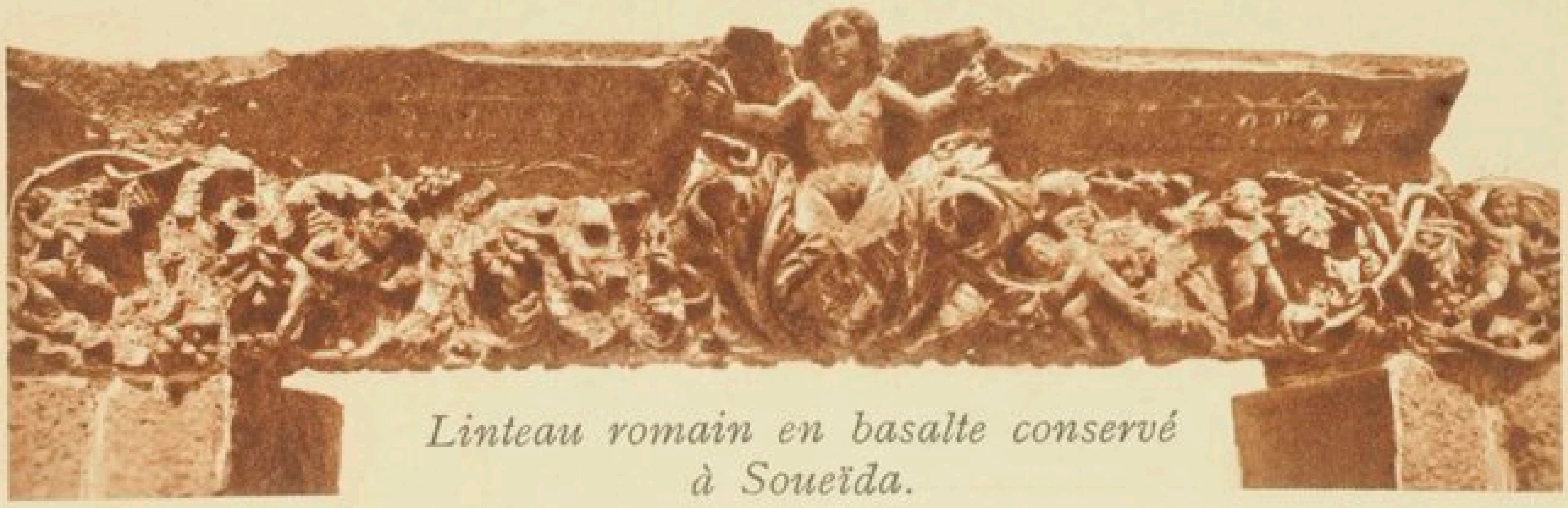
*Cavalier druse.*

Toute une troupe de cavaliers galopant, se cabrant, a enveloppé notre automobile de vivats, de cris, de tumulte et de poussière. Je puis assurer *de visu* qu'aucune fantasia algérienne n'égale la virtuosité équestre des Druses. On en voit se tenir debout sur leurs selles, ou bien, au virage d'une rue étroite, au moment d'être coincé entre la voiture et une muraille, s'enlever, passer de l'autre côté par-dessus le moteur... Les cowsboys du Far-West, les Cosaques ne font pas mieux.

Je suis reçu à la *médafé*, la « maison des hôtes », demeure d'aspect sauvage, tatouée de bleu, comme les Bédouines



*Dans les rues de Soueïda.*



*Linteau romain en basalte conservé à Soueïda.*

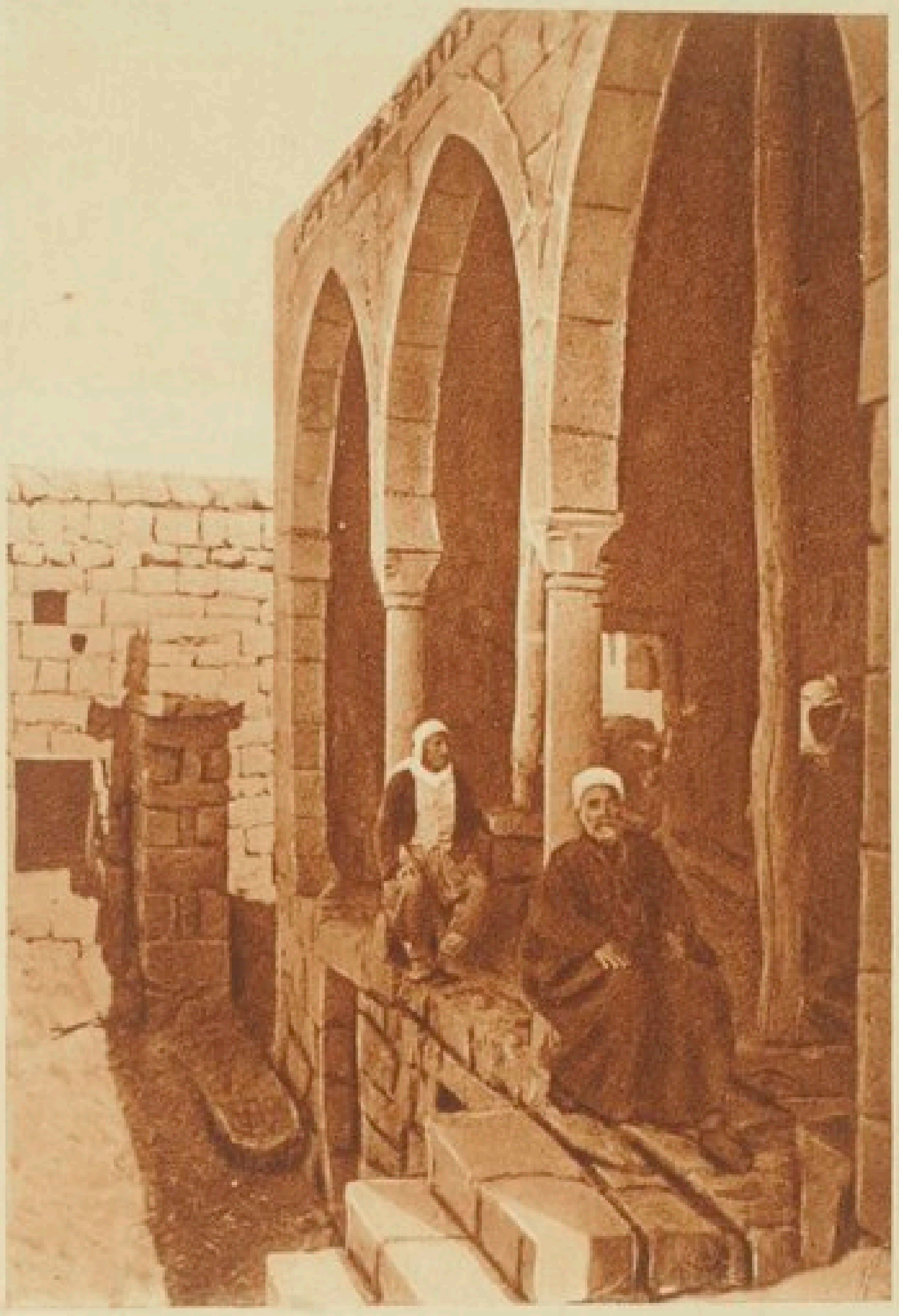
chrétiennes qui nous contemplent du haut de leurs dromadaires. Le sol de terre battue est couvert pour nous de tapis et coussins aux dessins étranges, presque hiéroglyphiques, salomoniens, japonais. Tout, au Djebel Druse, offre le plus bizarre mélange. Le long des murailles, où, sur la chaux nue, on a suspendu ces grands disques de paille tressée multicolore, les *tabah's*, pareils à des rosaces de cathédrales, la foule est entassée. Café, sucreries. Au son des *rébabas*, petites guitares en peau de mouton, à une ou deux cordes, des jeunes gens chantent. Mais il faut s'approcher du seuil pour voir, au dehors, ces danses si curieuses, tradition et orgueil des jeunes gens des villages druses, qui ont été si bien décrites par le commandant Carbillet, ancien gouverneur du Djebel.

*Coiffure d'un jeune Druse.*

*Coiffure d'un initié.*

Se tenant par les épaules, en file, d'abord ils se balancent lentement, frappant le sol de leurs pieds nus, poussant des cris rauques. « Ils sont vêtus de longues robes sur lesquelles sont passées des vestes courtes de couleurs variées. Cinq ou six nattes de cheveux tressés avec soin encadrent leurs figures, dont les yeux

sont faits au khol... Peu à peu la cadence s'accélère et la danse s'exaspère. Les éphèbes font voler leurs *kéfiés*, les yeux brillant de plus en plus, les longues nattes se dénouent et ce sont de vraies toisons de cheveux finement ondulés qui encadrent maintenant ces visages enfiévrés : soudain les râles cessent, une lente mélopée leur succède, la danse se fait plus lente, et les jeunes gens se reprenant par les épaules oscillent lentement...» Les célèbres danseurs chleuhs du Maroc ne sont pas une attraction plus saisissante.



*Maison d'un notable druse.*

Dans la foule de notables, qui nous font l'honneur de nous recevoir, on m'indique, et je l'avais noté, ceux qui portent des turbans blancs, les « saints », c'est-à-dire les « initiés ». Car la très secrète religion des Druses, dont Silvestre de Sacy s'évertua à percer le mystère, même entre eux n'est pas donnée à tout le monde. Il y a d'ailleurs danger à vouloir pénétrer dans ces arcanes. Le poignard est prompt en ce pays où la femme adultère est coupée en plusieurs morceaux, non par le mari,

*Un chef druse : Farès Bey el Atrach.*

229

Danseur druse.

mais par ses parents et ses frères, gardiens farouches de l'honneur de la famille. Il ne faut pas sourire de ces faits parfaitement authentiques. Autres pays, autres mœurs ! Qu'en pensent nos « féministes » ?

Je conseille au touriste de pousser, tout au sud, jusqu'à Salkhad, dont la citadelle pyramidale, *tell* artificiel ou ancien cratère, se reflète entière dans une grande birket comme un miroir. De là vous dominez les frontières indéterminées de la Transjordanie, l'œil se promène de désert en désert...

*Jeune Druse.*

Un beau jour, par là, surgissent des envahisseurs. Rome, puis les Turcs, surveillaient soigneusement ces parages. La Syrie, avec la collaboration de la France, continue à faire bonne garde, son indépendance n'est-elle pas à ce prix ?

Une longue tradition d'amitié unit notre pays à ces nations d'Orient, Libanais, Syriens, Alaouïtes, Druses. Sans remonter au temps des Capitulations de 1535, signées entre « très excellent et très puissant prince François, par la grâce de

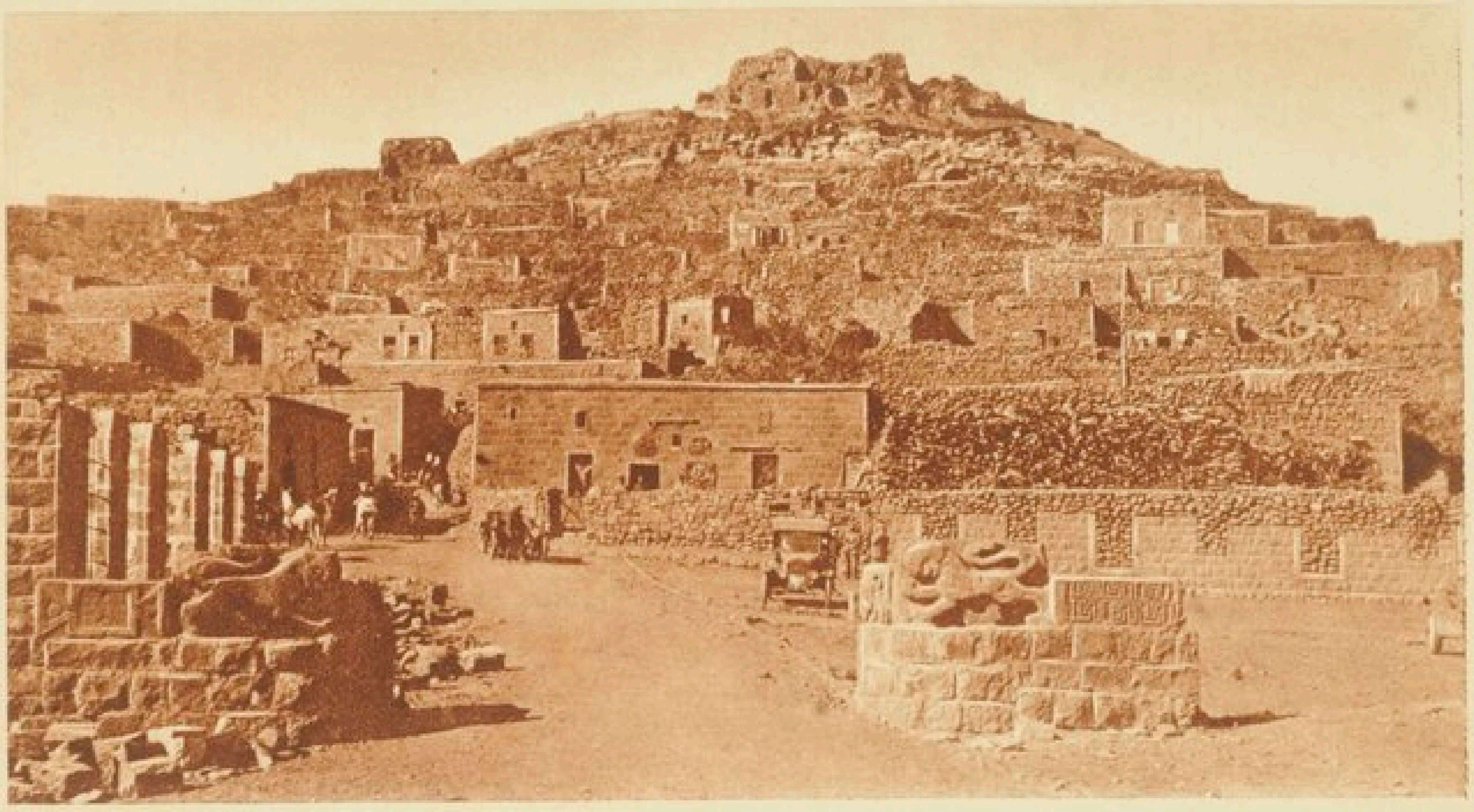
Dieu Roy de France très-chrétien », et « très puissant et invincible Grand Seigneur Sultan Soliman Empereur des Turcs » (le Soliman qui construisit à Damas la Tekkîyé), rappelons à notre mémoire les belles paroles du général en chef de l'armée d'Egypte à ses soldats : « Ayez

*Danses druses à Soueïda.*

pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran la même tolérance que vous avez eue pour la religion de Moïse et de Jésus. Les légions romaines protégeaient toutes les religions ».

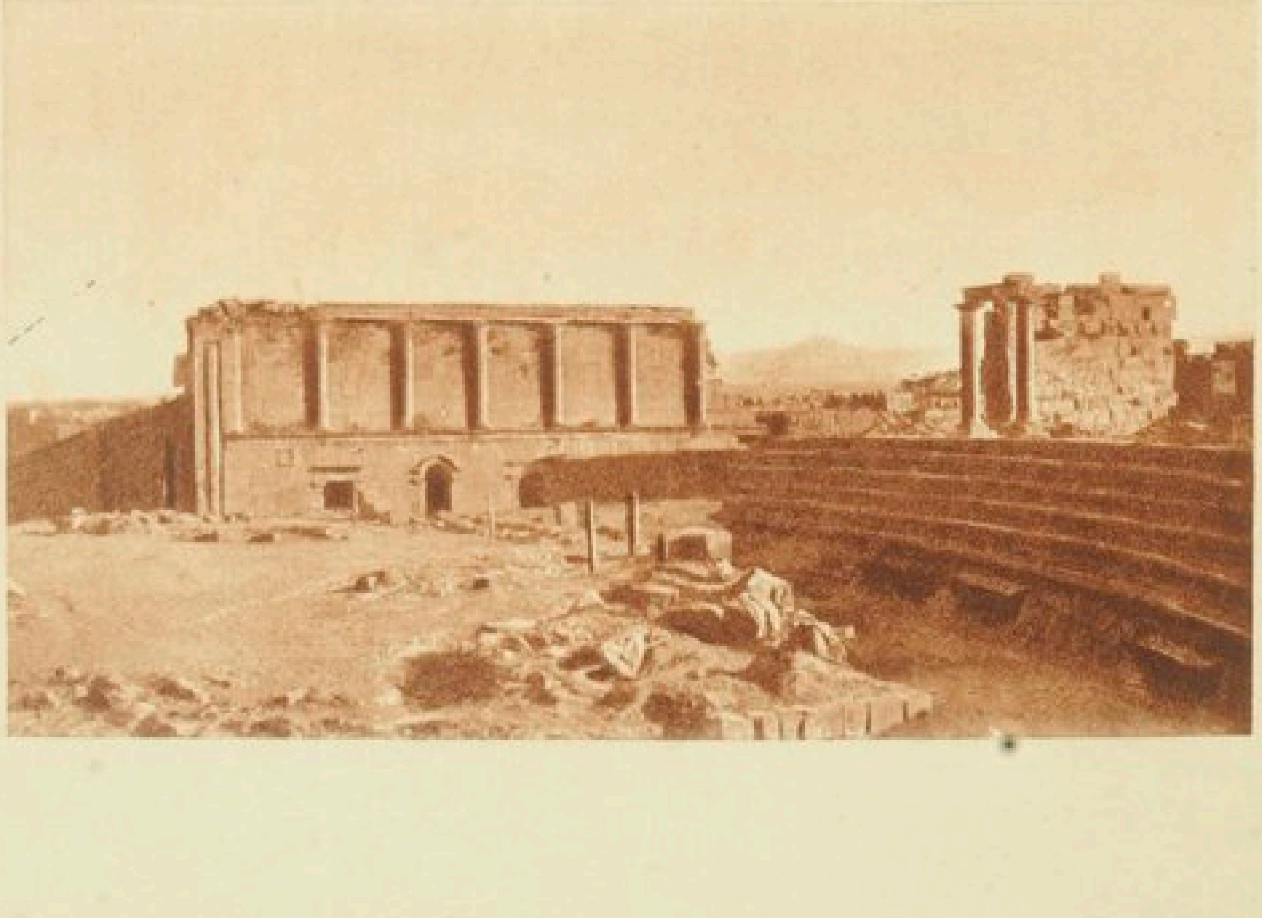
Mais ce que Bonaparte ne disait pas, et qu'il faut dire, c'est que ces « légions romaines » venaient souvent d'ailleurs que d'Italie. Le commandant Carbillet, au nom du peuple druse, a offert au général Weygand, alors haut-commissaire de la République Française aux pays du Levant, un bloc de basalte noir, dont le général a fait don au Musée de l'Armée, et que l'on voit aux Invalides : c'est une borne milliaire laissée au Djebel Druse par nos ancêtres de la IIIe légion gauloise.

D'autres cités disparues, riches en monuments, en statues de diverses

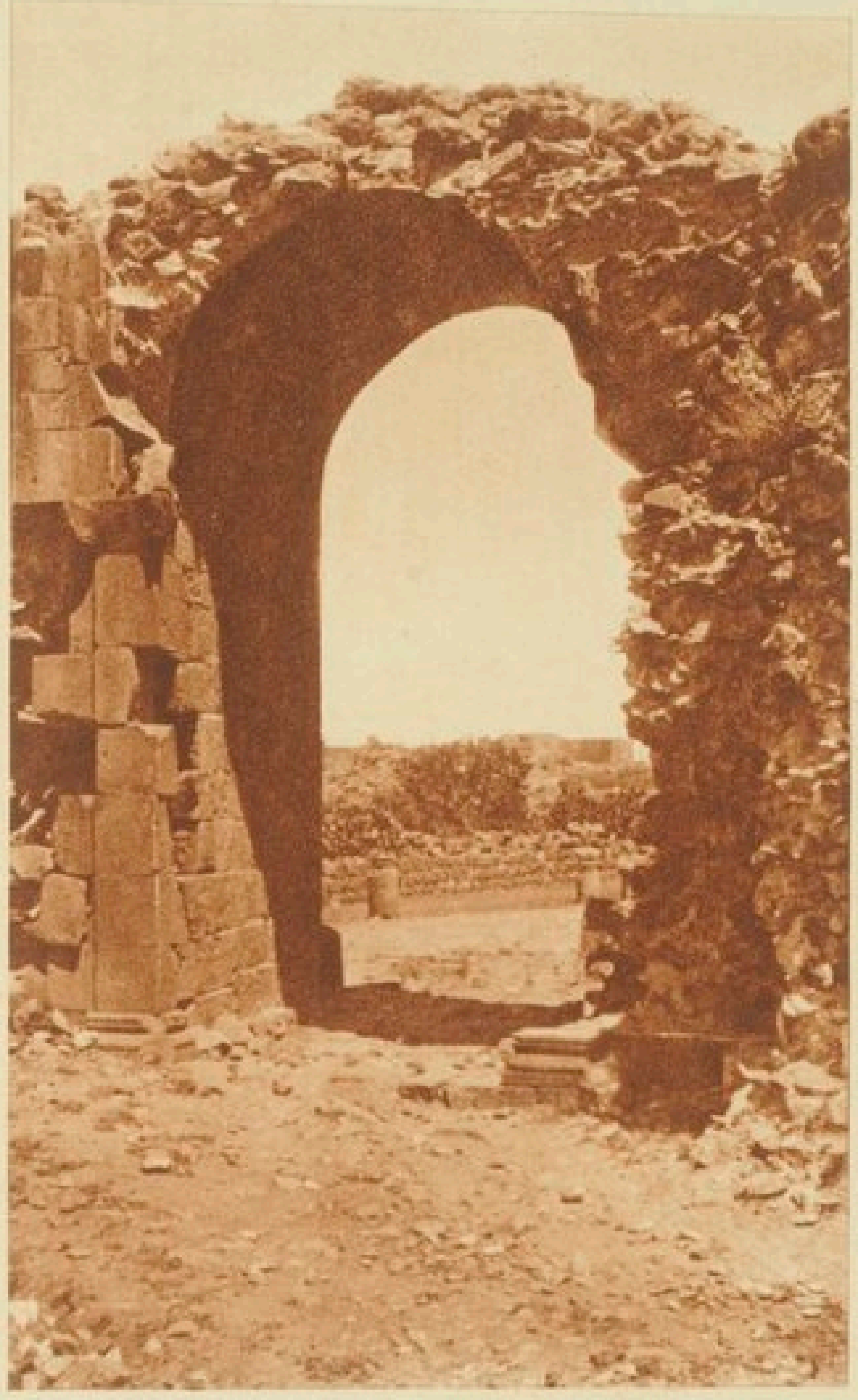


*Salkhad.*

époques, dont beaucoup nous étonnent par leur style primitif, parfois grotesque ou « stylisé » (comme on dit de nos jours), ont laissé leurs traces au Djebel Druse : au nord, Chahba, l'ancienne Philippopolis aux admirables mosaïques romaines, au sud Bosra, qui fut Bostra et qui conserve, parmi d'autres ruines antiques un théâtre splendide transformé en citadelle par les Arabes. Ici naquit l'empereur Philippe l'Arabe, qui fut un valeureux guerrier (Barrès, dans *Du Sang...* en a parlé sur un autre ton !). Ici eut son couvent, son église — traces subsistantes — ce moine chrétien Bahîra, dont la rencontre avec un jeune chamelier du Hedjaz, au service de la veuve Khadidja, ne fut pas sans conséquence, puisque l'on prétend qu'il détermina la vocation de Mohammed !



*Bosra. Le théâtre romain.*



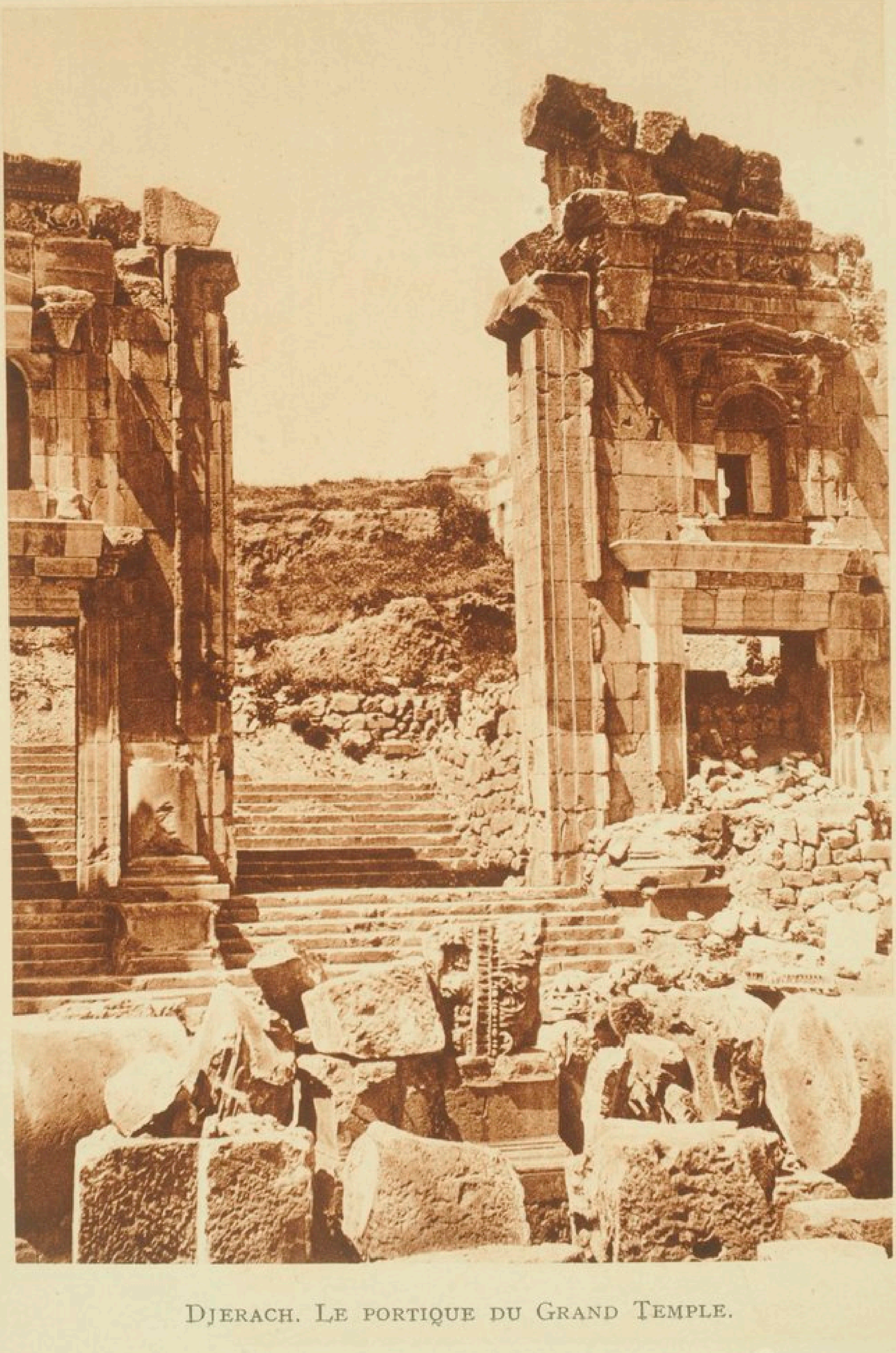
Chaaba. *L'arc de triomphe.*

Le temps me manque, hélas ! pour visiter toute cette « Décapole », confédération de cités prospères et quasi-autonomes, que le Christ traversa, pour revenir des « confins de Tyr et de Sidon » vers la mer de Galilée.

Nous allons bientôt franchir la frontière syrienne, qui ne va plus jusqu'au bord même du lac de Tibériade, la voie ferrée descend par les gorges abruptes du Yarmoûk, torrentueux affluent du Jourdain. Nous ne verrons pas les sources du fleuve saint, qui sont un peu au nord, du côté de Bânyâs ni Djerach qui possède d'importantes ruines romaines : colonnades, rues intactes bordées de portiques, temples aux escaliers monumentaux. Un dernier regard, par la portière du wagon, sur l'Hermon, gardien éternel du paysage de Syrie, qui, dans un ciel bleu tendre, apparaît comme voilé de poussière rose. Je songe combien, de son sommet, la vue est merveilleuse ! Les progrès du tourisme aidant, on voudra sans doute un jour y édifier un *palace*. Ah ! puisse-t-on le faire en respectant

*Chaaba.*
*La voie romaine.*

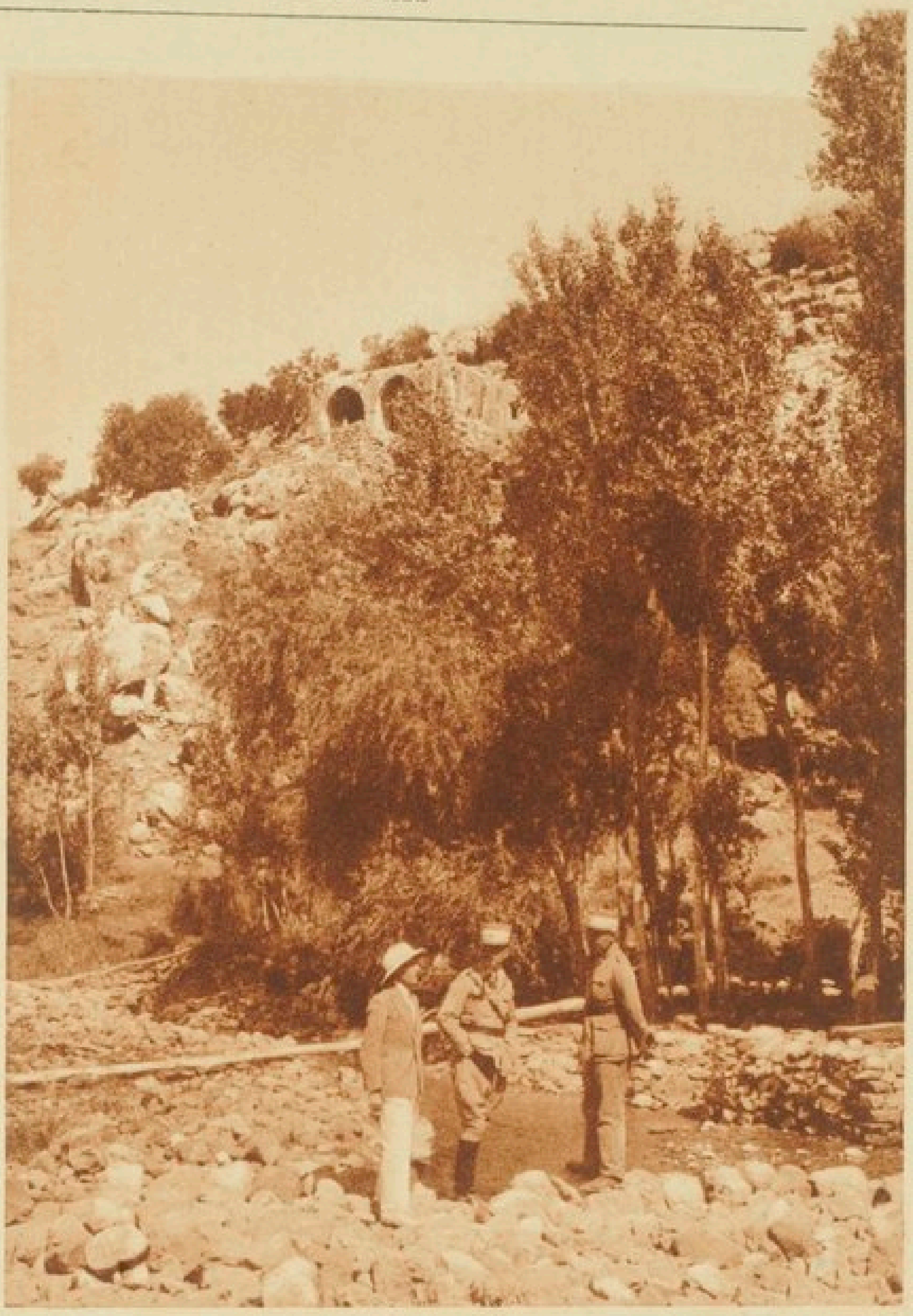
233



DJERACH. LE PORTIQUE DU GRAND TEMPLE.

la beauté du lieu, le progrès doit partout respecter le passé !

L'Hermon, belvédère de la Syrie, c'est, je pense, la montagne d'où le Tentateur découvrit à Jésus « les plus beaux royaumes du monde ».



*Banias. Les sources du Jourdain.*

* * *

Quinze ans ont passé depuis que Syrie et Liban sont sortis de l'Empire Ottoman démembré. Les nations ne ressuscitent pas en un jour, les peuples toujours tâtonnent avant de posséder pleinement l'indépendance et la liberté. Aujourd'hui, les pays du Levant confiés par la S. D. N. au mandat de la France

*Salkhad. Groupe de notables druses*

et par la France à une éminente série de hauts-commissaires, — depuis le général Gouraud, le premier, jusqu'à M. Ponsot, qui sera peut-être, sa belle tâche accomplie, le dernier, — ces pays aux atavismes les plus glorieux et aux possibilités les plus immenses parviennent enfin au terme heureux de leur évolution et vont recevoir leur statut définitif.

A cette heure historique, ne convient-il pas de célébrer ceux qui, entre tous, ont su préparer, amener ces résultats. Rome, sans doute, leur eût donné le surnom de « Syrien »; on peut bien, sans flatterie, les qualifier, comme celui dont la statue veille sur l'entrée du canal de Suez, de « grands Français ». Nous savons que la Syrie, la République Libanaise, le Djebel Druse et le pays des Alaouïtes ratifieront unanimement cet éloge.

*Un puits à la frontière de Transjordanie.*

*Bab el Haoua (la porte du Vent) entre Alep et Antioche.*

# TABLE DES CHAPITRES

—


I. — Partant pour la Syrie (Introduction) . . . . . . . . . 9

II. — Beyrouth, centre de tourisme des pays du Levant. . . 19

III. — Sur la « Côte Divine » et sous les cèdres du Liban . . 47

IV. — Les villes musulmanes de l'Oronte (Tripoli, Homs, Hama, Alep, Antioche). . . . . . . . . . . . . . . . . 73

V. — Dans les ruines de Palmyre et de Baalbek . . . . . . 131

VI. — Damas ou l'enchantement oriental . . . . . . . . . . . 165

VII. — Autour de Damas. Sur les routes du Désert et des Villes Saintes . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 201


237

Les relevés photographiques de cet ouvrages sont dus
à la gracieuse collaboration de MM. :

Pierre Bazy, de Paris

(Photographies des pages 14, 15, 20 haut, 43, 47, 49 haut, 50, 74 haut, 75 bas, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83 bas, 84 haut, 88, 90 haut, 92 haut, 93 bas, 96 haut, 99, 102 bas, 104 bas, 118 bas, 120 haut, 128 haut, 129, 131, 132, 133, 134 haut, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 146 haut, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 156, 157, 158, 160 haut, 161, 164, 166, 169 haut, 170 haut, 171, 173, 174, 175, 176 haut, 178 bas, 181, 182 haut, 183, 185, 186, 190, 191, 197 haut, 199, 203 haut, 205, 210 haut, 211, 212, 213, 214 haut, 216 bas, 220 haut, 226, 227, 228, 229 bas, 231.)

Bocquet et Wilhelm, d'Alep

(Photographies des pages 91, 99, 100, 102 haut, 103, 106, 110 bas, 127, 130, 167 haut, 170 bas, 196, 206 bas, 217 haut, 229 haut.)

L'abbé Bretocq, de Rosay (Eure)

(Photographies des pages 8, 10, 13, 16, 19, 20 bas, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 31 bas, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 44, 51, 53, 57, 58 bas, 59, 68, 72, 85, 86, 96 bas, 97, 98, 101, 105, 107, 108, 109, 110 haut, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118 haut, 119, 120 bas, 121, 122, 123 haut, 124, 125, 126, 144 bas, 145, 146 bas, 163, 168, 172, 184, 197 bas, 204 bas, 214, 216 haut.)

Derounian, d'Alep

(Photographie de la page 128 bas.)

Jean-Charles Duval, de Paris

(Photographies des pages 73, 89, 90 bas, 93 haut, 95, 104 haut, 167 bas, 169 bas, 176 bas, 179, 180 haut, 182 bas, 189, 201, 202, 203 bas, 204 haut, 209, 218 haut, 230.)

Guiragossian, de Beyrouth

(Photographies des pages 24, 30, 40 haut, 41, 49 bas, 54, 63, 64, 66, 70, 95 bas, 134 bas, 165, 177, 178 haut, 180 bas.)

Enseigne de vaisseau Letonturier

(Photographies des pages 79 bas, 153, 160 bas.)

Mourani, de Paris

(Photographie de la page 69.)

Poplin, de Villemomble (Seine)

(Photographie de la page 192.)

Vizzavona

(Photographies des pages 123 bas, 157 haut, 198.)

et des :

Archives Photographiques d'Art et d'Histoire

(Photographies des pages 79 haut, 83 haut.)

39e Régiment d'Aviation (Reproduction autorisée par le Ministère de l'Air)

(Photographies des pages 48, 58 haut, 66, 71, 75 haut, 92 bas, 144 haut, 215 haut.)

Université Saint-Joseph, Beyrouth

(Photographies des pages 31 haut, 40 bas, 52, 60, 65.)

et à l'Auteur

(Photographies des pages 87, 162, 207 bas, 208, 210 bas, 218 bas, 219, 220 bas, 221, 223, 224.)

# " LES BEAUX PAYS "

*Volumes parus dans cette collection :*

Gabriel FAURE

AUX LACS ITALIENS

AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

LA ROUTE DES DOLOMITES

ROME

AUX BORDS DU RHONE (De Lyon à Arles)

EN SICILE

Henri FERRAND

GRENOBLE, CAPITALE DES ALPES

LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES

P. DEVOLUY et P. BOREL

AU GAI ROYAUME DE L'AZUR

Roger TISSOT

AU MONT-BLANC

Paul GUITON

AU CŒUR DE LA SAVOIE

LA SUISSE (La Suisse romande)

LA SUISSE (La Suisse alémanique)

C. HOLLAND. Adapt. de Jean de METZ

LA BELGIQUE (Flandres et Hainaut)

Henry DEBRAYE

LA BELGIQUE (Ardennes et Pays Wallon)

EN TOURAINE ET SUR LES BORDS DE LA LOIRE

AUTOUR DE LA YOUGOSLAVIE

Raoul BLANCHARD

LA CORSE

Pompeo MOLMENTI

VENISE ET SES LAGUNES

Camille MAUCLAIR

LA NORMANDIE

# “ LES BEAUX PAYS ”

*Volumes parus dans cette collection (suite) :*

PIERRE-GAUTHIEZ

FLORENCE

PARIS

ARMAND PRAVIEL

LA COTE D'ARGENT, LE PAYS BASQUE ET LE BÉARN

LE LANGUEDOC ROUGE

CHARLES BAUSSAN

LOURDES ET LES PÈLERINAGES DE LA VIERGE

PIERRE DUMAS

LE MAROC

L'ALGÉRIE

RAOUL BLANCHARD et CAPITAINE SEIVE

LES ALPES FRANÇAISES A VOL D'OISEAU

EDMOND PILON

L'ILE-DE-FRANCE

HANSI

L'ALSACE

FRANCIS GOURVIL

EN BRETAGNE

PIERRE HUGUENIN

LA BOURGOGNE, LE MORVAN, LA BRESSE

ÉMILE RIPERT

LA COTE VERMEILLE ET LE LANGUEDOC MÉDITERRANÉEN

HUGUES LAPAIRE et JULES CHOPIN

PRAGUE ET LA TCHÉCOSLOVAQUIE

HENRY BORDEAUX, de l'Académie Française

LE VISAGE DE JÉRUSALEM

GRAVÉ ET IMPRIMÉ PAR SADAG DE FRANCE

BELLEGARDE (AIN)

MCMXXXII

ÉDITIONS B. ARTHAUD, SUCC^r DE J. REY — GRENOBLE

## "LES BEAUX PAYS"

Collection d'ouvrages in-4° (16×21) illustrés en héliogravure et ornés d'une couverture en couleurs

**Volumes parus :** (voir pages 233 et 234 de l'ouvrage)

**Volumes en préparation :**

| | |
|---|---|
| Henri POURRAT | **En Auvergne (Les Limagnes)** |
| Pierre DUMAS | **La Tunisie** |
| Raymond ESCHOLIER | **Mes Pyrénées (De Gavarnie à la Méditerranée)** |
| Charles BAUSSAN | **De Montmartre aux Saintes-Maries-de-la-Mer** (tome II et dernier des « Grands Pèlerinages de France et de Belgique ») |
| René PUAUX | **Le Danemark** |
| GROSDIDIER DE MATONS | **En Lorraine (De la Meuse aux Vosges)** |
| GROSDIDIER DE MATONS | **Au Cœur de la Lorraine (Nancy, Toul, Metz)** |
| Gabriel FAURE | **Les Jardins de Rome et la Campagne romaine** |
| Gabriel FAURE | **Les trois Vénéties** |
| Paul GUITON | **Les Hautes-Alpes (De la Meije au Viso)** |
| Paul GUITON | **La Route des Pyrénées** |
| Camille MAUCLAIR | **La Provence** |
| Albert DAUZAT | **L'Autriche** |
| | **Etc.** |

Les volumes qui paraîtront ensuite présenteront les régions de France non encore décrites, nos Colonies et les Pays étrangers susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les spécimens des volumes en préparation et les conditions de souscription à ces ouvrages sont adressés sur simple demande

SADAG DE FRANCE - BELLEGARDE (AIN)

DATE D'ECHEANCE موعـــد الاعـــادة